

nde Illustré  
**Album Universel**



L'ESCADRE ANGLAISE ARRIVANT AU PORT  
T. BERTHIAUME & FILS. Editeurs-Propriétaires, MONTREAL, Canada.

# LES CORSETS Crompton



Corsets  
**C/C**  
à la grâce.

Ces corsets, qui font à perfection, sont reconnus les premiers du monde de la mode par leur élégance, leur durée et leur confort.

Chaque mouve-ment du corps a été étudié, et ils supportent exactement

où c'est nécessaire, sans serrer trop fortement les organes respiratoires.

DEMANDEZ À VOIR CES NUMEROS :

557 409 349 347 480 Tous les bons marchands les ont en magasin!

Seuls agents pour le Canada, des

Bourrelets de hanches "SCOTT"

234, rue McGill, MONTREAL



Mes trois meilleurs amis  
MON JOURNAL.  
MA PIPE  
ET MON  
SCOTCH MERCHANT  
WHISKY

**LE SCOTCH  
MERCHANT**

SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY

est absolument pur et très vieux : il possède un bouquet savoureux et délicat qui ne peut pas être égalé. Essayez-le : il vous donnera satisfaction.

AGENT POUR LE CANADA :  
A. O. Fiset, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Catalogue et description envoyés sur demande.

On prend des commandes pour transports de pianos.

## LE PIANO RIVET

"L'IDEAL DES PIANOS"

N°5 Côte St Lambert,  
MONTREAL.

J. FRANCHERE

UNE LETTRE DE M. GUILLAUME COUTURE, MAITRE DE CHAPELLE à la CATHEDRALE de MONTREAL

Cher Monsieur Rivet, — De tous côtés, j'entends vanter les mérites de mécanisme, de sonorité et de solidité du Piano Rivet. Cela est tout naturel. Votre nom seul sur un piano suffit pour en garantir les qualités.  
Félicitations d'amitié,  
G. COUTURE

Téléphone  
MAIN 4097

## LE VIN PHOSPHATÉ AU QUINQUINA DES RR.PP. TRAPPISTES D'OKA

LE SEUL ET UNIQUE  
VIN RENFERMANT DES PHOSPHATES

Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâles Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la Constipation et toutes les convalescences.

**SOUVERAIN POUR LES  
PERSONNES AGEES**

Le Vin Phosphaté au Quinquina est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, où on doit le réclamer avec insistance en refusant toutes préparations similaires.

VENTE DE GROS

**Motard, Fils  
& Sénécal**

5 Place Royale,  
MONTREAL

Tél. Bell Main 4495  
Tél. Marchands 982

### Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

## Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

### Prix de la revue

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

## Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

### Note aux abonnés

Nos abonnés sont priés de prendre note que nous n'envoyons pas de reçu quand ils nous envoient le montant de leur abonnement.

Ce paiement est constaté par l'avis d'expiration qui se trouve imprimé sur la bande de leur journal, à côté de leurs nom et adresse.

Six navires de guerre détachés de l'escadre anglaise de l'Atlantique, sont actuellement dans le port de Québec. Le "Drake", cuirassé de la flotte, bat pavillon du prince Louis de Battenberg, de la famille royale d'Angleterre. Québec a fait aux marins anglais et à son hôte royal une réception grandiose. Notre présent numéro donne, à cette occasion, une étude très documentée sur la vie des marins anglais, que tous nos lecteurs voudront lire et conserver.

Les quelques nègres que nous avons au Canada, vus dans un quartier douteux ou à la porte de quelque Pullman en gare, ne nous donnent nullement l'idée de ce qu'est véritablement cette race aux Etats-Unis. Des efforts sensibles se font cependant chez nos voisins pour améliorer le niveau intellectuel de ces êtres, que les conventions sociales forcent à dédaigner et à repousser. L'effort vient d'un homme énergique, nègre lui aussi, Booker Washington, qui s'honore de l'amitié du président Roosevelt. Dans ce numéro, nous disons l'oeuvre qu'il a entreprise, et que, sans la guerre de sécession, les confédérés du Sud auraient mise en pratique bien plus efficacement depuis longtemps.

Les plaisirs de l'été, tel est le titre d'une étude quelque peu humoristique, écrite par un de nos collaborateurs, sur quelques-unes des scènes auxquelles ne manquent point d'assister ceux qui, fuyant le brouhaha et la chaleur étouffante de la ville, s'en vont, l'été, respirer l'air frais et vivifiant de nos campagnes canadiennes, si belles, si pittoresques et si riches. De superbes et originales photographies, croquées sur le vif, illustrent à profusion cette page, que tout le monde voudra lire. Qu'on prenne la peine de feuilleter notre Album Universel, et l'on y trouvera une foule de choses utiles, instructives, amusantes, qui font de cette revue la revue littéraire, musicale, scientifique, etc., par excellence, du Canada tout entier.

Si, dans la mode féminine, la question des sous-vêtements joue un grand rôle, elle devient la question capitale lorsqu'il s'agit de mode enfantine. Aussi, l'article que nous consacrons aujourd'hui aux sous-vêtements des petits fera-t-il le bonheur des mamans, plus coquettes pour leurs enfants que pour elles-mêmes. Si elles s'inspirent de nos illustrations sur ce sujet, elles seront sûres d'atteindre le degré voulu d'élégance et de confort dans l'habillement des chéris.

Notre chroniqueuse de mode raconte cette semaine à ses lectrices ce qu'elle a pu surprendre des nouveautés qui sortiront à la prochaine saison, au cours d'une excursion qu'elle a faite dans les maisons d'importation et de confection de cette ville. Quelques modèles que nous avons pu photographier, et dont nous illustrons cet article ainsi que la page de garde de notre revue, aideront nos lectrices à se faire une idée des élégances qui jouiront de la vogue pendant la saison d'automne 1905.

Le lait et ses usages thérapeutiques. Tel est le sujet de la causerie du docteur, cette semaine. Tout le monde reconnaîtra l'importance et l'intérêt qu'il y a à savoir dans quels cas particuliers le régime lacté s'impose, à quel point le lait peut entrer avec avantage dans l'alimentation des tuberculeux, par exemple, etc. Les conseils donnés par le docteur à ses correspondants méritent d'être lus par tout le monde.

## Référendum permanent



Dans le but de perfectionner sans cesse notre revue, nous prions nos lecteurs de nous accorder leur collaboration constante, en répondant, chaque fois qu'ils nous écrivent, aux questions suivantes, où à l'une d'elles :

- A—Que manque-t-il au journal ?
- B—Qu'est-ce qui vous plaît le mieux ?
- C—Quel sujet voulez-vous qu'on traite ?
- D—A notre place, que feriez-vous ?

Tout le monde a encore présente à l'esprit l'histoire terrifiante de la catastrophe du sous-marin français, le "Farfadet", arrivée le 6 juillet dernier. Nous avons voulu résumer les détails et les cruelles péripéties de ce sauvetage, qui n'a pas abouti, en les appuyant sur des illustrations de la plus saisissante réalité. Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt cette page émue, consacrée à la mémoire de héros victimes du devoir à la Patrie.

Trois-Rivières est actuellement le rendez-vous d'une grande affluence de visiteurs et de touristes, et sa récente exposition régionale a remporté un succès retentissant. Nous consacrons cette semaine au progrès et aux charmes pittoresques de la belle cité trifluvienne une page documentée et artistement illustrée, que nos lecteurs ne manqueront pas de conserver.

Tout dernièrement, on a beaucoup parlé de John Paul Jones, chevalier français, commodore américain, amiral russe, surnommé le "père de la marine américaine". L'histoire du fameux corsaire, la découverte de ses restes dans un cimetière de Paris, la translation de son corps aux Etats-Unis, voilà les différents sujets que traite notre collaborateur dans une page documentée aux sources mêmes de l'histoire.

Les quatre délicieuses toilettes féminines qui ornent la page de garde de notre revue, sont des importations directes de Paris. Nos lectrices nous sauront peut-être gré de leur en offrir le modèle avant tout autre, et elles admireront sans doute le goût parfait et la haute élégance qui, jusque dans leurs moindres détails, caractérisent ces toilettes.

Quelque chose d'inédit et de tout à fait humoristique, cette semaine. Le Roi Clicquot, oeuvre originale et spirituelle d'un de nos collaborateurs, C. Michel, fera surtout les délices des jeunes, qui trouveront dans cette "chanson-vaïse" l'esprit gaulois des ancêtres. La mélodie, d'une extrême simplicité et parfaitement rythmée, est soutenue par un accompagnement sans prétention, mais parfaitement approprié à la mélodie. C'est bachique, sans doute, mais le moyen de faire autrement, quand il s'agit du capiteux Roi Clicquot.

Les régates à Valleyfield ont attiré une foule considérable, la semaine dernière. Le yachting automobile y a fait des essais fort encourageants, dont rend compte un de nos collaborateurs, délégué à cette fête nautique. L'abondance des illustrations de cette page donne une excellente idée de la variété du programme et de l'enthousiasme des spectateurs.

## Rois et Reines de l'Océan



Sous ce titre nous publierons la semaine prochaine une étude sur la vie intime des "rois et reines" de l'océan.

Pour la documentation de cet article nous n'avons pas eu `courir bien loin car, à Montréal même, ceux et celles qui portent allègrement ce sceptre de l'empire des tritons sont bien connus et désignés d'avance à nos lecteurs.

Cette étude que la grâceuseté des sujets nous a permis de faire si complète, sera le prélude d'une série de croquis et silhouettes que nous nous proposons de continuer avant longtemps.

### L'escadre anglaise

Les pavillons de la marine britannique se gonflent joyeusement aujourd'hui au souffle des brises du Saint-Laurent. Un échange de bons procédés se fait dans notre beau port de Québec. Notre frontispice raconte mieux que par des paroles le charme, l'originalité, l'imprévu de ces jolies manifestations.

Une des plus joyeuses excursions de la saison fut incontestablement celle des marchands détailliers de chaussures de Montréal, à Saint-Ours. Avec un court aperçu de cette belle fête de famille, que nous donnons dans une page intérieure, nos lecteurs pourront admirer les riantes photographies que nous avons recueillies spécialement pour l'Album, et dans lesquelles tous nos amis, qui faisaient partie de l'excursion, pourront facilement se reconnaître.

Montréal possède des restaurants de toutes allures et à la portée de toutes les bourses. Nous laissons aujourd'hui de côté les grands hôtels, pour ne nous occuper que des restaurants populaires, où il est facile de se procurer un copieux repas pour une modique somme, les "quick lunches", en un mot, qui sont appelés à rendre de si précieux services à notre population, et que notre collaborateur a décrits avec tant de réalisme dans une belle page illustrée spécialement pour l'Album.

Nos pages de cuisine sont toujours extrêmement appréciées des ménagères, si nous en jugeons par les nombreuses félicitations que nous en recevons. Nous donnons, cette semaine encore, quelques menus de saison, faciles à exécuter, excellents et peu coûteux. Les recettes des principaux plats qui composent ces menus sont soigneusement expliquées en détail, de sorte que nos lectrices pourront aisément confectionner, de leurs blanches mains, ces délicieuses friandises.

Connaissez-vous la légende du "Feu des Roussy" ? Tout voyageur qui a passé par la Gaspésie et qui s'est arrêté à Bathurst ou à Carleton, la connaissent bien pour l'avoir entendue de la bouche de tous les paysans. En continuant de lire la série de "croquis sur la Gaspésie" de notre ami M. Galibou, que nous donnons cette semaine, nos lecteurs feront connaissance avec cette terrible histoire de revenants.

Dans la galerie des villes canadiennes-françaises des Etats-Unis, Holyoke tient une des premières places, avec ses 15,000 de nos compatriotes, qui ont conquis le droit de présider aux destinées de ce grand centre d'activité. A lire, la page que nous consacrons à l'histoire de la colonie canadienne de cette ville.

Quelle est la femme qui n'aimerait pas avoir son intérieur orné de façon à ce que ceux de son entourage, les amis, les visiteurs, disant, en entrant chez elle, charmés par le bon air de toutes les pièces du logis: "Qu'on est bien ici" ? Il est facile, même avec des ressources modestes, d'arriver à ce résultat. Le tout est de savoir s'y prendre. Nos lectrices apprendront ce secret de donner à leur home un air de grande élégance, à peu de frais, en lisant aujourd'hui notre article sur ce sujet. Les réponses aux correspondants complètent cette page intéressante pour les dames.

Un vrai concours pour les géomètres, c'est-à-dire pour tous ceux qui se sont familiarisés avec la ligne droite, la ligne brisée et la ligne courbe. Mais pour le mettre à la portée de tout le monde, même des personnes qui n'ont jamais étudié la science très attrayante de la géométrie, nous avons, au moyen d'explications précises, supprimé à peu près toutes les difficultés, de telle sorte que ce concours — fameux entre tous, n'est plus qu'un simple jeu de patience. Essayez-le et vous verrez.

# Toilettes Recherchées



Grand Manteau Empire

Manteau de tussor. Revers, galons velours et broderie anglaise, garniture de broderie aux manches, pattes et boutons



Manteau Superba

Manteau de taffetas chartreuse, grands biais et revers de drap assorti. Petit capuchon dans le dos garni de dentelle irlandaise ficelle brodée de pastilles argent.



Toilette de Visite ou de Réception

Robe de mousseline soie boléro drapé. Ceinture princesse. Jupe avec empiècement brodé.



Toilette de Ville

Robe de foulard rose fantaisie à fleurettes blanches et noires. Jupe légèrement froncée, bas rehaussé de deux petits biais de liberty uni. Corsage avec mouvement d'entre-deux alençon formant boléro. Petits nœuds de taffetas noir.



LE MONDE ILLUSTRÉ

## ALBUM UNIVERSEL

Chronique



LES histoires judiciaires sont une éternelle source d'observations parfois joyeuses et souvent tristes. Antichambre du baigneur, que de scènes navrantes l'enceinte étroite et sombre de la Cour de police n'est-elle pas en effet le théâtre journalier. Ici pas d'apparat, absence de décorum. Dans la promesse de criminels de toute catégorie on procède sommairement et surtout avec diligence. C'est en quelque sorte de la justice en manches de chemises. Mais ce qu'un tel spectacle nous fait voir la vie telle qu'elle est avec ses misères et ces deuils angoissés, faits de séparations cruelles, de déchirements indicibles, pires que la mort véritable.

Il faut s'écarter dans les couloirs obscurs du Palais de Justice pour faire ces découvertes. Ceux qui sont au dehors, dans le perpétuel mouvement de la rue, ne soupçonnent pas les cavernes, qui sont de cachées dans les profondeurs du temple de la Loi à Montréal.

Il me fut donné d'assister l'autre jour à une séance de ce tribunal ignoré et le spectacle dont je fus témoin m'a causé une telle émotion que j'en ai encre la chaire de poule.

Deux hommes sont à la barre. Figures louches Deux voleurs.

L'assistance excessivement mêlée, avocats, policiers, hommes, femmes, se presse autour d'une table, formant tribunal, au siège le magistrat en complet gris, comme un simple pékin. L'instruction se poursuit vivement. On a toujours l'air de vouloir en finir vite avec toutes les "affaires", qui se présentent dans cet endroit là. Les deux hommes, 30 ans, sont convaincus de vol au détriment de leur patron. Celui-ci finit sa déposition.

— Quel est votre état de fortune? dit le juge.

— Nous n'avons pas un sou.

— Vous êtes mariés?

— J'ai une femme et six enfants, dit l'un, l'autre se contentant de répondre: Oui.

L'attention est générale maintenant. Soudain un faible gémissement étouffé se fait entendre. Une jeune femme que je n'avais pas remarquée dans l'auditoire, pleure en mordant son mouchoir. C'est la femme de l'un des criminels. Elle a vingt-huit ans et elle est sans le sou. Elle n'a pas cru à la culpabilité de son mari et elle est venue pour assister à son procès. Maintenant elle sait. Son malheur est complet et elle sent le désespoir s'emparer d'elle.

Dans un autre coin de la pièce, une autre femme pleure. Elle porte un enfant de trois mois dans ses bras. Les voisins l'entourent d'attentions bienveillantes. L'angoisse peinte sur la figure, elle fait peine à voir.

Un silence. Le juge, ému malgré lui peut-être, regarde les hommes et les femmes. En ce moment, après une brève consultation, juge, avocat et plaignant en viennent à la conclusion qu'il convient d'user de clémence.

— Six mois aux travaux forcés! dit le juge.

Deux cris, des sanglots, répondirent à la sentence, puis un mouvement, des murmures, on entraîna déjà chacun de leur côté les forçats et les pauvres créatures, dont le sort et la justice venaient ainsi de faire des désespérées.

Six mois!

Sans pain, et demain sans gîte peut-être.

Pauvres femmes!

\* \* \*

Si je n'avais pas déjà un faible pour les loteries, voilà qui réhabiliterait à mes yeux ce procédé "immoral" de tâter de la chance, en donnant la main à notre bon ami à tous le hasard.

Cette fois plus de risques. Si vous ne gagnez pas vous ne perdez rien. Et si vous gagnez, vous n'enlevez rien à personne. Sachez même que vous rendrez grand service à celui, qui paie, en lui réclamant un petit chèque de \$1,000, de temps à autre, pour le gros lot.

C'est assez pour démontrer que cette loterie est très honnête et très morale.

C'est au Mexique, où fleurit l'oranger, que fleurit aussi ce système idéal de loterie. C'est un yankee qui l'a implanté, mais je soupçonne que ce sont des

canadiens qui vont l'exploiter, car les canadiens ont pris les devants dans le monde industriel de la république sud-américaine. De tout temps et dans tous les pays les compagnies de tramways urbains ont eu à regretter la malhonnêteté de certains conducteurs qui ne remettent pas tout l'argent reçu des voyageurs et les moyens manquent d'ordinaire pour contrôler l'étendue des vols commis. On admet généralement que la somme perdue de ce chef est considérable. A Mexico les autorités du tramway estimaient leurs pertes au chiffre énorme de \$1,000 par jour. Comment faire pour mettre la main sur ce trésor perdu? De la façon la plus simple du monde, dit M. Georges W. Hibbard, l'inventeur du nouveau système. Donnez au voyageur un reçu numéroté du prix de son passage et tirez au sort les numéros inscrits. Du surplus inévitable de recettes obtenu par ce moyen distribuez une somme, disons \$10,000, en plusieurs prix de différente valeur, de \$2.00 à \$1,000, par exemple, le tirage devant se faire chaque mois sous la surveillance du gouvernement et des autorités municipales.

De cette façon tous les voyageurs, les riches comme les pauvres, les grands comme les petits, auront intérêt à exiger ce billet-loterie dans l'espoir d'être au nombre des gagnants, et la compagnie sera encore gagnante à ce prix.

Est-ce assez ingénieux? On joue maintenant en se promenant, en vaquant à ses affaires, sans souci du risque, avec dans sa poche des promesses de fortune. La fortune ne vient pas toute seule. Après elle tout le monde court et pour l'atteindre il faut risquer quelque chose. Ici on ne risque rien, car il faut payer le prix de sa place. C'est un peu comme les timbres verts! Horreur! Voilez-vous la face moralistes sévères, qui avez décrété qu'une enfant sera passible de l'emprisonnement pour avoir accepté de l'épicier du coin un reçu — fût-il d'azur ou rose — en retour du prix qu'elle aura payé pour apporter à la maison une pinte de mélasse! Horreur! Dans un pays où on a prohibé l'usage des timbres de commerce, comment voulez-vous qu'on y introduise une loterie-trolley! C'est déjà mal d'en parler.

\* \* \*

Saint-Henri a triomphé de ses hésitations et de ses scrupules et elle vient de mettre franchement et publiquement sa petite main dans celle de la métropole. Elle a dû, pour se faire, allonger singulièrement le bras, car il lui a fallu passer par la Pointe Saint-Charles pour ne pas piler sur les pieds de Sainte-Cunégonde, qui s'obstine dans son isolement et barre le chemin.

Jusques à quand Sainte-Cunégonde s'objectera-t-elle à entrer elle aussi dans le conjungo? Sa situation sera désormais pour le moins anormale, pressée qu'elle sera entre Montréal et Saint-Henri. Pourvu qu'elle ne songe pas à suivre l'exemple de Montréal et à s'annexer Maisonneuve et Saint-Louis, pour en faire des quartiers d'un greater Sainte-Cunégonde. Rien ne s'oppose en effet à son expansion. A moins que Montréal ne la réduise à l'impuissance par voie d'expropriation. C'est un moyen radical.

Pour obtenir un accès facile à son nouveau quartier la cité de Montréal aura donc un gros problème à résoudre, car si elle veut procéder à une canalisation quelconque, aqueduc, gaz, fils souterrains, etc., force lui sera de faire un long détour ou de violer le territoire de sa voisine.

La position, comme on le voit, n'est guère tenable et souhaitons que Sainte-Cunégonde revienne à de meilleurs sentiments avant que le mariage de Montréal et de Saint-Henri soit un fait accompli.

\* \* \*

Certains de nos échevins ont repris la croisade contre la fumée, qui empeste l'atmosphère de notre ville, noircit la pierre de nos édifices, fume les viandes à la porte des établissements de boucherie, aveugle les passants et fait pester tous les citoyens. Périodiquement il y a à ce sujet une petite tempête dans notre petit Landernau municipal. Echevins et subalternes se disent toutes sortes d'aménités, se

tenant réciproquement responsables du désordre résultant de la perpétuelle contravention à la loi, qui rend obligatoire l'usage des fumivores dans les limites de la cité, mais quand la fumée de ces discussions inutiles s'est dissipée, on ferme de nouveau les yeux pour ne pas voir les affreux tourbillons qui s'échappent des hautes cheminées de légions d'usines. Le conseil de ville vient de passer par une de ces crises. Vous verrez qu'il n'en sortira que du vent.

Que faut-il faire? ditez-vous. D'abord cesser de se moquer du public. Il existe des fumivores perfectionnés et efficaces. Nos échevins le savent et les inspecteurs de la cité, qui se cachent derrière de boiteux règlements civiques pour défendre leur politique de "laissez faire", le savent mieux que personne. Il ne m'appartient pas de leur signaler un système en particulier, mais je sais pertinemment qu'il en existe un en usage à Montréal, qui donne la plus entière satisfaction. Aux Etats-Unis les usines de la Standard Oil, pour ne citer que cet établissement bien connu, ont adopté depuis des années un excellent système, dont l'emploi se répand aux Etats-Unis, au fur et à mesure que les autorités d'une ville ou d'un village, pris du mal de fumée, prennent sérieusement les moyens de faire cesser ces abus. A Paris l'usage de fumivores perfectionnés est général. Sommes-nous donc si arriérés à Montréal, que nous ne puissions pas entretenir l'espoir de voir une méthode nouvelle s'introduire chez nous et y améliorer l'exécration état de choses, qui existe actuellement?

Au lieu de "discuter", que n'organise-t-on pas un concours, auquel seront invités de prendre part les inventeurs et les propriétaires de fumivores de l'étranger? On imposera la condition essentielle de faire les expériences sur place, à l'hôtel de ville même — où sur le Champ de Mars si l'on préfère — les concurrents devant s'engager de remettre toutes choses dans l'état où elles étaient auparavant. De cette façon on sera certain d'écarter les concurrents non sérieux et l'on pourra choisir en connaissance de cause.

Le moyen est aussi simple que le résultat en est certain.

Essayons-le.

\* \* \*

La conférence de la paix est en danger.

Les Nippons entendent se montrer intraitables et se déclarent partisans de la doctrine: au vainqueur les dépouilles!

Les Russes ne s'avouent pas vaincus. Ils refusent de payer une indemnité de guerre et de céder une parcelle de territoire.

Qu'arrivera-t-il?

La rupture de la conférence pourrait bien entraîner des complications internationales graves. La France et l'Angleterre paraissent déterminées à exercer une pression chacun de son côté sur leurs alliés. D'un autre côté, par un brusque changement d'attitude qu'il était assez facile de prévoir, les Etats-Unis se prennent de sympathie pour les Russes, dont la fierté nationale, en face de l'humiliation manifeste, n'est pas faite pour déplaire à l'âme yankee. Le Président Roosevelt voulait la paix et il la veut encore. Son intervention directe sera d'un grand poids, advenant une conférence internationale.

En attendant la paix, cette pauvre petite colombe blanche, que l'aigle avait attirée sur la rive américaine, s'est envolée, épouvantée et il sera désormais bien difficile, sinon impossible, de la ramener.

\* \* \*

La ville de Vérone vient d'acheter, pour en faire un monument, la maison où naquit la douce Juliette, mettant du coup la légende dans l'histoire.

J'ai toujours été de ceux, qui croient à l'existence de Juliette et par conséquent de Roméo, et j'estime que la poésie, en créant la légende, a consacré l'histoire de l'ancêtre de toutes les Juliettes d'aujourd'hui, mais enfin, il y en a qui n'y croient pas.

A. BEAUCHAMP.

# A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

**3 août — ETRANGER** — On rapporte que deux torpilleurs russes ont attaqué un navire marchand japonais sur la côte nord de la Corée.

—D'après les relevés faits en Mandchourie l'armée de Linévitch compte actuellement 20 corps et 800 canons de campagne.

—Les Japonais ont commencé la construction d'un chemin de fer en Corée.

—Un train du Baltimore and Ohio tombe en bas d'un talus près de Johnstown, aux Etats Unis. Un grand nombre de personnes sont blessées, dont l'une fatalement.

—Une banque de Paris, affiliée à la maison de courtage de Jaluzot, qui vient de faire faillite, a fermé ses portes.

—L'état d'épidémie de fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans prend un aspect plus encourageant.

—On annonce qu'une entrevue aura lieu prochainement entre le Kaiser et le roi d'Angleterre. Cette entrevue aurait pour but d'empêcher, si possible, une guerre d'éclater entre les deux pays.

—On se réjouit en Norvège de la composition du nouveau ministère suédois, qui est favorable à la paix.

—Une victoire féministe. La femme du millionnaire Clarence MacKay est élue commissaire d'écoles à Roslyn, Long Island, aux Etats-Unis.

**INTERIEUR** — Un nommé Henri Gibeault se noie dans le canal Lachine, à la Côte St Paul. On croit à un suicide.

—La première assemblée de la commission du Grand Tronc Pacifique a eu lieu aujourd'hui à Ottawa, sous la présidence de l'hon. S. N. Parent.

—Le département des postes du Canada a décidé de prendre des mesures énergiques afin de mettre fin aux vols systématiques des mandats d'argent.

—Un magasin de joaillerie est dévalisé en plein jour à Brandon, Manitoba. Les cambrioleurs emportent pour \$5,000 de bijoux.

—On annonce que la compagnie Robert Simpson de Toronto a fait l'acquisition à Montréal d'un immense terrain, pour y construire un magasin à rayons monstre.

—Deux employés de la Dominion Express et de la Canadian Express de Montréal, ont été arrêtés pour vol de \$5,000.

—M. R. A. Mainwaring, un courtier d'immeubles bien connu à Montréal, est décédé à l'âge de 56 ans.

—Une collision se produit dans le port de Montréal entre le bateau passeur Ste Hélène et une barge. Le "Ste Hélène" est forcé de suspendre son service.

—Par son imprudence un petit vendeur de journaux tombe en bas d'un tramway à Montréal et se brise la clavicule.

—Un gréviste, convaincu de sédition, est condamné à \$15 d'amende à Montréal.

—La compagnie des Tramways de Toronto est condamnée à \$15,000 de dommages pour n'avoir pas fait circuler un assez grand nombre de voitures dans les rues de la ville.

—La commission canadienne de transportation se réunit à Montréal.

—Les fêtes du cinquantenaire du Sault Sainte-Marie ont obtenu un brillant succès.

—On craint une grève générale des ouvriers en bâtiments à Montréal, en sympathie avec la grève des menuisiers-charpentiers.

**4 août — ETRANGER** — Tout est prêt pour la rencontre des plénipotentiaires russes et japonais à Portsmouth.

—On prête au Japon l'intention de libérer tous les prisonniers politiques russes, qui sont détenus à l'île Saghaline et de déporter les autres en territoire russe.

—Afin d'enrayer le fléau qui désole actuellement la Nouvelle-Orléans, les autorités de la ville ont décidé de demander l'intervention du gouvernement américain.

—Un train d'excursionnistes venant d'Atlantic City déraile sur un viaduc près de Bayonne et la locomotive, s'étant détachée du reste du train, a plongé dans la rivière, entraînant l'infortuné mécanicien, qui avait sauvé la vie des passagers en appliquant à temps les freins automatiques.

—Un tonnement se produit sur la voie du chemin de fer souterrain à Boston et une quinzaine de personnes sont blessées.

—Robert W. Criswell, éditeur du "New Yorker", qui fut récemment poursuivi pour libelle criminel, s'est suicidé en se jetant sous les roues d'un train du Subway à New-York.

**INTERIEUR** — Sept jeunes canadiennes-françaises, faisant partie de l'ordre des soeurs blanches d'Afrique, sont parties de Québec pour les missions lointaines.

—Un bébé de deux ans roule sous un tramway sur la rue Gosford à Montréal, et est traîné sur une distance de deux cents pieds.

—Les contribuables de la municipalité de Notre-Dame de Grâce votent en faveur de la construction d'un aqueduc.

—Par ce temps de villégiature les cambrioleurs s'en donnent dans les résidences désertes à Montréal. Un résident de la rue Ste Famille est arrivé juste à temps aujourd'hui pour voir déguerpir quatre maraudeurs, qui emportaient ses argenteries. Deux ont été pincés.

—Un vieillard canadien-français, demeurant à Toronto, âgé de 80 ans, vient de convoler avec une octogénaire.

**5 août — ETRANGER** — En dépit des efforts du parti réactionnaire à la commission législative de Peterhof, le Tsar se prononce franchement en faveur du suffrage général en Russie.

—Vingt-deux personnes sont victimes d'une explosion d'acétylène à Caledonia, Ont.

—Un des plus grands journaux de Russie demande une alliance avec les Etats-Unis.

—D'après un rapport officiel les Russes ont perdu 10,000 hommes à la bataille de la mer du Japon, dont trois mille tués et sept mille prisonniers.

—Le roi Oscar serait disposé maintenant à laisser son fils monter sur le trône de Norvège.

—Un mouvement se fait en Angleterre pour obtenir le timbre d'un sou dans tous les pays du monde.

—Les plénipotentiaires se sont rencontrés avec le Président Roosevelt à Oyster Bay.

—La situation devient de nouveau très menaçante à Odessa et l'on s'attend à la répétition des tragiques événements de ces temps derniers.

—On annonce que le Natal, en Afrique Sud, vient d'imposer un droit d'un sou par livre sur toutes les viandes étrangères.

**INTERIEUR** — Un jeune homme du nom de Aubin, âgé de 25 ans, et demeurant à Hadlow, près de Québec, s'est fait tuer par une locomotive du Grand Tronc, alors qu'il était couché sur la voie.

—Un meurtre a été commis à Pointe Claire, au cours d'un pique-nique. Le corps d'un nommé Mitchell de Pointe Claire a été trouvé noyé et il porte des marques de violence.

—Un incendie détruit les entrepôts de la Stark Hardware Co., No 14 rue St Pierre à Montréal. Les pertes sont de \$125,000.

**6 août — ETRANGER** — Un cas de fièvre jaune éclate à New-York.

—Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, est atteint de la fièvre jaune.

—Un train éclair du Cleveland and Pittsburg Ry a frappé un tramway électrique et tué un enfant. Vingt personnes sont blessées mortellement.

—Une bagarre éclate dans un théâtre chinois à New-York et trois célestes sont tués à coups de revolver et un grand nombre ont été blessés.

**INTERIEUR** — On trouve le corps d'un étranger, un immigré Finlandais, dans la rivière Richelieu, à Saint-Jean. Il a été assassiné.

—Trois citoyens de Montréal sont arrêtés en rapport avec le meurtre de Pointe Claire.

**7 août — ETRANGER** — Une escadre française, composée de 18 navires, sous les ordres de l'amiral Caillard, est l'hôte de la flotte anglaise à Portsmouth, en Angleterre.

—Un incendie terrible ravage les quais du port de Hoboken, aux Etats-Unis.

—L'épidémie de fièvre jaune redouble d'intensité la Nouvelle-Orléans. Mgr Chapelle est à l'agonie.

—Vingt personnes sont tuées et un grand nombre blessées au cours d'une collision de chemin de fer en Allemagne.

—Le roi de Suède s'en va chercher le repos et la paix dans l'isolement, abandonnant la régence du royaume à son fils le prince Gustave.

—Le gouvernement russe a décrété l'émission d'un nouvel emprunt de \$100,000,000.

—On signale une grande activité sur la frontière allemande et l'armement des forts de Metz est poussé avec une vigueur inouïe.

—M. G. A. Von Hamel a assumé la tâche de former un cabinet en Hollande.

—M. Paul Morton, le président de l'Equitable, a

failli perdre la vie au cours d'un accident d'automobile.

**INTERIEUR** — Trois émigrés Finlandais sont arrêtés à Montréal sur l'accusation d'avoir tué un de leurs compatriotes à Saint-Jean.

—Le département de la milice canadienne est informé qu'il sera officiellement investi du contrôle de la garnison d'Halifax le 15 septembre prochain.

—Des filous ont envahi les hôtels de Sainte-Anne de Beaupré et on signale de nombreux vols commis sur les pèlerins.

—Deux jeunes filles de Saint-Hyacinthe, filles de M. Elzéar Phaneuf, se noient au cours d'une promenade en chaloupe.

—On signale une véritable épidémie de méningite cérébrale à la Nouvelle-Ecosse.

—Un jeune homme de 21 ans de Montréal, meurt victime de l'abus des cigarettes.

—Les rapports officiels indiquent que la récolte du blé sera superbe cette année au Nord-Ouest.

**8 août — ETRANGER** — Première séance de la conférence de la paix à Portsmouth.

—Le projet d'une assemblée nationale a été définitivement adopté à Peterhof et sera promulgué samedi prochain.

—On ne croit guère à la paix en Russie.

—15,000 hommes employés aux usines métallurgiques de Cleveland, décident de faire la grève.

—Un régiment japonais est débarqué à Port Imperator, en Sibérie.

—L'édifice du grand magasin Myers à Albany, s'effondre, ensevelissant une cinquantaine de personnes sous ses ruines.

—5,000 boulangers se mettent en grève à New-York.

—Un désespéré se jette en bas du pont de Brooklyn. On croit que c'est Belcher, le maire de Paterson, N. J., qui a disparu depuis huit jours, après avoir extorqué \$100,000.

**INTERIEUR** — C'est aujourd'hui l'ouverture de la neuvième exposition régionale des Trois-Rivières.

—On dit que le Transcontinental National aura son terminus ouest à l'île Kaïen.

—Des rapports d'Afrique du Sud disent que nombre de canadiens émigrés là-bas sont dans la misère.

—Huit cents invitations sont lancées pour le bal qui sera donné le 14 août, à Québec, en l'honneur du prince de Battenberg.

—Chs Kernick, son épouse et une dame Girard de Montréal, sont tenus responsables de la mort de Mitchell, trouvé noyé à la Pointe Claire.

—Un incendie cause pour \$180,000 de dommages aux entrepôts de la Lake of the Woods Milling Coy au Mile-End, où soixante-quinze mille poches de farine sont détruites.

—John W. Hill, 35 ans, de Montréal, a tenté de s'ôter la vie à la suite de troubles domestiques.

**9 août — ETRANGER** — On s'attend à recevoir aujourd'hui les conditions de paix du Japon.

—Mgr Chapelle, évêque de la Nouvelle-Orléans, succombe au triste fléau.

—Un incendie anéantit la magnifique église Saint-Thomas à New-York. Les pertes s'élèvent à \$500,000.

—D'après des rapports autorisés la cour de Pékin entend user de représailles contre le gouvernement américain pour les mesures vexatoires dont les chinois sont victimes.

—New-York est menacé d'une disette de pain.

—On annonce comme certaine la démission de lord Curzon, comme vice-roi des Indes.

**INTERIEUR** — La femme Girard, impliquée dans le meurtre de Mitchell, est remise en liberté.

—Le conseil de ville de Saint-Henri décide à l'unanimité de s'annexer à Montréal.

—Le pilote et le mécanicien du remorqueur canadien "Nellie Reed" de Montréal, se sont noyés en voulant traverser le fleuve en chaloupe à Ogdensburg.

—La récolte du blé est commencée dans l'ouest.

—Un forçat du pénitencier de Kingston, qui s'est cassé une jambe, alors qu'il travaillait au service du gouvernement, vient de poursuivre ce dernier pour \$25,000 de dommages.

—Il est maintenant question d'annexer la paroisse de la Longue-Pointe à Montréal.

—Un polonais, nommé Fisher, âgé de 40 ans, est victime de six voleurs de grands chemins en plein jour à Montréal.

—Un jeune homme du nom de Kelly, privé subitement de sa raison, meurt à l'hôpital Notre-Dame.

A. CHATEAU.

# Les grandes régates à Valleyfield

**T**OUJOURS à l'affût des événements d'actualité, à même d'intéresser nos lecteurs, nous serions reproché de passer sous silence les grandes régates qui, le 12 août, ont eu lieu à Valleyfield. Aussi bien, c'était là une manifestation sportive de premier ordre, comme on en jugera d'après nos gravures et le compte-rendu suivant, dû à la plume d'un envoyé spécial de l'Album Universel.

Dès le matin du jour impatientement attendu par les "sportmen", amateurs de la navigation à la rame, à la voile et surtout automobile, on ne parlait, à Valleyfield, que des régates devant avoir lieu l'après-midi.

Des trains débarquaient des

turel enchanteur. Notre photographe prend ses dispositions pour prendre des instantanés; déjà les premiers auto-canots partent au signal donné par

lement pour la course, c'est un prototype. Quant à la forme il ressemble à un torpilleur... fantôme. Aussi en avons-nous pris un instantané pour nos lecteurs. Et, pour prouver le fini scientifique dont disposent nos auto-canots canadiens, disons du "Météor", qu'il mesure 35 pieds de longueur; a 3 pieds dix pouces de large; que sa machine à gazoline et à détente développe une force de 40 chevaux; et enfin, que son hélice accomplit 1,126 révolutions par minute.

Si l'on tient compte que le "Météor" a été construit à Montréal, il y a lieu de féliciter notre industrie d'avoir obtenu un si beau résultat, unique dans l'Amérique du Nord.

D'après ce qui précède, le lec-



Le public assistant aux régates de Valleyfield



Course de yachts à voile

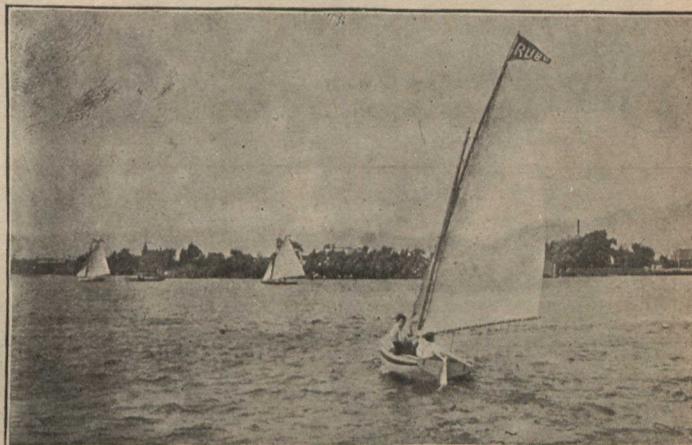
foules, venues de Montréal, Cornwall, Sainte-Anne, etc., et désireuses d'assister aux courses nautiques.

Vers une heure, le corps de musique Salaberry, de Valleyfield, fait entendre de joyeux accords, et longeant un moment un des biefs du canal Beauharnois, escorte le comité des fêtes jusqu'à l'appartement où se tiendra le jury des courses. Cet appartement se trouve dans la baie que forme le St Laurent, à Valleyfield, et d'où on voit, superbe, le grand fleuve, là, divisé par la grande île, se prêter admirablement à toutes les exigences des amateurs de régates.

A l'heure fixée par le programme les pavillons claquant au vent et mille embarcations, yachts et auto-canots sillonnant le St Laurent, commencent les régates.

le comité. Puis, se suivent sans interruption les différents départs. Et, comme les légères embarcations filent à perte de vue vers les bouées on se prend à songer à l'évolution que le progrès moderne fait subir à l'art de naviguer.

En effet, là, à Valleyfield, la comparaison des différents types de navires et de chaloupes, s'impose peut-être plus qu'ailleurs. C'est qu'on y voit depuis la pirogue dont les rameurs manoeuvrent à l'indienne, jusqu'au fin "cutter" de plaisance, jusqu'au dernier cri de l'auto-canot, de l'auto-yacht de famille!



Course à la voile, les yachts prenant le vent

teur comprendra que les régates de Valleyfield fussent un événement nautique capital. Aussi, toutes leurs courses furent-elles vivement, mais très loyalement disputées par les "sportmen" y prenant part.

Le No 2 du programme passionna surtout les gens de Valleyfield, dont en cette occasion, le club nautique offrait une coupe. C'est la raison pour laquelle, sans doute, les auto-yachts qui prirent part à cette joute se suivirent de si près à la bouée d'arrivée.

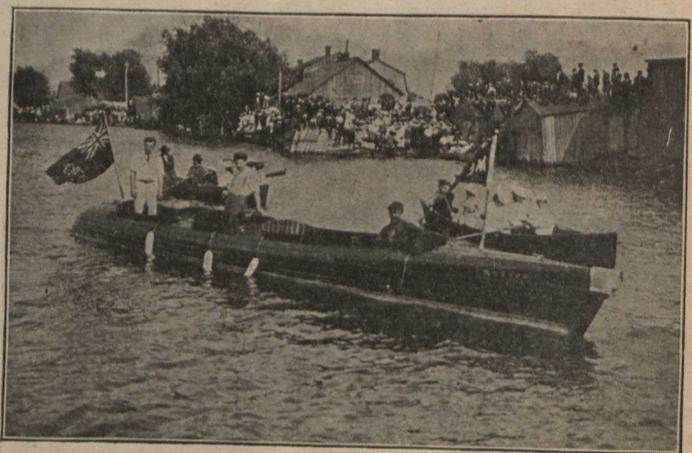
En résumé disons que les régates de Valleyfield ont bénéficié du plus grand succès. Succès bien mérité, surtout pour la partie de l'auto-navigation fluviale, qui n'est connue à Valleyfield que depuis à peine trois ans.

L'Album a donc lieu de féliciter le "Club Nautique de Valleyfield" des beaux et rapides

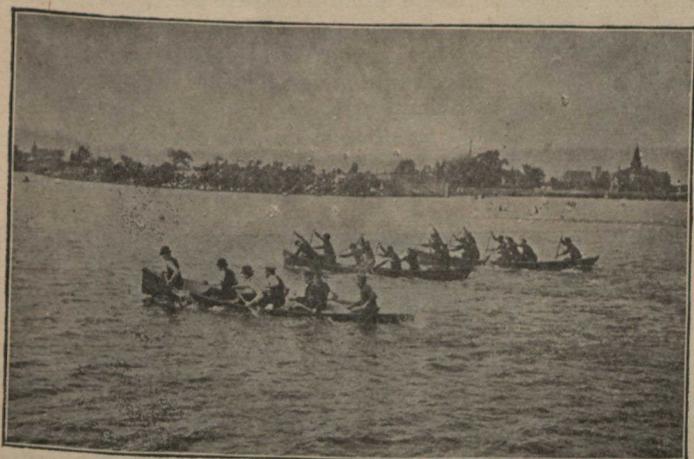


Course de yachts automobiles

Il n'est point besoin de réfléchir longtemps, pour se convaincre qu'étant dans un pays lacustre et fluviale par excellence, il n'y a pas lieu de beaucoup s'étonner de la faveur dont y jouissent les sports nautiques; ni, non plus, de ce qu'ils s'y développent comme par enchantement. Pourrait-on en douter quand l'auto-canot de course "Météor", entre autres, fait 21 milles marins à l'heure. Il est vrai, il se trouvait à Valleyfield nombre de ces superbes petits navires, mais aucun ne pouvait lutter avec celui dont nous parlons. C'est que le "Météor" a été construit spécia-



Le "Météor", le plus rapide des auto-yachts canadien à dimensions égales



Courses à la rame, à la mode indienne

La plus grande animation règne parmi les spectateurs. Il est évident qu'on s'intéressera à tous les numéros du programme. Cependant, l'attention populaire se porte surtout sur les auto-yachts, ou plutôt les auto-canots qui vont tantôt lutter de vitesse. Il en est venu d'un peu partout, de Montréal, Cornwall, Ste Anne de Bellevue, St Anicet, Bellerive, etc., avec ceux déjà nombreux, qui appartiennent à Valleyfield, leur ensemble forme une jolie flottille, tandis que les claires toilettes des dames ajoutent au coloris très pittoresque de cette scène, vécue dans un décor na-



La foule se place où elle peut pour bien voir

résultats qu'il a obtenus, tout comme du reste, les amateurs en général, qui ont pris part aux régates dont nous parlons.

Signalons, pour terminer ces notes forcément brèves, que les courses à la rame et celle à la voile, ne l'ont en rien cédé aux autres comme intérêt, et que les officiers du Club nautique de Valleyfield sont: M. le notaire R. S. Joron, président; M. J. G. Marchand, secrétaire, et M. A. E. Follows, trésorier, à qui reviennent spécialement, les compliments qu'on a fait au sujet des belles régates qu'ils ont organisées.

A. BERTIN.

# Les Restaurants Populaires

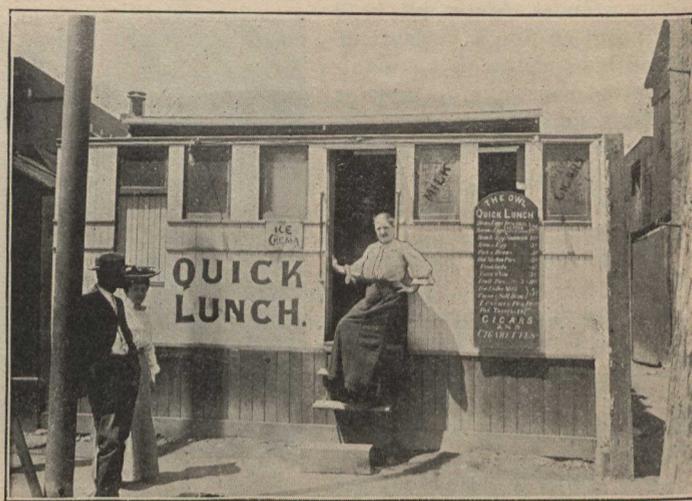
à Montréal



La cuisine est petite, mais les menus sont longs



Un lunch à cinq sous



On est servi avec rapidité et économie ici

**D**ANS la grave question du budget de famille, le chapitre de l'alimentation tient une place considérable.

Lorsqu'il lui est possible de prendre tous ses repas sans exception chez lui, l'ouvrier ou le petit employé peut encore relativement s'en tirer dans de bonnes conditions. Le prix des denrées à Montréal en effet, bien qu'en moyenne assez élevé, offre cependant une latitude qui le rend accessible à toutes

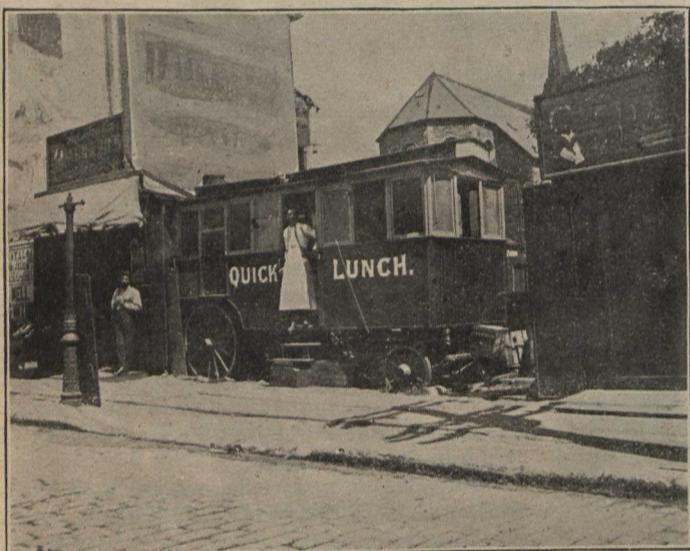
duits à remplacer le foyer idéal par la chambre meublée et les joyeux repas en famille par quelque "quick lunch" ramassé au hasard de l'affiche.

La perspective n'est guère souriante; mais contre la nécessité, que faire? accepter la situation la plus philosophiquement possible et chercher à l'améliorer sans que l'équilibre sacré du budget ait à en souffrir.

Est-ce vraiment si difficile? Je ne le pense pas, surtout dans une ville comme notre grande métropole canadienne où les restaurants de toutes allures et à la portée de toutes les bourses sont aussi nombreux que les bars et les établissements de cirque de bottes réunis, ce qui n'est pas peu dire. Aujourd'hui, nous n'avons pas à nous occuper des grands hôtels ni même de ceux qui pour la forte somme de trente-cinq cents offrent à leur clientèle un menu des plus respectables. Tout cela est encore bien trop élevé pour nos modestes ressources. Nous allons nous adresser à quelque honnête entrepreneur qui moyennant un dollar nous fournira huit repas suffisamment corsés. Ce système a l'avantage d'être des plus économiques; il est en effet difficile d'avoir une nourriture si frugale soit-elle, pour moins de

saucisses grillées, ou des soupes aux pois confectonnées de main de maître. Les prodiges et les gourmets peuvent, en ajoutant cinq autres cents, se procurer les douceurs du steak, de la soupe aux huîtres ou des œufs accommodés de plus de manières encore que n'en connaissait Panurge.

Je passe sur les détails plus ou moins appétissants mais toujours pittoresques que l'on peut noter au cours d'une exploration à travers ces restaura-



Un "quick lunch" roulant Lien connu

les bourses, à la condition toutefois que celui ou plutôt celle qui fait les achats (car c'est là un des rôles importants de la mère de famille) sache profiter des bonnes occasions qui ne manquent pas chaque jour de se produire. De l'initiative de la femme dépend donc non seulement l'économie dans la nourriture mais aussi la qualité de cette nourriture comme conséquence immédiate la santé de son mari et de ses enfants.

douze cents et demi, et de plus, dans ces maisons, la cuisine est généralement simple et d'assez bonne qualité. Ne vous attendez pas cependant à voir défiler sur votre assiette des filets mignons aux truffes du Périgord ou des asperges sauce mousseline au mois de janvier. Si pareille aventure vous arrivait, n'achetez plus une nouvelle série de billets car le restaurant sera certainement fermé avant que vous ne les ayez épuisés. Non; mais si le cuisinier

est habile à profiter des occasions où il peut faire des marchés avantageux, ce qui lui est plus aisé qu'à une pauvre petite ménagère contrainte de limiter ses acquisitions à une quantité fort modique, vous pourrez aisément supporter ce régime durant plusieurs mois sans que votre estomac ait trop à en souffrir. Le seul inconvénient de ce système de repas tout faits, c'est la monotonie des menus qui chaque semaine ou peu s'en faut, reviennent avec une régularité désespérante. Mais comme les établissements de ce genre sont fort nombreux, rien ne vous empêche de papillonner insouciamment de l'un à l'autre.

Toutefois, ceux à qui l'obligation de se voir imposer un "bill of fare" est trop désagréable, ceux-là ont encore une multitude d'autres ressources, toujours comprises bien entendu dans les mêmes limites budgétaires.

Nous trouvons d'abord l'innombrable classe des "quick lunches", de tous grades et de toutes tailles. Certains sont splendidement installés, comme ceux que l'on trouve sur la rue Sainte-Catherine, vers le centre de la ville. Là, pour cinq cents, l'on vous sert un vaste bol de succulentes fèves au lard, ou des



Ici les habitués des gares trouvent ce qu'ils cherchent

rants populaires, et je me contenterai de vous présenter en liberté un autre modèle de "quick lunch"; tout à fait typique celui-là, le "roulotte quick lunch". Vous le rencontrerez dans les environs du quartier nègre, rue Saint-Antoine et surtout rue Windsor. L'immeuble se compose généralement d'un ancien omnibus hippomobile ou de la caisse d'un tramway mis au rancart. Les roues existent encore et sont même en bon état, mais elles sont à



Un établissement où l'on mange pour rien sur les quais

Mais si, comme on le voit, l'habitude de prendre tous les repas chez soi est à tous les points de vue de beaucoup la meilleure, elle n'est malheureusement pas pratique pour la grande majorité des travailleurs qui doivent quitter le logis dès le matin pour n'y rentrer qu'assez tard dans la soirée ou même dans la nuit. Puis il y a aussi la nombreuse phalange des célibataires tendres ou endurcis, qui en attendant de rencontrer l'âme-soeur, en sont ré-



Le personnel des "free lunch" est nombreux et avenant

jamais figées dans le sol et la "roulotte" demeure aussi immobile que les tours de la Basilique. On accède à l'intérieur par un escalier rudimentaire de trois marches, et tout de suite on pénètre dans le sanctuaire culinaire, très proprement tenu, ma foi, et où, moyennant la faible redevance de cinq, dix ou quinze cents, suivant les appétits, vous pouvez vous offrir au moins des hors d'œuvres dignes des noces de Gamache.

(Suite à la dernière page)

# John Paul Jones

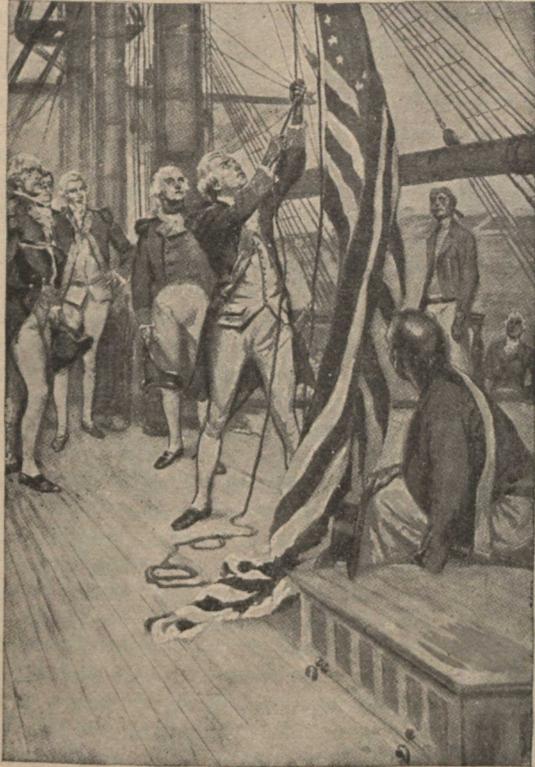
# Le Père de la Marine Américaine



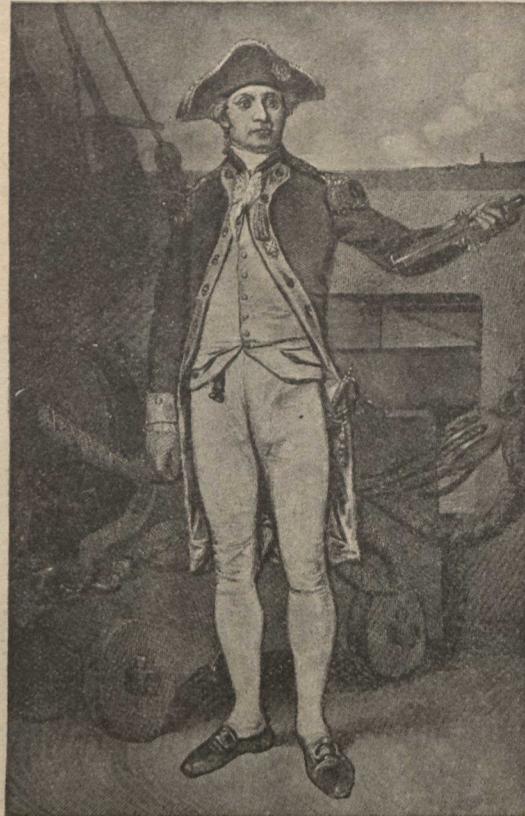
Le général HORACE PORTER, qui a retrouvé les cendres de Paul Jones, à Paris

TOUT dernièrement, on a beaucoup parlé de John Paul Jones: chevalier français, commodore américain, amiral russe, surnommé le "père de la marine américaine". Et coïncidence bizarre, on parlait de lui, pendant que la flotte russe de la Mer Noire se mutinait. Or, c'est cette même flotte qui, il y a un peu plus d'un siècle, avait été fondée par l'illustre marin, avec l'aide du prince Potemkine.

Tout le monde le sait, maintenant, c'était pour

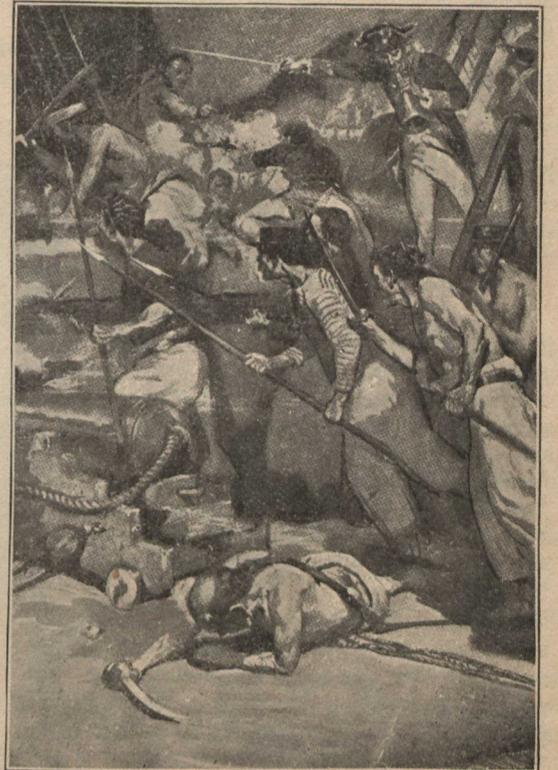


Paul Jones hissa le premier pavillon américain étoilé sur le navire qu'il commandait.



JOHN PAUL JONES, un héros américain

Tout jeune, transporté en Amérique, il se fait marin. A douze ans, il parcourt les mers pour des commerçants américains. Il est planteur en Virginie, lorsque l'Amérique, sa nouvelle patrie, proclame son indépendance. Aussitôt Paul Jones, le matelot, veut combattre pour son pays et demande un commandement au Congrès... Tout était à créer dans la marine américaine. Paul Jones fit construire des navires sur ses propres plans. Il perfectionna l'artillerie américaine, et sur le navire la



Dans la nuit du 23 septembre, l'amiral Jones s'empara du navire anglais le "Serapis."

commémorer le nom de ce potentat moscovite, qu'on l'avait donné à un cuirassé du Tsar, "Kniaz Potemkine", dont, ces jours passés, l'équipage naviguait sous le pavillon rouge de la révolte.

Qui donc était ce John Paul Jones, de qui la France saluait les cendres, en ces premiers jours de juillet 1905; de qui les restes mortels retournaient aux Etats-Unis, sous le pavillon étoilé de l'Union; que, pour la première fois, il avait fait saluer dans les eaux européennes? Les extraits suivants, empruntés à des journaux et à des revues, vont l'apprendre aux jeunes lecteurs de l'Album Universel:

"On n'a pas oublié que c'est grâce à la persévérance du général Porter, ambassadeur des Etats-Unis en France, — disent les Annales — que l'on doit la découverte et l'identification du corps de l'amiral américain, inhumé obscurément dans un coin ignoré de Paris.

"Le général Porter ne mit pas moins de six ans avant de découvrir l'endroit exact de cette sépulture. Et c'est il y a quelques mois seulement, qu'au cours de fouilles auxquelles il présidait, on put, enfin, retrouver les restes de Paul Jones, dans le terrain où se trouvait, jadis, le cimetière de la rue Grange-aux-Belles, et spécialement affecté aux inhumations des protestants étrangers.

"Qui était-ce donc que ce Paul Jones, à la dépouille duquel la marine américaine, saluée par la marine française, vient de rendre un si majestueux hommage?

"C'est que, sans être d'origine américaine, il avait contribué puissamment à l'indépendance des Etats-Unis. Fils d'un simple jardinier, il était né en Ecosse, en 1747.

"Il avait débuté comme marin sur un navire négrier, s'était engagé, ensuite, au service de la Compagnie des Indes, et avait été, finalement, nommé lieutenant dans la marine américaine, en 1775.

"Il fit des prodiges dans cette marine comme chef d'une escadre, ravageant les côtes anglaises, en commençant par sa ville natale, et prenant le "Serapis", grand vaisseau anglais, tandis que son propre vaisseau coulait. Après la paix, Paul Jones passa au service de la grande Catherine, dans la Mer Noire, prit des galères turques, et ne put, néan-

moins, faire accepter la liberté de son langage. "Il finit sa vie à Paris, en 1791, presque dans la misère..."

Monsieur Georges Claretie, à son tour, dit du fameux marin :

"Paul Jones était le fils d'un paysan écossais.

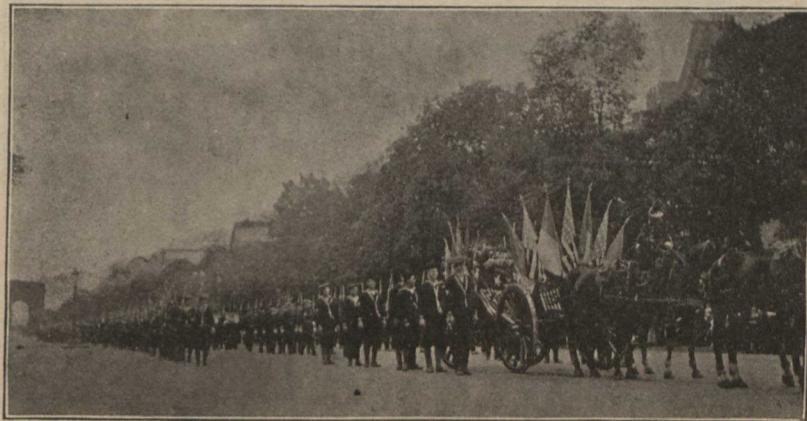
"Providence", qu'on lui confiait, dans la guerre de course de 1775, il capturait seize vaisseaux anglais...

Paul Jones n'avait qu'un but, qu'un rêve: montrer dans les mers d'Europe le premier drapeau de sa patrie, le drapeau de l'Indépendance. Et le 14 juin 1777, le Congrès vota le même jour deux motions: "Le drapeau des trente Etats unis de l'Amérique aura 30 raies, rouges et blanches; l'Union sera représentée par trente étoiles sur champ bleu, formant une nouvelle constellation. — Le capitaine Paul Jones commandera le vaisseau le "Ranger".

"Paul Jones naissait à la gloire le même jour que le drapeau de l'Union. Peu de temps après, en face de Quiberon, l'amiral de Lamothe-Piquet, pour la première fois saluait du canon, en Europe, les couleurs américaines qui flottaient à la corne du "Ranger". Sur

ce petit navire, Paul Jones fit le tour de l'Irlande, captura le "Drake", vaisseau anglais, et se couvrit de gloire. Cela ne suffisait pas au hardi capitaine, qui songeait à brûler les ports anglais. Louis XVI lui confie le navire le "Duras", que Paul Jones débaptise et nomme le "Bonhomme Richard", en l'honneur de Franklin. Le "Bonhomme Richard" croise sur les côtes d'Angleterre, contourne l'île, capture le vaisseau anglais "Serapis", fait prisonnier le capitaine Pearson, puis se réfugie en Hollande, au Texel. Adoré de ses matelots, à Versailles, il fut l'idole de la cour de France. La duchesse de Chartres l'appelait le "chevalier de la mer". Louis XVI lui ayant donné une épée d'or, le titre de Chevalier et l'ayant présenté à Marie-Antoinette. De retour dans sa patrie, dont il conserva toujours la nationalité, par un vote spécial, le Congrès lui permit de porter la décoration que lui avait donnée Louis XVI, et le commodore resta chevalier.

"Mais la paix était faite; le corsaire allait redevenir planteur en Virginie, lorsque M. Simolin, ambassadeur de Russie en France, lui demanda de bien vouloir aider Catherine II à chasser les Turcs de la Mer Noire. Paul Jones accepte, est nommé amiral, et s'illustre dans maints combats. Cependant, habitué à la liberté, les intrigues de cour l'ennuyaient; il rentre en France. Là, tout parlait de liberté.



Transfert des cendres de l'amiral Paul Jones. Le char funèbre dans l'Avenue des Champs-Elysées à Paris. — Photo Léon Bouet.



A PARIS — La marine américaine et l'armée française fraternisant.

(A suivre en dernière page)

## La mode aujourd'hui et demain

LORSQUE les vaporeuses mousselines, les organdis légers et pimpants, les broderies et les dentelles triomphent avec le chaud soleil d'été, il faut que la chroniqueuse de mode évoque les jours sombres d'automne, le soleil plus lointain de septembre et d'octobre, qu'elle furette dans les cartons à peine entr'ouverts qui, dans les grandes maisons de nouveautés ou de confection, recèlent déjà les élégances de la saison prochaine.

Un peu émue et rêvant des beautés entrevues elle frissonne dans sa robe claire, en revenant de son excursion au pays glacé des modes à venir.

Longeant la rue Sainte-Catherine, par habitude, elle s'arrête un peu aux étalages qui lui paraissent prendre ce jour-là le cachet vieillot et lamentable des atours portés pendant toute une saison.

Fragilité des humains caprices!

Et pourtant que de choses jolies nous tentent encore? A côté du costume de lainage, tout simple et qui plaira par cette simplicité même, de la robe tailleur en gros canevas de laine ornée de tout menus biais de drap satiné et miroitant qui fera nos délices dans quelques semaines: "aujourd'hui" offre de bien attrayantes parures. Celles-ci prennent pour nous séduire l'allure câline des choses qui vont bientôt finir.

Mais parlons d'abord de "demain". Décrivons les costumes dont l'Album a fait photographier quelques-uns spécialement pour ses lectrices, parmi les importations et dont les très élégantes Montréalaises se pareront au retour de la campagne ou de la plage.

En voici un en lainage écossais où le gris domine mais où l'on voit aussi un peu de vert et un peu de rouge. La jupe est montée à plis ronds dans la ceinture et tombe au ras du sol sans aucune garniture. Les jupes tailleur ne porteront plus guère d'ornements, des plis en longueur seront seuls permis. Et il est heureux n'est-ce pas que l'on en revienne à cette simplicité de bon goût. Le manteau tire toute son élégance de sa coupe qui est merveilleusement réussie. Très ajusté dans le dos, il est mi-ajusté en avant; un col rabattu et deux petits revers en velours gris l'ornent seuls, il boutonne sous une patte piquée. Les manches ballonnent légèrement du haut. Il n'y a aucune fanfreluche, aucune surcharge dans ce costume, et cependant, il est d'une élégance absolue et celle qui le portera ne saura point passer inaperçue.

Si les costumes tailleur affectent cette simplicité, par contre, les toilettes plus habillées, robe de visite ou robe de réception, seront agrémentées de dentelle et de broderie de toutes sortes, posées en applications, etc.

Ne dit-on pas que le cachemire si délaissé depuis nombre d'années, va revenir à la mode et composer ces toilettes d'automne absolument ravissantes. Il faut convenir que nulle étoffe n'est à la fois plus souple et plus chaude. Elle se drape à merveille et forme des plis d'une impeccable correction.

Le chapeau que nous illustrons est une des dernières importations parisiennes, il fera fureur cet automne. Il est en mousseline de soie coulissée mauve et ornée sur le côté gauche de deux plumes d'autruche blanches entremêlées de noeuds de ruban noir. C'est tout ce qu'il y a de plus exquisement sobre.

Notre second dessin représente l'une des plus élégantes toilettes de demi-saison qui se verra tout bientôt sur le parcours de nos promenades fashionables.

En drap orné de broderie. Des faisceaux de plis partant de deux rangs de menus froncés, donnent de l'allure au développement de la jupe. Corsage bolero contourné de passementerie et ouvrant sur un jabotage de dentelle. La même passementerie se retrouve aux manches amples et tombantes, où elle s'allie à merveille à la dentelle. Haute ceinture de liberty.

Le triomphe de la saison présente, c'est bien la

broderie, broderie pleine ou broderie ajourée, d'une haute élégance et d'un effet charmant. Rien ne convient mieux aux robes de linon et de mousseline. On l'emploie à profusion partout et sur tout.

L'organdi compose de ravissantes toilettes. Ce tissu est si clair, si soyeux, si vaporeux qu'il se prête à tous les arrangements. Il offre les plus jolies combinaisons du monde. Une des plus charmantes, est la disposition en carreaux bleus sur blanc très fondus, très brouillés.

On voit beaucoup sur les jupes de ces découpures rondes ou carrées. C'est neuf et élégant. On voit aussi des découpures en dentelle. Le chantilly posé

On fait de délicieux petits vêtements en imitation de guipure, formant bolero, s'arrêtant un peu au-dessus de la taille sous un plissé en taffetas ou en valenciennes; les manches sont longues, peu fournies et serrées au poignet. Ces mêmes vêtements se répètent aussi en dentelle noire, en grenadine ou mousseline de soie sur transparent de taffetas clair; l'union de ces deux étoffes rappelle la tonalité de la jupe. Nous voyons aussi ces mêmes mantelets en drap ou en faille française, mais alors les manches sont plus larges, de forme entonnoir, montées à une emmanchure basse, dépassant l'épaule. Les nuances douces, tilleul, rose, bois, blanc, jaune, gris, beige, bleu ciel, vert nil sont surtout appréciées; on les utilise aussi pour les vêtements plus amples, ou affectant la façon d'un vague collet à manches très larges d'une dalmatique ou d'un burnon.

Rien ne peut rendre l'élégance de tous ces manteaux- aux nuances claires, surchargés de broderies, de boutons, de dentelles et dont la coquetterie luxueuse sert encore à faire valoir la richesse de la toilette.

Une des jolies choses de la saison, c'est encore le gilet. Le gilet est un de ces accessoires qui tiennent une place capitale dans la toilette. Le corsage drapé s'en accommode à merveille. On le fait en peau de gant, en grosse toile brodée, en piqué, en peau de soie. Les broderies dont on l'ornement varie à l'infini. Elles sont de tons nuancés ou rehaussées de fils d'or ou en noir et rehaussées de fils d'argent. Noir et argent c'est beaucoup plus distingué que noir et or.—JACQUELIN F



Chapeau en tulle coulissé orné de plumes et de noeuds de velours

à clair au bas d'une robe de taffetas est fort joli. De petits froncés de satin courent entre les découpures. Le taffetas est si souple qu'il se porte autant que la mousseline. Il présente une immense variété de frais coloris: lin, pervenche, glycine, orchidée; il comporte des garnitures amples, des volants superposés lisérés d'un minuscule ruban. Sur les tons clairs indiqués plus haut, un étroit ruban pompadour est d'un effet particulièrement heureux. Le corsage froncé en travers s'égaye du même ornement.

Partout on retrouve les petits carreaux. Le bleu et blanc est plus en faveur que le noir et blanc; le blanc et cerise est délicieux. La jupe se garnit en bas de ronds de dentelle entrelacés. La valenciennes si légère, de réseau si clair, convient le mieux à ce genre d'ornementation. Il faut du reste noter que dans les toilettes d'été la dentelle prime la guipure.

Se rend-on bien compte de la différence? L'une et l'autre sont très faciles à reconnaître. La dentelle est faite sur un fond de "mailles" qu'on appelle "réseau", la guipure sur un fond de "barrettes". Toutes les dentelles anciennes étaient des guipures. Ce mot désignait un cordonnet composé d'un gros fil recouvert de fils plus fins. C'est encore le procédé de fabrication de la passementerie. Les dentellières se servaient de ce cordonnet pour faire des barrettes de remplissage. Toute pièce où les vides sont remplis de fils lancés, croisés, ornés de boucles, de picots, de coeurs, est une guipure. Les pièces où les motifs se détachent sur un réseau de mailles sont des dentelles. C'est très simple.



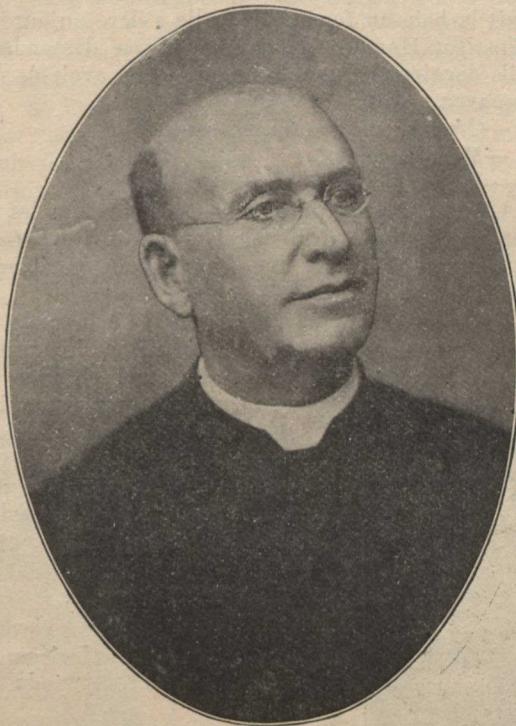
Toilette de promenade en drap souple garnie de broderie à même le tissu.

# Les Canadiens à Holyoke, Mass.

**H**OLYOKE est une jolie ville, assez grande, puisqu'elle a une population de 50,000 âmes, située à environ huit milles de Springfield, chef-lieu de l'ouest du Massachusetts, qui est aussi le siège d'un évêché, siège qu'occupe actuellement Mgr Thomas D. Beaven. Sa principale industrie est la fabrication du papier de luxe, papier de pâte, papier à envelopper, enfin toutes les sortes de papier. Il y a quelques années, il se fabriquait autant ce papier à Holyoke seul que dans tous les autres centres industriels des Etats-Unis ensemble. Il y a aussi des manufactures de soie, d'alpaga et de fil de coton.

Le plus loin que l'on retrace l'existence de Canadiens dans la ville, c'est en 1852. La famille de Joseph Proulx, qui habite encore Holyoke, était du nombre. Joseph Proulx travailla comme éplucheur dans les manufactures de coton de Mittineague. Le dimanche, il se rendait à pied avec sa famille, soit à Springfield, soit à Chicopee suivant que la messe se disait à l'un ou l'autre des deux endroits. Le plus vieux des fils raconte encore qu'un jour toute la famille était agenouillée sous le portail d'une église portant une croix, à Chicopee, — on l'avait prise pour une église catholique — disant dévotement le chapelet. Un des fidèles sortit, s'aperçut de leur erreur en voyant les chapelets et conduisit les braves gens à l'église St. Matthews, que dirigeait alors l'abbé Brady. La famille Proulx retourna au Canada après un court stage à Mittineague, mais elle revint en 1858 et s'établit à Holyoke. En 1860, l'agent des manufactures Syman l'envoya au Canada chercher de la main-d'oeuvre pour ses fabriques. On le monta sur une voiture à quatre chevaux et il fila au nord. Il revint la même année avec 45 vigoureux jeunes Canadiens qui montaient deux voitures, une traînée par quatre chevaux, une autre par six chevaux; un équipage à un cheval, qui suivait les immigrants, contenait tout leur bagage. Ils avaient avec eux leurs provisions et couchaient dans les maisons d'école le long de la route. Le jeune Jean St Onge, qui formait partie de cette expédition, étudia plus tard, parvint à se faire recevoir prêtre et devint missionnaire chez les sauvages de l'ouest. Son frère, l'abbé E. A. St Onge, est aujourd'hui dans une paroisse de Chicopee Falls. C'est là le premier afflux considérable des Canadiens à Holyoke. A partir de ce temps, ils arrivèrent à intervalles variés et en nombre varié, suivant que les industries étaient plus ou moins prospères et qu'ils pouvaient avec plus ou moins de facilité trouver de l'emploi. Il y a trente-cinq ans, ils étaient devenus assez nombreux pour pouvoir former une paroisse. Le gros de la population canadienne était alors à Mittineague, mais petit à petit les nôtres s'en vinrent demeurer à Holyoke.

La première église, un petit édifice en bois, fut érigée en 1869 et dédiée le jour de l'an de l'année suivante, par feu l'abbé A. B. Dufresne, premier curé. Cinq ans après, pendant l'office du mois de Marie, une dentelle poussée par le vent sur la flamme d'une chandelle mit le feu au temple, qui en un instant devint une fournaise ardente. La poussée vers les sorties fut effroyable, plusieurs personnes furent foulées aux pieds, écrasées, d'autres furent brûlées à mort; il y eut en tout soixante-dix personnes qui perdirent la vie dans cette malheureuse catastrophe. Au milieu de leur deuil les paroissiens se mirent à l'oeuvre et construisirent un autre temple, beau et vaste celui-là, qui fut consacré au culte le 3 juin 1878.



M. L'ABBÉ CHARLES CREVIER.  
curé de la paroisse du Précieux Sang, à Holyoke, Mass.



Ecole et église, paroisse Notre-Dame du Perpétuel Secours, Holyoke, Mass.

Le 14 mai 1887, un autre malheur frappait la paroisse. L'abbé Dufresne, qui avait fondé la paroisse, l'avait pourvue de ses institutions, mourrait au milieu de l'affection, de la vénération de tous les Canadiens de Holyoke. Son corps repose aujourd'hui près du magnifique temple qu'il érigea lui-même et les paroissiens lui ont élevé un monument pour

commémorer le zèle, le patriotisme, la charité de ce prêtre dévoué.

Le curé Dufresne eut comme successeur M. l'abbé H. O. Landry qui mourut trois ans après et le troisième curé est le curé actuel l'abbé Charles Crevier.

En plus de son temple, la paroisse du Précieux-Sang possède une magnifi-

que maison d'école, dirigée par les révérendes SS. de Ste Anne, dont la maison-mère est à Lachine, Canada. Le presbytère, qui a coûté 30,000, est certainement une des plus belles résidences de Holyoke. La résidence des soeurs est aussi un bel et grand édifice. Douze cents enfants fréquentent l'école paroissiale.

En 1890 la paroisse canadienne de Holyoke était devenue trop nombreuse pour les facilités que pouvaient fournir le temple et l'école, et Mgr O'Reilly, qui était alors évêque de Springfield, décida d'en former un deuxième. Il nomma M. l'abbé C. E. Bruneault, curé, et lui donna M. l'abbé X. Alexander, comme vicaire. La première messe fut dite le 25 mai 1890 dans le Temperance Hall. Depuis lors M. l'abbé Joseph Marchand a succédé à l'abbé Bruneault. Ce dernier est bien qualifié assurément pour prendre charge d'une paroisse aussi importante, exerçant le ministère dans ce même diocèse de Springfield depuis 20 ans.

Un magnifique édifice, qui sert en même temps d'église, d'école et de résidence pour les révérendes soeurs de la Présentation, qui dirigent celle-ci, a été inauguré en 1891. Sept à huit cents enfants reçoivent l'instruction primaire et élémentaire dans l'école de cette nouvelle paroisse de Notre-Dame du Perpétuel Secours, qui est divisé en 14 classes. Il y a quelque temps une nouvelle église canadienne, l'Immaculée Conception, a été commencée dans un autre quartier de la ville. Le soubassement est complété et un prêtre de Notre-Dame du Perpétuel Secours y dit la messe.

Il y a aujourd'hui environ 15,000 Canadiens à Holyoke, plus qu'un quart de la population totale de la ville et ils y occupent une enviable position dans le commerce, dans l'industrie, dans la finance comme dans les professions libérales.

Parmi les plus marquants de nos compatriotes, je mentionnerai M. Pierre Bonvouloir, trésorier de la cité; MM. les échevins V. S. Laplante et Eugène Laramée; M. O. G. Charest, commissaire d'école; M. Edmond Cadieux, officier du Truant; M. Jos. St Martin, président au conseil des cotiseurs de la ville; M. Charles A. Roy, "registrar of voters"; M. Gilbert Potvin, fils, membre du conseil des travaux publics; M. Alfred Gingras, président du département de l'assistance publique; M. Lafrance, sous-chef de police.

Dans les affaires, nous trouvons MM. Gilbert Potvin et Louis Lafrance, deux des plus grands entrepreneurs en construction de la ville; MM. Valère Ducharme, A. D. Durocher, J. N. Authier, Edmond Daviau et Charles U. Roy.

Un fait remarquable qui mérite d'être noté, presque tous les Canadiens de Holyoke sont propriétaires, c'est ce qui explique que la proportion des électeurs est plus forte que dans la majorité des autres centres de la Nouvelle-Angleterre.

Devenus propriétaires, les nôtres s'intéressent naturellement plus à la chose publique, ils sentent le besoin plus souvent de faire valoir leur opinion et pour cette raison ils voient la nécessité de se naturaliser.

Cela ne les empêche pas de conserver vivace le souvenir de la patrie et ils ne manquent pas à l'occasion de manifester publiquement l'épopée de leur glorieuse origine.

J. S. R.



Résidence des soeurs, paroisse du Précieux Sang

Ecole paroissiale, paroisse du Précieux Sang

Eglise du Précieux Sang

Presbytère du Précieux Sang

# L'éducation des nègres aux Etats-Unis



Institut Hampton,  
Cours de travail manuel

La démocratie américaine a, dit M. Bargy, dont nous résumons ici la magistrale étude sur l'éducation des nègres, à résoudre un important et difficile problème; nous voulons parler de la civilisation des nègres.

La population noire aux Etats-Unis a, depuis un siècle, augmenté dans des proportions fort respectables, puisque de un million qu'elle était, elle atteint de nos jours le chiffre de neuf millions. Dans les six Etats du sud-est, le nombre des noirs l'emporte de cent mille sur celui des blancs.

Ces six Etats risquent de devenir six républiques nègres. Aussi, la question des nègres est-elle une

Un jour, le général Armstrong se promenait en silence avec un ami, sur une terrasse d'où on dominait la baie au fond de laquelle s'élève aujourd'hui l'Institut Hampton, et tous deux se demandaient s'ils devaient acheter le terrain, sans avoir de quoi le payer.

—Général, dit l'ami, achetez-le!

—Mais l'argent?

—Prenez le terrain, l'argent viendra.

C'est la théorie américaine qu'il y a dans les dettes une sorte de vertu magique qui attire l'argent, et que quand il faut une somme pour combler un trou, le trou fait venir la somme.

Le général acheta le sol, payable à six mois; peu de temps avant l'échéance, un testament fut ouvert, qui léguait 10,000 piastres à la cause de l'éducation des nègres. Le legs fut remis au général Armstrong. Aujourd'hui l'Institut Hampton comprend 55 bâtiments et une étendue de terrain immense.

Un des nègres élevés à Hampton conte ainsi ses impressions au sujet du général:

"Il y avait dans cet homme, dit-il, quelque chose qui me semblait prodigieux; il disait: "Je veux une maison ici"; il n'avait pas un sou pour la bâtir, et il la bâtissait. Moi, tout en piochant aux fondations, je me demandais comment elle s'élèverait, puis je pensais à ce que dit la Bible:

"Si tu as la foi, crie aux montagnes de là-bas de se soulever, et elles se soulèveront."

Dès le début, en 1868, le général définit ainsi le but de l'oeuvre:

"Former une jeunesse d'élite qui s'en va diriger sa race par son exemple, acquérant de la terre et des maisons. Ne pas lui donner un dollar quand elle peut le gagner. Enseigner le respect du travail, remplacer la routine par l'adresse; et, à cette fin, bâtir un système industriel, dont le but soit non seulement le gain de la vie et le travail intelligent, mais la formation du caractère."

Dans l'enseignement professionnel, les élèves qui suivent les cours d'ateliers, cinq jours par semaine, sont payés pour une partie de ce qu'ils font et ont un jour libre pour travailler à leur compte. Dans l'enseignement libéral, où le travail des cours n'est pas productif, ils ont deux jours libres, qui leur permettent de gagner environ cinq piastres par mois, soit la moitié de leur pension. Les élèves entrés sans ressources suivent des cours du soir et, en travaillant le jour, économisent la première année de quoi payer leur pension la seconde.

L'enseignement s'efforce d'être large en restant pratique, pour habituer garçons et filles à faire de la vie ouvrière une vie harmonieuse. La science y est étudiée dans ses rapports avec l'agriculture. Les cours de médecine y comportent des pansements aussi bien que des expériences de chimie; la gymnastique y est conçue comme une hygiène; elle n'a pas pour but de faire des athlètes, mais de resserrer l'intimité des systèmes nerveux et musculaire, d'assurer une pose saine et un souffle normal dans les travaux de tous les jours. Les cours professionnels font la part du travail théorique et du travail de chantier.

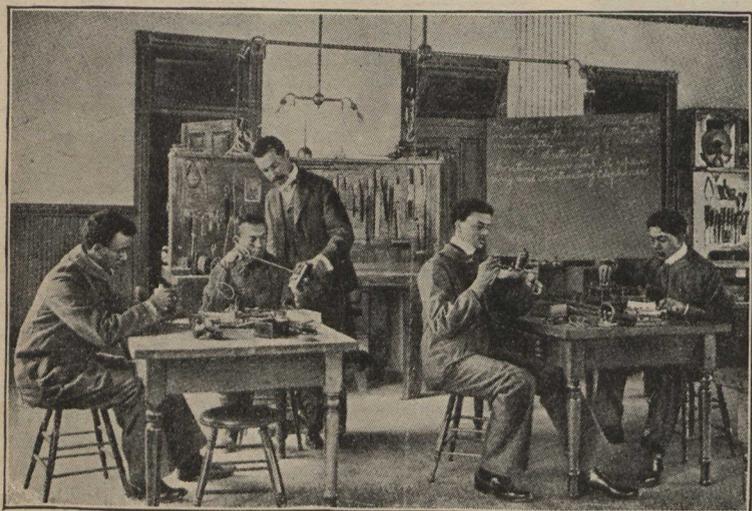
L'histoire de Hampton a été une lutte de chaque jour contre le préjugé de race. En 1870, pour un meeting en faveur de l'Ecole, le général Armstrong fit venir l'orateur nègre Langston, qui arriva de nuit à l'hôtel où sa chambre avait été retenue. — Le lendemain matin, conte un ami, je lui fis passer ma

carte; le groom me demanda de le décrire; je dis que c'était un nègre. "Un nègre à l'hôtel, s'écria-t-il, oh non! il n'y en a pas." On le trouva. Les patrons, avisés et

terrifiés, tinrent consultation; à ce moment, le gouverneur lui fit passer sa carte: on ne pouvait le mettre à la porte pendant qu'il recevait le gouverneur. Puis ce fut une suite d'autorités de la ville qui le demandaient; les patrons ne saisirent pas le moment de le faire partir. Autrefois, les "chants des plantations", ces mélodées étranges des esclaves, évocatrices des plaines sans fin sous le soleil, étaient un souvenir de la servitude, et les nègres en avaient honte, sans pouvoir s'empêcher de les chanter malgré eux, quand il n'y avait pas de blancs autour d'eux; mais Hampton en a réhabilité la troublante poésie: le chœur des élèves va les chanter dans des tournées au profit de l'école, instructives et productives. Ce sont des voyages dont le chant fait les frais: ils visitent les manufactures, les lieux historiques, les personnes éminentes. "On ne se connaît bien, dit un de leurs maîtres, que quand on a voyagé ensemble." Un jour, à leur passage dans une ville, les bonnes de l'hôtel refusèrent de les servir: les dames qui vivaient à l'hôtel se levèrent et les servirent elles-mêmes; les journaux illustrés dessinèrent la scène. Une autre réclame pour Hampton y fut l'entrée de "Pluie au Visage", le héros indien chanté par Longfellow, dix ans après ses massacres: elle inspira à Whittier, comme contre-partie au poème de guerre de Longfellow, le poème de paix du "Grand Cor".

M. Washington personnifie l'assimilation de la race nègre à la race anglo-saxonne. Il va prêchant le bain quotidien, qui est le commencement du respect de soi. Quand il parle de l'affranchissement, il dit qu'en une heure la race nègre a hérité des problèmes séculaires de la race anglo-saxonne. A New-York, les fils de Juifs polonais, de Napolitains et de Syriens disent couramment: "Nous autres, Anglo-Saxons." Il y va de l'unité et de l'intégrité de la république américaine; mais, même dans les colonies de la France, où les nègres ne votent pas, ne serait-il pas beau qu'un ancien esclave du marché de Soudan mît les noirs à même de dire: "Nous autres, Latins!"

Une anecdote montre comment le préjugé, peu à peu, disparaît; dans le tirage au sort des places à la Chambre d'un des Etats du Sud, un député blanc se trouva le voisin d'un nègre; il alla à plaindre à grand bruit au président, qui répondit que le tirage



Institut Hampton — Le cours d'électricité

question de vie et de mort pour le peuple américain.

Nul n'en ignore, la race nègre est sincèrement méprisée aux Etats-Unis; à tel point que dans les six Etats du Mississipi, de la Louisiane, de l'Alabama, des Carolines et de la Virginie, les lois d'exception qui privent les nègres de leurs droits n'ont cessé d'aller se multipliant, créant dans le Sud une situation qu'on peut qualifier de révolutionnaire. Les noirs y sont citoyens de droit et n'y sont pas citoyens de fait.

Aussi, les gens de bon sens comptent-ils sur l'éducation des noirs pour adoucir les préjugés de couleur et prévenir la guerre civile.

"Contre un mal sans remède spécifique, l'éducation est une mesure d'autant plus séduisante que l'effet en est incalculable; comme tout ce qui est sauveur et mystérieux, l'enseignement des nègres est l'objet d'une foi qui touche à la superstition, et l'expérience qu'en ont les Américains peut servir d'école à toutes les démocraties qui ont des citoyens ou des sujets de sang noir."

"Avant 1868, les seize Etats du Sud interdisaient, sous peine du fouet, d'instruire les nègres, esclaves ou libres, et quand les magistrats surprenaient un enseignement secret, le maître et les élèves étaient roués de coups de lanières. Même dans le Nord, les nègres du Sud ne pouvaient s'instruire; en 1833, une institutrice du Connecticut, qui reçut une fillette noire, perdit toutes ses élèves blanches; elle fonda une école pour les négresses du Sud; la Chambre du Connecticut interdit par une loi d'instruire les noirs nés hors de l'Etat; la foule assaillit l'école avec des barres de fer, en brisa les fenêtres, et l'institutrice resta en prison jusqu'au paiement de son amende par ses amis."

Ce fut de 1865 à 1870, après la guerre de Sécession, que s'organisa l'éducation des nègres.

Malheureusement, comme les races ou les classes dont la culture commence, les nègres prirent le dégoût du travail manuel, dégradé par l'esclavage. En face de ce danger, on tenta un grand effort pour éveiller chez les nègres la vocation des métiers manuels. Dès 1868, le général Armstrong avait conçu l'Institut Hampton, en Virginie, qui, après avoir inspiré des ouvres de même ordre, reste le type de l'Ecole industrielle et agricole pour les nègres.

La fondation de Hampton est caractéristique des méthodes de philanthropie américaine, qui a le tempérament commercial, et dont l'audace est faite d'une confiance illimitée dans les ressources du crédit. Elle possède l'art d'employer l'argent, avant de l'avoir, et de faire servir au bien public des capitaux qui n'existent pas encore.



Institut Hampton — Cours de maçonnerie

était sans appel. Au bout d'un mois, un siège étant vacant, le président le fit offrir au plaignant: "Ah! mais, maintenant, je ne veux plus changer!" répondit-il: le tact du nègre avait conquis le blanc.

M. Booker T. Washington, dont nous parlons longuement plus loin, a une grande confiance dans la réussite de son entreprise. C'est pour lui le seul moyen pratique de résoudre le grand problème noir.

Nul doute que le progrès des noirs leur vaudra un jour l'estime des blancs. Les rapports faits au dernier Congrès nègre de Tuskegee citent des symptômes de sympathie entre les deux races.



## L'œuvre de Booker Washington

L'UNE des œuvres dont l'Institut Hampton est le plus fier, c'est l'éducation de M. Booker T. Washington. Il y a aux Etats-Unis un nègre dont le petit nom d'esclave était Booker, qui, ayant à s'improviser un état civil lors de la libération, choisit le nom de Washington, et qui, ayant appris vers vingt ans que sa mère l'avait baptisé Tagliaferro, fait retentir toute l'Amérique du nom de Booker Tagliaferro Washington. Il est le nègre des Etats-Unis, le nègre-type, le nègre-modèle, la preuve vivante de ce que l'éducation fera de sa race, la réponse allante et venante aux préjugés antinègres. Le prince Henri de Prusse a demandé à lui serrer la main. Le président Roosevelt a fort

promise; la vie prenait un sens nouveau". Il avait tant l'air d'un vagabond que la directrice hésitait à l'admettre, et avec effroi il la vit recevoir d'emblée d'autres candidats. Au bout de quelques heures, elle lui donna un balai pour nettoyer une classe. Il la balaya trois fois, il l'épousseta quatre fois; quand la directrice revint et eut passé le mouchoir dans tous les recoins sans trouver de poussière, elle lui dit tranquillement: "Je pense que vous pourrez être admis". Ce fut son examen d'entrée. A l'école, il eut pour la première fois deux draps de lit: le premier soir, il se coucha dessous; le second soir, dessus; le troisième, entre les deux; ce fut le commencement pour lui de la civilisation.

Le bien engendre le bien; M. Washington voulut rendre à ses compatriotes les services qu'il avait reçus, et il fonda l'école professionnelle de Tuskegee, en Alabama, qui est, avec Hampton, une institution modèle. Il voulut que les commencements en fussent humbles pour que la croissance en fût normale. Il fit avec ses premiers élèves les premières briques des bâtiments; beaucoup se lassèrent de patager dans la glaise; trois cuissons manquèrent; pour faire les frais de la quatrième, il dut aller mettre sa propre montre en gage à la

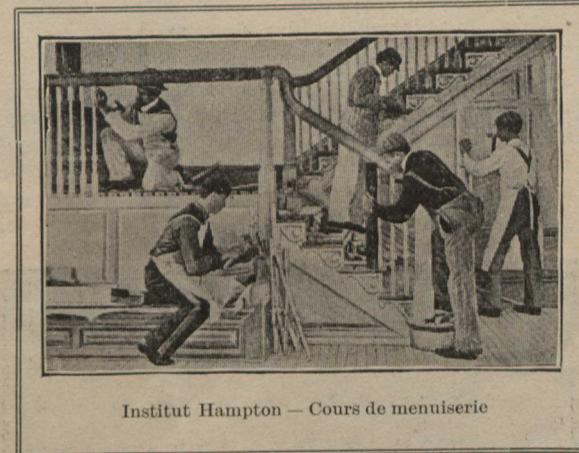
ville; mais aujourd'hui, grâce à son école, la briqueterie est dans le Sud une spécialité de ses anciens élèves.

L'éducation des nègres sera-t-elle le salut des Etats du Sud? On peut déjà prédire l'amélioration des noirs, on ne peut encore en prévoir le contre-coup sur les blancs. Entre le progrès d'une

parfois un sou. On ne sait comment l'enfant entendit parler de l'Institut Tuskegee; il noua tout ce qu'il avait dans un mouchoir et, sans un sou, fit près de 200 kilomètres à pied. A Tuskegee, il gagna sa pension; mais, un jour qu'il avait besoin de livres, il écrivit à M. Simpson pour lui demander un prêt de 15 piastres; son nom ne fut pas reconnu, la lettre fut jetée au panier, ainsi qu'une seconde; il en écrivit une troisième. Frappé de cette persistance, M. Simpson envoya la somme. Bien des années plus tard, il était assis sur sa véranda, quand un jeune nègre se présenta et lui remit les 15 piastres, avec les intérêts. L'histoire d'Edwards rappelle celle de Booker T. Washington, et, comme Washington, il voulut que son propre succès aidât à celui de ses frères; avec l'assistance financière de M. Simpson, cet élève de Tuskegee fonda à son tour un petit Tuskegee pour sa région, de même que Washington avait créé à Tuskegee un petit Hampton.

A M. Washington, humoriste et temporisateur, s'opposent des esprits moins conciliants. Tout en admirant ce qu'il a fait pour l'enseignement commercial, ils y préfèrent l'enseignement supérieur, sous prétexte que leur race a plus besoin de chefs que d'artisans. Un écrivain nègre de renom, M. Chestnut, a été jusqu'à soutenir que le remède au préjugé de race ne se trouve que dans l'éducation en commun des nègres et des blancs.

Il y a donc les optimistes et les pessimistes du problème noir. La belle humeur de M. Washington, la bonhomie de ses partisans, les applaudissements que les blancs lui prodiguent, les salles de nègres souriant sur leurs dents blanches, les élèves de Hampton chantant les vieux airs des plantations, les concours de valse et de cake-walk, les ballades de Dunbar, ce sont les traits lumineux du tableau; mais il y en a de plus inquiétants. M. Booker T. Washington, le plus "représentatif" des noirs, assis à la table du président Roosevelt, le plus "représentatif" des blancs, c'est certes un symbole "intense" et comme une image inoubliable de la fraternité des deux races. Mais il ne faut pas oublier non plus que le lendemain du soir où M. Washington dîna chez M. Roosevelt, il n'y eut qu'un cri de colère et qu'une tempête d'indignation dans le Sud,



Institut Hampton — Cours de menuiserie

des deux races et l'effet de ce progrès sur l'autre, il faut qu'un peu de temps passe. Le problème est à deux facteurs: "J'admets, disait un jour un blanc, que quand tous les noirs sauront lire et écrire, la moitié du préjugé disparaîtra. — Oui, répondit un nègre, et quand tous les blancs sauront lire et écrire l'autre moitié disparaîtra à son tour".

Un rapprochement marque le progrès des nègres; leurs deux grandes écoles professionnelles, Hampton et Tuskegee, fondées l'une en 1868 et l'autre vers 1890, sont comme l'école-mère et l'école-fille; toutes deux sont soutenues par les blancs du Nord; mais la première n'a que des maîtres de race blanche, la seconde n'en a que de race noire, et un Institut du même ordre, fondé en 1901 à Winston-Salem, marque la troisième étape vers l'indépendance des noirs; ce n'en sont pas seulement les professeurs, mais les donateurs mêmes qui sont nègres, et un seul d'entre eux y a dépensé en un an 5,000 piastres.

Les nègres, avec leur faculté d'imitation, s'assimilent les ambitions de leurs compatriotes blancs, et il y en a parmi eux qui sont des types du "self made man", de l'Américain fils de ses œuvres. Un de leurs orateurs, Edwards, perdit sa mère en naissant, et son enfance en loques se passa dans les rues, où un blanc, du nom de Simpson, le remarqua et lui donnait

parce qu'était entré comme invité à la Maison Blanche un de ces nègres qui n'y entrent d'habitude que comme valets.

CH. BOUTET.



Booker Washington, le leader de l'éducation des nègres aux Etats-Unis, fondateur de l'école Tuskegee, dans son costume universitaire.

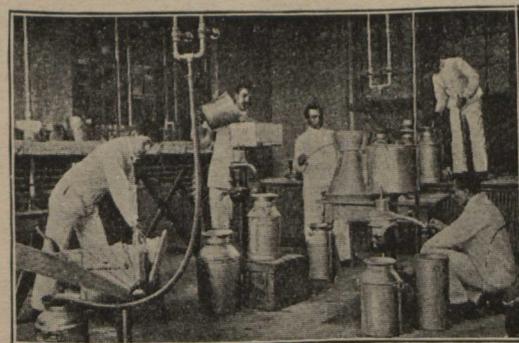


L'école maternelle de Hampton accueille et occupe les négroillons des deux sexes

ému le Sud en invitant à sa table ce nègre représentatif.

Il ne sait ni la date ni le lieu de sa naissance; il passa son enfance dans une cabane de planches sur la terre battue, et son plus ancien souvenir est celui d'un réveil en sursaut pour manger un poulet que sa mère venait de voler et avait fait cuire au milieu de la nuit. Après l'affranchissement, il travailla dans une usine à sel, où il n'apprit qu'à écrire le nombre 18 sur des tonneaux sans savoir ses chiffres. Il avait une telle soif de s'instruire que sa mère, à sa prière, lui procura un alphabet; mais pas un des nègres ne savait lire, et les signes "b, a bo; c, a: ca" restaient pour lui des hiéroglyphes. Un nègre qui lisait le journal passa par le village: on le retint comme maître d'école, et en paiement chaque famille le nourrissait un jour à tour de rôle. Il y avait des élèves de soixante-quinze ans; c'était l'ambition des vieux de déchiffrer la Bible avant de mourir. Retenu le jour à l'usine, Booker suivait les classes du soir: il les regardait comme un tel privilège qu'il y apprit plus qu'il n'eût fait le jour, et ce souvenir a fait de lui, depuis, un fervent des cours du soir.

Puis il travailla dans les mines. Il conte que c'était une vie de dangers et de terreurs. "J'ai remarqué, dit-il, que les enfants des mines sont des nains de corps et d'esprit; ils perdent toute ambition d'être autre chose que des mineurs". Un jour, dans l'obscurité de la mine, deux ouvriers parlaient d'une école pour nègres, où les élèves payaient en travail leur pension; Booker se glissa pour les



Institut Hampton — Le cours de laiterie

écouter et entendit le nom de l'Institut de Hampton. A petites journées, gagnant son pain ou se passant de pain, il arriva devant l'école: "La première vue des bâtiments de briques à trois étages, dit-il, me paya de toute ma peine; c'était la terre



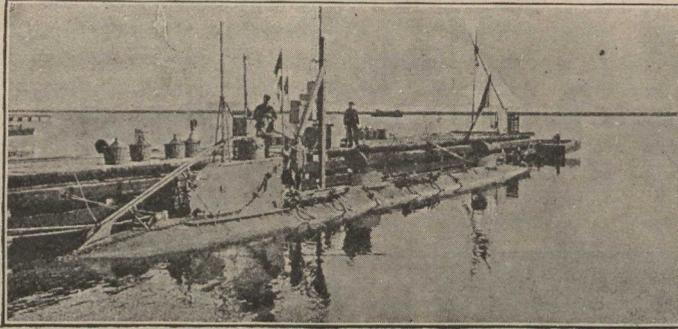
Institut Hampton — Le cours de chimie

# La catastrophe du "Farfadet"

TOUT le monde a encore présente à l'esprit l'histoire de la destruction du sous-marin français le "Farfadet", le 6 juillet dernier, engloutissant douze hommes de son équipage, et tout le monde connaît les cruelles péripéties du sauvetage qui n'a pas abouti. C'est en rade de Bizerte, sur la côte africaine que l'accident s'est produit. Le "Farfadet" a coulé dans 60 pieds d'eau, à une faible distance de la côte, où est situé l'arsenal remarquable de Sidi Abdallah.

Le "Farfadet" a été mis en chantier en 1899, lancé en 1901 et ses essais très prolongés, avaient donné toute satisfaction. Il mesure 120 pieds de longueur et déplace 185 tonneaux. Il a une seule hélice mue par l'électricité fournie par des accumulateurs. Le sous-marin avait été envoyé de Rochefort, en France, le 1 août 1903 et traversa la Méditerranée, arrivant en Algérie sans encombres, mais après le plus sensationnel voyage que l'on puisse imaginer. Quand il est passé à Gibraltar, la flotte anglaise était en train de démolir un vieux ponton, dont on avait fait une cible en pleine mer. Les anglais avaient déjà épuisé bien des boulets et le ponton restait à flot. Ce que voyant le commandant du sous-marin imagina de donner une leçon de tir à messieurs les anglais. S'approchant sans être vu le sous-marin lança une torpille au navire fan-

air de plus en plus rare, de moins en moins respirable, à l'effroyable tension de leurs yeux, de leurs oreilles, de leurs cerveaux. J'imagine que, dans ce lugubre silence, chacun d'eux devait entendre battre son coeur, comme on entend, durant les insomnies, le tic tac d'une montre. Et douze heures ainsi se succédèrent jusqu'à l'aube, s'il y a une aube



Le "Farfadet" à l'appontement de l'arsenal

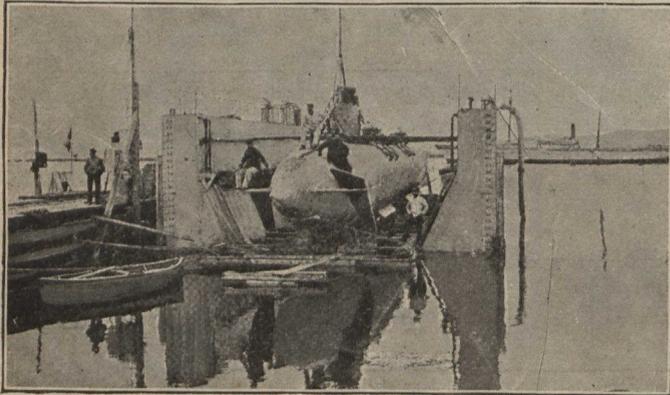
de telles profondeurs. Puis une autre journée commença, puis encore une nuit dont il faut renoncer à se représenter les horreurs. Au dehors, sans oser se l'avouer encore, les sauveteurs désespéraient. Mais en bas, dans l'étroite cage où les vivants étaient ensevelis, quelle lutte dernière, quel héroïque combat devait être engagé contre la mort! — la mort, de seconde en seconde plus proche, et à laquelle il allait falloir s'abandonner!

Mais non. Le sous-marin a remué, l'oeuvre de salut est en train de s'accomplir. Le petit bateau est désévasé. Il remonte. Une lueur encore douteuse éclaire les infortunés. Elle se précise à mesure. C'est bien le jour, c'est bien la lumière de la terre, la lumière du rivage qui est là tout près et où sont entassés les mères, les femmes, les fils, dont la torture est tout

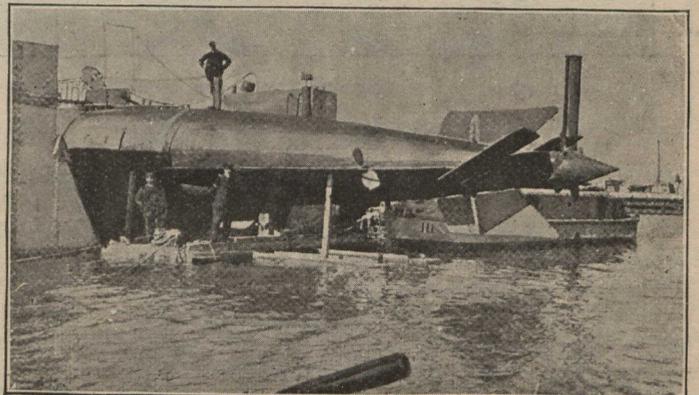
aussi grande. Encore un effort, c'est la résurrection, c'est la vie! L'arrière du sous-marin est arrivé à fleur d'eau. On s'est mis en rapport avec les naufragés; on leur a parlé, on les a entendus. On leur a insufflé un peu du bon air du dehors, de cet air salin qu'ils connaissent si bien, qu'ils aiment tant,

et qu'ils ont largement aspiré de tous leurs poumons et de tout leur coeur. Il n'y a plus de doute, désormais; c'est bien le salut, c'est bien la délivrance. Ils demandent s'ils peuvent ouvrir le capot, sortir enfin de leur tombeau. Encore une minute de patience! Oh! ils veulent bien, les braves gens! Ils ont assez souffert et assez attendu pour subir volontiers une dernière minute de souffrance et d'attente. Qu'est-ce qu'une minute pour qui revient presque de l'autre monde, et a déjà éprouvé comme la sensation de l'éternité?

Une minute, hélas! c'est plus qu'il n'en faut pour détruire toute espérance et pour causer l'irréparable ruine. A cet instant, une chaîne se casse, et, lourdement, lugubrement, le sous-marin retombe sous les flots. Cette fois, c'est bien fini. La terre qu'ils ont entrevue, ils ne la reverront plus, et le coeur se glace à l'idée des regards de détresse et peut-être même des paroles dernières qu'ont dû échanger entre eux ces malheureux. C'est l'heure où les dépêches, dans leur laconisme navrant, signalaient: "Les naufragés ne répondent plus aux appels!" Qu'auraient-ils répondu? S'ils n'étaient déjà inanimés, l'agonie était commencée, l'agonie physique après l'agonie morale; les forces s'en étaient allées, et tout au plus, dans les brouillards de la mort, devant ce yeux agrandis, devant ces cerveaux presque



L'avant du "Farfadet"



L'arrière du "Farfadet"

tête, qui s'agitait en l'air comme un crapaud au grand ébahissement des anglais, qui s'apprêtaient à pointer de nouveau. Ils n'ont su que plus tard le tour qu'on leur avait joué. Ils ne s'en sont du reste jamais vantés.

Le malheur arrivé au "Farfadet" est dû à des circonstances purement fortuites et non point à une erreur dans le calcul des plans. La catastrophe s'est produite par une imprudence: par le mouvement irréflectif d'une main qui a ouvert ou plutôt rouvert un couvercle au moment de la plongée: la minute même où le bateau s'enfonçait. L'eau est entrée en cascade à l'intérieur du bâtiment. Quand le "Farfadet" a coulé, l'air, chassé par l'eau qui prenait sa place, a poussé le commandant et deux hommes à la surface. Ils furent sauvés. Onze hommes sont restés dans le "Farfadet" et ils y sont morts.

Certes il n'y a pas dans l'histoire de la marine d'aucun pays, d'agonie aussi horrible que la leur.

Qu'on nous permette de reproduire ici l'effrayant tableau qu'en trace le "Figaro" de Paris:

Quelles minutes, qui sont des quarts d'heure, et quels quarts d'heure qui sont des heures! Mais voici l'espoir qui renaît. On vient à leur aide, on va les sauver. Ils sentent, à travers la nappe d'eau qui les environne, l'affectueuse solidarité des camarades, la paternelle émotion des chefs. Tout ce monde, hâtivement, fiévreusement, va s'employer pour eux. Allons, allons, courage! Et, de toutes les forces de leurs poings et de leur voix, ils répondent aux appels, ils redoublent l'effort vigoureux des sauveteurs. Mais le temps passe; un jour, long comme un siècle, s'est écoulé. Et à présent, c'est la nuit, une nuit deux fois plus noire après une telle journée. Songez aux pensées de ces hommes, dans ces ténèbres épouvantables, à leur situation terrible au milieu de cet



Les scaphandriers passant des chaînes et des câbles sous la coque du sous-marin pour tenter de sauver les hommes emprisonnés dans ce cercueil d'acier.

éteints, devaient passer l'ultime vision, le souvenir suprême de tous les êtres chers qu'on a laissés au loin, et que l'on n'embrasse jamais assez au moment des départs.

Après dix longues journées d'efforts fiévreux et de travaux sans arrêt, on a repêché le navire et on a retiré de leur cercueil d'acier les cadavres des marins. Il est humainement impossible de décrire l'horreur du dernier spectacle. Les cadavres des infortunés témoignent d'une lutte désespérée avec la mort.

Les corps des victimes ont été ramenés en France à bord du croiseur "Ville de Naples" et on leur a fait, à Marseille, des obsèques vraiment impressionnantes.

Un à un, sous les yeux de plusieurs milliers de personnes massées dans les rues, les cercueils ont défilé, placés sur des prolonges d'artillerie attelées de quatre chevaux et ornées de trophées aux trois couleurs. Tout Marseille était là, haletant et silencieux. Partout des signes de deuil: les drapeaux des monuments publics et de tous les navires ancrés dans le port étaient en berne.

Détrail navrant:

Au cours de la cérémonie la mère du second maître du "Farfadet" est morte. La malheureuse femme n'avait pu survivre à la douleur que lui avait causée la catastrophe de Bizerte.

Hélas, la France et l'humanité garderont longtemps le souvenir de ces héros morts victimes du devoir à la patrie et comme dit le poète:

Entre les plus beaux noms leur nom est le  
[plus beau,  
Toute gloire près d'eux passe et tombe  
[éphémère,  
Et comme ferait une mère,  
La voix d'un peuple entier les berce en  
[leur tombeau!



# Quelques plaisirs de l'été au Canada

**A**U Canada, si l'hiver a ses charmes, la saison d'été est d'autant plus agréable qu'elle est plus courte, et la joie, les amusements, les plaisirs des Canadiens croissent en raison directe de la brièveté des beaux jours. Aussi est-ce plaisir de voir comme tout un chacun met à profit les journées ensoleillées des mois de juin, juillet et août, que l'on voudrait voir durer encore, lorsqu'apparaissent les premières feuilles jaunies par les premiers baisers de l'automne. Trois mois, 90 jours sur 365, un quart de l'année tout au plus, pour jouir de la nature, les mains libres et le front à découvert; c'est peu, mais suffisant pour celui qui saura mettre le temps et les circonstances à profit.

A la campagne, c'est l'époque des plus rudes travaux. A la ville, c'est la saison du repos plus ou moins complet, en un mot, la morte saison: autant, là, règne l'activité, le souci des récoltes; autant, ici, domine la mollesse, le marasme des affaires. Les citadins, ayant peu ou point à faire, désertent à l'envi ville, magasins et foyers, surchauffés par les rayons trop ardents et concentrés de l'astre du jour, pour se précipiter à la recherche de la fraîcheur des bois, des rivières et des lacs, et devenir les témoins inutiles et bête des rudes travaux de nos robustes campagnards.

Les plus huppés, ceux que la Fortune comble de ses caresses, donnent le signal du branle-bas et partent, à l'apparition des premiers lilas, pour les villas princières qui les attendent sur quelques rives enchanteresses, comme il y en a tant au Canada, laissant à la garde vigilante et désintéressée de nos braves policemen, et leurs palais clos, et leurs coffres-forts, dans lesquels ils n'ont eu garde d'oublier leurs titres de rente: les cambrioleurs sont si adroits, si malins, et la police... Les rues des quartiers fashionables se vident rondement, et bientôt les chats et les chiens, oubliés volontairement ou par mégarde, en sont les seuls occupants. Pauvres bêtes! Entre temps, le soleil monte toujours plus à pic vers le Zénith; ses rayons perpendiculaires tombent comme du plomb fondu sur le commun des mortels, qui, n'en pouvant mais, se préparent à leur tour à laisser le soleil et la poussière grise de nos rues pour le verdoyant gazon des plaines et l'ombre des montagnes de nos fertiles campagnes. L'été bat son plein; chacun veut en goûter les plaisirs et les charmes, et si l'état de fortune, l'amour du lucre, la passion de l'argent, ou toute autre passion plus ou moins avouable, ne

permettent point de passer en villégiature des semaines, des mois entiers, on s'arrange de façon à



Au jeu innocent des cartes viennent se mêler de joyeuses mélodies champêtres

laisser tout souci durant une huitaine pour se livrer, sans réserve, aux plaisirs si sains et si variés



Au milieu des roseaux, la cueillette des nénuphars

de la campagne, ou simplement à un doux farniente, sur une île ombragée et déserte.

D'autres, et c'est le plus grand nombre, n'ayant ni le loisir et surtout ni les moyens de se payer le luxe d'une villégiature prolongée, s'ingénient, pour ravir à l'atmosphère embrasée de la ville, un, deux ou trois jours par semaine, afin de se livrer sans arrière-pensée à leur goût prononcé pour le canotage, la chasse et la pêche; heureux et fiers de rapporter, à leur retour, quelques maigres goujons, en guise d'esturgeons, une demi-douzaine d'étronneaux en guise de perdrix, et trois ou quatre écureuils comme originaux: ce qui ne les empêchera nullement de raconter emphatiquement à leurs amis une infinité d'exploits cynégétiques tous plus extraordinaires les uns que les autres. Quelques-uns, moins avisés, en fait de gibier, ne tuent que le temps, et, soit dit entre nous, c'est sans contredit la chasse, sinon la plus fructueuse, de fait, la moins dispendieuse.

D'autre part, pendant que les maris, les pères, se morfondent à la poursuite de quelque lièvre imaginaire, ou se livrent aux délices de la pêche à la ligne dans une anse solitaire, domaine des grenouilles, les femmes et les en-

fants, tranquillement assis à l'ombre d'une haie naturelle d'arbustes en fleurs, protégeant le verger d'un fermier voisin, se livrent à coeur-joie au plaisir de la lecture, de la musique, des cartes et... des pommes, que, à qui mieux mieux ils croquent à belles dents. La langue des femmes, grisée par le grand air, ne reste pas inactive, je vous prie de le croire. C'est un chassé-croisé perpétuel d'anecdotes, de mots piquants, de questions et de réponses à rendre jaloux les avocats d'une cour de justice, mais toujours en tout bien tout honneur: Nos mères et nos filles canadiennes sont trop chrétiennes pour se permettre de déchirer une amie absente, avec les dents de la calomnie ou de la médisance.

Entre temps, les demoiselles rivalisent d'ardeur et d'harmonie avec les rossignols des bosquets d'alentour, tandis que les jeunes garçons barbotent tout à leur aise sur le bord de la rivière, dont le murmure mystérieux semble redire à tous la puissance et la bonté du Créateur.

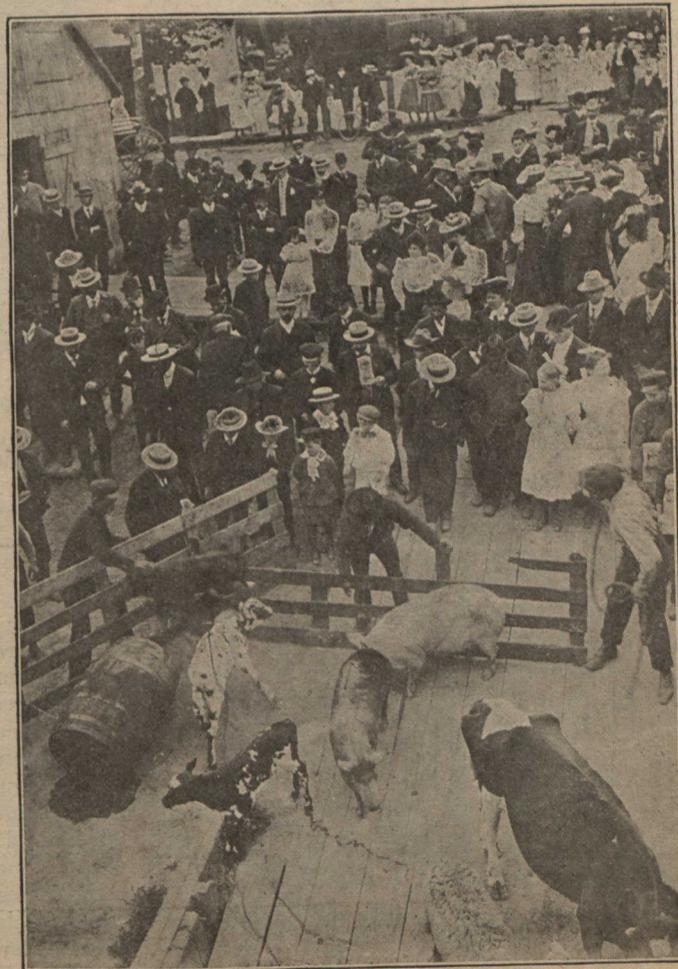
Mais qu'aperçoit-t-on, là-bas, au milieu des roseaux levant fièrement leur tête verte au-dessus des eaux limpides du lac? Vite, en barque, mesdemoiselles, et prudemment, en côtoyant les bords — il faut se défier de l'onde perfide qui, chaque année, hélas! ravit tant de précieuses existences — en côtoyant les bords, maniant la rame comme de vieux pêcheurs, vous verrez les roseaux s'incliner gracieusement comme pour vous saluer au passage, vous, les gracieuses nymphes terrestres; et, cueillant de vos blanches mains une abondante moisson de superbes nénuphars, vous en parerez vos soyeuses chevelures et paraîtrez ainsi plus charmantes, plus belles.

Et puis, quelles belles parties de plaisir à l'orée et sous le couvert des bois touffus, où il suffit d'étendre la main pour cueillir les délicieux fruits sauvages que la nature produit partout à profusion! Que de douces idylles éclosent à l'ombre d'un chêne séculaire ou au milieu de framboisiers ployant sous le poids de leurs gracieuses grappes rouges! Les tracassés, les soucis, les affaires... il s'agit bien de cela! On les retrouvera toujours assez vite. Amusons-nous, jouissons sans arrière-pensée de tout ce que le séjour à la campagne offre de bon, de sain et d'agréable, et à demain les affaires sérieuses!

Tel est le cri général. Et l'on fait ample provision d'air pur et de forces pour recommencer le lendemain le dur combat de la vie enfiévrée de nos rues. (A suivre en dernière page)



Le quai de Berthier est à peine suffisant pour livrer passage aux nombreux citadins fuyant la métropole



Sur le quai de St-Sulpice, de nombreux touristes Montréalais, de tout âge et de tout sexe regardent avec intérêt l'embarquement des animaux domestiques

# L'Emprise

(Suite)

Sandrin est, au contraire, doux, presque onctueux, intelligent et d'une inlassable persévérance dans la poursuite d'une idée; très possesseur de lui-même, il sait sourire la rage au coeur, et préparer avec un véritable plaisir d'Allemand méthodique son plan de campagne contre un rival. Il pose presque la question comme un problème: étant donné que Routier a telle nature déterminée, quelle est la meilleure tactique pour, peu à peu, le faire monter, l'exaspérer et l'amener, en un jour de colère, à jeter sa démission à la tête de Dietzch?... Telle est la question qui, dès la fin du premier mois, hante l'intelligence de Sandrin; et puisqu'il faut qu'elle se résolve le plus tôt possible, le contremaître arrête sans plus tarder les premiers jalons de son offensive. Il s'aidera surtout de ces mille moyens que fournit le contact journalier avec des subalternes, enchantés de déguiser leur flat-terie ou de satisfaire leur jalousie, en donnant à l'une et à l'autre la forme d'une vengeance impersonnelle.

Et ainsi, sans que rien ne soit défini, tous les ateliers comprennent que la lutte est inévitable entre les deux hommes, et d'instinct la foule va à celui qu'elle juge le plus fort, c'est-à-dire le plus méchant.

C'est donc la guerre; elle commence par des insinuations sans grande portée apparente. Puisque Claude Routier a du pain chez lui, pourquoi vient-il voler celui des autres?... Ce paysan prend une place qu'on aurait dû réserver pour un vétéran du travail parisien. Sandrin a quarante-huit ans, Claude vingt-huit; et, pour être ainsi protégé, affiché par le comte, il doit exister des liens mystérieux entre ces deux hommes: Claude est donc sûrement la créature d'Agilbert... son espion dans l'usine.

Mais Sandrin va plus loin, et fait sans cesse remarquer à ses partisans qu'une hérédité d'esclavage pèse sur le fils de Mathurin, car depuis des siècles sa famille a vécu sous la dépendance de celle du comte. Dans ces conditions, Claude ne peut pas représenter d'une manière digne et indépendante les intérêts ouvriers; il est l'homme du patron, et c'est tout!... C'est même beaucoup trop! Et puis, pour commander à Paris, le savoir ne suffit pas, la capitale exige un très grand savoir-faire... Le nouveau chef ne possède peut-être pas beaucoup la première de ces choses: sûrement il a oublié d'acquérir la seconde; il commande à ses hommes comme jadis il devait conduire ses boeufs, sans plus parler que ses bêtes... ne manifestant sa présence que par des coups d'aiguillon, comptant sur la raideur de la forme pour voiler la faiblesse du fond... Malheureusement pour lui, les Parisiens ont des yeux et la distinguent quand même, et, de plus en plus, on la fera éclater au grand jour!

Cette guerre, une fois commencée, n'arrête plus: tous les matins, assis à son bureau, devant les ouvriers qui stationnent sans cesse auprès de lui, Sandrin fait amèrement le procès des premiers wagons déjà livrés par Claude Routier... Ils sont piteux, ces wagons, pleins de fautes lourdes!... Et si l'usine Agilbert veut prendre le chemin de celles qui l'ont précédée et faire vivement la culbute au bout du fossé, elle n'a qu'à fournir encore quelques trains de ce genre; l'expérience sera courte, avant un trimestre, les réclamations des clients, particuliers ou compagnies, vont sûrement pleuvoir et commencer l'ère des abandons.

Qui, en fin de compte, payera le plus douloureusement la note?...

M. de Saint-Agilbert?... Nullement!... Le cher petit, il est riche à millions; s'il en perd un dans l'entreprise, il lui en restera bien d'autres pour ne pas mourir de faim sous les ponts!...

Dietzch et Alberte Hammester?... Ah! les gail-lards!... Quels acrobates pour faire le saut périlleux et retomber sur leurs pieds, et comme ils sauront toujours tailler, même en pleine déroute, la part de la petite famille!

Alors et comme toujours, si l'usine périclité, ce sont les ouvriers qui solderont la note... Donc, ils doivent tous se serrer autour de lui, Sandrin, et l'aider à jeter dehors, ou du moins à neutraliser l'intrus qui vient tout compromettre ici...

La journée faite, quand les ouvriers sortent le soir de l'atelier, ils éparpillent partout cette impression dans le quartier et dans leurs familles; ils crient que la présence d'un incapable comme Routier est une cause immédiate de décadence pour l'usine... que déjà les clients se plaignent, et que la Compagnie de l'Est menace de retirer ses commandes, si on lui amène encore des voitures manquées comme celles que le nouveau chef vient de fournir.

Or, à cette époque, Claude n'a fait encore aucun wagon dans sa totalité; ceux qui ont pu provoquer quelques réclamations ont été terminés, mais non mis en chantier sous son règne, et d'après des devis antérieurs sur lesquels il n'avait pas à donner son avis. Du reste, tout à son travail, il passe au milieu de cette haine sans trop en soupçonner la gravité; il est aimable avec Sandrin, qui affecte envers lui une ironique correction de procédés.

Leurs relations sont même très restreintes, Sandrin ne s'occupant que d'un atelier, tandis que Claude, chargé de la totalité des sections de l'usine, s'absorbe dans l'étude approfondie de son multiple service; et, malgré tous les bruits contraires, il y fait face avec une sûreté de coup d'oeil et une énergie inconnues avant lui.

La direction confiée par Dietzch l'a plutôt gêné



Tous les trois, une lanterne à la main, examinèrent la voiture

dans la forme que dans le fond: les cinq années passées au Val, à la tête du service exclusif de la traction, lui ont donné comme le sens du wagon; et même, spontanément, la dernière année de son séjour à Fleurines, il a découvert plusieurs perfectionnements dont Dietzch a sournoisement profité en les revêtant d'une forme scientifique, et en prenant quelques bons petits brevets à son nom, pour protéger leur exploitation contre la ruse de ses pareils.

La construction de ces wagons n'est donc pas pour Claude le principal souci; une autre chose l'inquiète beaucoup plus. Dès son arrivée aux ateliers, et après une visite minutieuse, où il a pourtant conscience de n'avoir pas tout vu, Routier vient d'être frappé de nombreuses anomalies dans le fonctionnement journalier de l'usine; par exemple, l'impossibilité de vérifier les entrées exactes des marchandises, qui pénètrent par la voie de tous les différents services au lieu de passer par un contrôle unique, et surtout la défectuosité des matériaux. Jamais, au Val d'Api, on n'aurait employé tel fer, tel acier, telle étoffe, d'un usage courant dans l'usine de la Chapelle; de là un truquage malhonnête des wagons, d'une solidité apparente, mais d'une faiblesse réelle et voulue, malgré leur masse énorme, leur forme nouvelle et leur allure de moderne confort.

Evidemment, il existe dans l'usine des choses embrouillées à plaisir, et que Dietzch ne doit pas con-

naître, ou alors ne devrait pas tolérer. Claude Routier, chasseur dans l'âme, en a la certitude dès sa première inspection. Dans l'immense engrenage des ateliers, il existe une ou plusieurs fuites... Inconscientes?... Préméditées?... L'avenir seul l'apprendra. Mais, pour le présent, Claude se tient extérieurement tranquille, regardant plus encore qu'il n'est regardé.

Et pourtant Dieu seul sait avec quelle passion on l'observe! Le soir où se termina le premier wagon dont Claude avait assumé l'entière responsabilité fut une vraie soirée de conspiration. Sandrin donna le mot au concierge Rabaroux, afin que, sorti par une porte, il pût rentrer par l'autre avec Lebrun, le sous-chef.

Tous les trois, Sandrin, Rabaroux, Lebrun, une lanterne sourde à la main, examinèrent avec une minutie farouche la voiture dans le hangar dont, seul, Claude croyait posséder la clé.

C'était un simple wagon destiné à la province, comprenant les trois classes, comme la combinaison existe encore pour certaines lignes particulières sans grand transit. Ce genre de travail, très peu brillant, comporte pourtant d'incontestables difficultés techniques, car le compartiment de première, devant servir souvent aux autorités locales: préfet, général, conseiller, n'a pas le calibre ordinaire et affecte la forme d'un petit salon. Pendant une heure, les trois hommes vérifièrent tout, les roues, les essieux, la menuiserie, les raccords, le capitonnage et jusqu'au vernis; mais, la jalousie au coeur, ils furent forcés de reconnaître que tout était irréprochable, et que l'ensemble du travail avait été mené d'une main sûre d'elle-même.

—C'est égal, je l'attends aux voitures de luxe!...

Et ils partirent en essayant sur les marches franchement peintes du wagon la trace de leurs pas.

—Réussir une voiture dans ces conditions est un jeu d'enfant, explique Sandrin au second contremaître, le tout serait d'en savoir le prix de revient; si l'on se met à faire du solide, c'est la ruine pour nous et la mort de la maison; nous sommes trop ridiculement payés pour travailler dans ces conditions; et puis, un wagon pareil n'en finit pas de s'user! De toutes façons, ce garçon-là est dangereux pour nous; il veut arriver, il fait du zèle et gâte le métier!... Il faut qu'il parte!...

Peu familiarisé avec les intrigues de la politique effrénée des ateliers, Claude ne cherche pas au delà des sentiments exprimés dans les poignées de mains cordiales et des félicitations chaleureuses. Dietzch l'a bien jugé: il n'est pas curieux, au sens parisien du mot; en dehors de sa tâche, peu de choses l'intéressent; mais, d'instinct, il va tout au fond de ce qui lui est confié; comme ses boeufs, jadis, marchaient droit, les yeux contre terre dans leur dur sillon, il creuse, lui aussi, sa route, toute droite sur le terrain industriel, voulant tenir bien dans sa main, comme un bon chef, tous les fils commandant les rouages de l'usine dont il est officiellement responsable.

Aussi, le soir, quand il rentre seul dans son pavillon désert, il tombe de fatigue devant le dîner quelconque âprement cuisiné par Mme Rabaroux. Mais là encore le travail ne cesse pas en lui; à peine installé, il est déjà troublé par tout ce qu'il présente; le problème des fuites de l'usine se précise en se compliquant devant sa pensée ardente; et, plus d'une fois, si Sandrin, ou Lebrun, ou Dietzch, avaient été là blottis dans un coin, espionnant celui qu'ils regardaient comme un simple, ils auraient senti monter en eux une véritable anxiété en voyant Claude s'arrêter brusquement au milieu de son repas, et murmurer comme se parlant à lui-même:

—Non, ce n'est pas possible... Je ne me trompe pas... Il y a du mystère dans cette maison!...

## XII

Bien que très occupé, quand l'hiver battit son plein aux alentours du 15 décembre, Claude Routier fut subitement tourmenté, comme il ne l'avait jamais été, du désir de passer quelques jours à Fleurines, de revoir son pays, son cottage, sa famille, et même le toit lointain de la ferme paternelle.

Etait-ce la fatigue du travail sans cesse grandissant à l'usine... la montée sourde des intrigues

entre lesquelles il se mouvait, ou bien la voix des ascendances, qui, à certaines dates, semble nous appeler plus ardemment à la fois vers le passé et vers le cadre des choses dans lequel il se déroula? Toutes ces influences se confondaient-elles ensemble pour agir sur l'intelligence et le cœur du jeune homme?... Jamais Fleurines ne fut plus présent à son esprit qu'en cette fin d'année.

Deux fois par semaine il reçoit des lettres de sa femme. Comme elles arrivent le matin, juste à l'heure du service, et qu'elles sont généralement longues, Claude les parcourt en se rendant du pavillon à son bureau. Par une sorte de pudeur, il ne veut les lire ni chez lui, où, toujours causant, toujours grincheux, va, vient la femme Rabaroux, ni dans son bureau, qui est comme une place publique; et il prend presque toujours à gauche la voie de garage, s'isolant vers une partie déserte de l'usine dans laquelle, sur les rails rouillés et parmi les hautes herbes, les vieux wagons hors d'usage attendent, comme des condamnés, l'heure de la démolition.

Le matin du 15 décembre, la lettre de Paule fut particulièrement insistante: l'épouse appelait son mari à Fleurines avec une sorte de cri désespéré du cœur. Jamais Paule, depuis son mariage, n'avait passé toute seule les fêtes de Noël au cottage; elle ne voulait pas commencer, surtout cette première année; il fallait donc que Claude obtînt à tout prix une permission et vînt à Fleurines au moins jusqu'au 3 janvier... Dietzch et Alberte ne pouvaient lui refuser cette faveur; on aurait tant de choses à se dire et de plaisir à se revoir!... Ils évoqueraient les souvenirs de ces longs mois passés loin l'un de l'autre, et se regardaient bien en face, jusqu'au fond des yeux, sans laisser l'ombre d'un secret entre leurs deux âmes. Claude aimerait peut-être encore les crêpes du cottage, celles que l'on fait le soir, avant de partir à la messe de minuit, et enfin!... Qui sait?... Tout arrive, même le bien... même le bon!... Si Mathurin allait permettre que son fils lui souhaite l'année heureuse?... C'est cela qui serait doux et apaisant pour toute la famille!... La lettre de Paule se terminait par l'expression de son affection persévérante et attristée; elle, plus que tout le monde, soupirait après un jour de bonheur.

Ce matin là, se levait sur Paris un brouillard qui enveloppait tout de son voile de brume. Un moment, devant Claude, il n'y eut plus que la petite maisonnette du veilleur de nuit, quelques wagons et un massif de maigres arbustes gelés; le brouillard dissimulait tout le reste, les ateliers, le long mur de meulières, les cheminées noires, le cirque de maisons misérables qui, de partout, plongeait habituellement sur la cour de l'usine... Tout s'évanouit dans la buée froide. Pour une fois, au milieu de ce Paris ouvrier, Claude était extérieurement seul avec une sensation de son enfance; ce brouillard était amer comme celui que les matinées d'hiver étendent sur les prés fleuris; ce coin, avec ces quelques vieux wagons, ressemblait à la petite gare de Mennessy, perdue au milieu des bois. Cette verdure gelée, où frileusement tremblaient mille et mille cristaux, c'était presque un détour de route champêtre... Pendant quelques minutes, il oublia tout... Le bureau qui l'attendait, la figure poupine de Dietzch, les jalousies, la vie fiévreuse, toute la prose du travail industriel, pour s'abandonner au charme d'une évocation qu'il n'avait pas cherchée...

Mais le rêve ne dura pas longtemps; un pas, étouffé d'abord, puis plus précis, se fit entendre; le jeune homme aperçut une ombre vague se profiler dans la clarté froide; il la reconnut tout de suite... C'était Sandrin qui passait et se dirigeait vers Rabaroux, devenu son grand ami depuis deux mois.

Alors il se secoua comme un homme qui s'éveille, et, mettant la lettre dans sa poche, il partit en hâte prendre son service.

Toute la journée il guetta Dietzch pour savoir s'il considérerait comme une exagération la demande d'un congé aux environs de Noël. D'avance, il était sûr d'une bonne réponse.

Par une malchance inexplicable, l'ingénieur, qui venait tous les jours au bureau, s'absenta quarante-huit heures, et Claude, après avoir simplement désiré son congé, en vint à le vouloir avec une telle intensité qu'il résolut de se rendre auprès de Mlle Hammester et de régler la chose tout de suite.

Mais, avec elle, son optimisme diminuait. D'abord, Alberte lui parlait peu; et, sans avoir jamais remarqué chez la jeune femme une hostilité proprement dite, il devinait la volonté silencieuse de l'ignorer. Il fut donc raisonnable, revint sur sa résolution et attendit le retour de Dietzch.

Ce retour ne fut pas ce qu'il aurait désiré: Dietzch et le comité, très affairés, arrivèrent aux chantiers avec les membres d'une Commission im-

portante pour assister à des essais d'essieux de voitures; ces essais ne réussirent qu'à moitié; l'ingénieur s'en montra furieux, car il comptait sur eux pour l'exploitation d'un nouveau brevet qu'il venait de prendre ou de voler quelque part. Claude, témoin de l'insuccès après l'avoir prévu, se garda de présenter sa requête dans un si déplorable moment, et s'en remit à sa bonne étoile pour lui fournir une de ces occasions, de plus en plus rares, où Dietzch se laisserait aller avec lui à son ancienne bonhomie paternelle. Alors, comme au hasard, au coin d'une conversation, il lui glisserait sa demande, ou même simplement l'avertirait de ses projets de voyage.

Mais il était écrit que la patience du jeune homme serait mise à une rude épreuve, car, à la suite des essais, l'ingénieur fit une absence de trois autres jours; pendant ce temps, les projets de Routier, exaspérés par le désir, marchèrent bon train, et, tout à la fois, grandirent et se multiplièrent: il irait un de ces soirs acheter une fourrure à Paule, qui en avait toujours eu grande envie; puis, pour le petit Noël des enfants, il choisirait des jouets dans un certain magasin qu'il avait remarqué sur le boulevard, des perles pour Annie, dont c'était l'actuelle et première passion, et pour son Jean, tout, pourvu que cela brillât et sonnât... Encore un enfant qui payerait cher sa note à la vie plus tard!... Ce fut un plaisir pour lui de penser à ces choses en attendant qu'un mot de Dietzch rendît certaine la réalisation de son simple rêve.

Il dut patienter jusqu'au 20 décembre pour avoir une espérance sérieuse de trouver l'ingénieur en belle humeur. L'entrevue eut lieu dans le bureau de celui-ci et fut rapide comme une catastrophe. Claude n'était pas encore assis que, déjà, il était fixé sur le sort réservé à sa proposition:

—Ah! c'est toi? s'écria Dietzch à sa vue... Tu arrives à merveille, j'allais te faire chercher, car ces jours-ci j'aurais voulu t'avoir toujours à mes côtés, j'ai le plus grand besoin de toi...

—De moi... besoin de moi?...

—...Oui, je ne t'ennuierai pas souvent pendant l'année, mais, du 20 décembre au 3 janvier, tu me réserves tout ton temps, et je t'avertis: le travail est formidable!...

—...Formidable!... répond Claude comme un écho lamentable.

—...Oui... pour l'inventaire, précise l'ingénieur du ton le plus naturel du monde, c'est l'époque du grand coup de collier... L'atelier nous attend toujours à cette époque, pour la reprise des travaux.

—Et moi qui comptais vous demander un congé à l'occasion de Noël!...

—Un congé?... à Noël!... Tu plaisantes!... Et pourquoi faire?...

L'œil bleu de Dietzch, qui, à certaines heures, prend subitement des reflets d'acier, fouille le jeune homme en une interrogation dure.

—Pourquoi faire?... répète encore Claude. Mais pour me reposer un peu... pour revoir le pays...

—Mon garçon, moi aussi j'ai besoin de repos... plus besoin que toi encore!... Car j'ai dans la tête mille préoccupations dont tu ne soupçonnes pas l'existence. Or, je ne prendrai même pas un seul jour...

—...Pas même le jour de l'an?...

—Celui-là moins que tout autre, c'est le meilleur jour pour travailler, car c'est le plus bête à passer dans le monde... Quant à ta seconde raison... ton désir de revoir le pays, je t'avoue que je la regarde comme une douce plaisanterie, sur laquelle tu feras bien de ne pas insister!...

—...Mais ma famille?...

—Ta famille?... D'abord, tu connais le proverbe: "Où est-on mieux qu'au sein de sa famille?..." Réponse: "Partout ailleurs!..." Et puis, si tu y tiens tant que cela, à ta chère famille, c'est très simple; qui t'empêche de la faire venir?... Le pavillon est assez large pour la recevoir, je suppose?

Claude n'avait pas la réplique facile, comme tous les terriens, plus habitués à penser qu'à parler. Il ne répondit donc rien, d'abord parce qu'il n'osait pas et que l'ingénieur lui faisait peur, mais surtout parce que les raisons véritables étaient trop intimes pour être jetées là, dans ce bureau banal, et dans une telle discussion.

Comme Claude se tait, Dietzch continue, en accentuant bien chacune de ses phrases:

—Donc, j'ai besoin de toi tout seul ici, depuis le 20 décembre jusqu'au 3 janvier, pour faire l'inventaire de l'usine entière; c'est le premier que nous faisons depuis l'arrivée d'Agilbert, et il y tient beaucoup. Les ouvriers auront congé, nous serons donc bien libres pour nous rendre compte de notre situation exacte. Je ne te cache pas que nous abordons là un travail de Romain, d'autant plus lourd que tu n'y es pas habitué. Mais enfin, je suis là, et puis il faut bien que tu te mettes au courant pour les années prochaines, car j'ai l'intention plus tard, bientôt même, de me décharger sur toi de

tout le détail de l'usine. En agissant ainsi, je te donne une marque de confiance à laquelle, j'espère tu seras sensible; jusqu'à présent, j'ai toujours tenu à me rendre compte par moi-même de tout ce qui me fut confié; tu es le premier auquel je passe mes pouvoirs. D'ailleurs, je te rends cette justice pour tes étrennes, que tout marche presque très bien...

Presque!...

—Oui presque, car il y a eu quelques loups (1) par-ci par-là... Oh! ne proteste pas!... Je ne t'en ai jamais parlé... A quoi bon te faire de la peine?... D'autant plus que je te vois mettre à ta direction toute la bonne volonté possible. Et puis, la perfection absolue n'est pas de ce monde...

A ce mot de "loup", Claude, chatouilleux comme un bon cheval, a senti la rougeur monter à ses joues:

—J'aimerais pourtant bien savoir la nature de ces "loups", insiste le jeune chef... Ce ne seraient pas des loups-garous?...

—Mais non, ce sont des loups très réels... en bois et en fer forgé!...

—C'est que, voyez-vous, Monsieur Dietzch, j'ai conscience de n'avoir rien manqué.

—Naturellement! Vous êtes tous les mêmes!... Orgueilleux jusque dans la plante des pieds... Mais moi je sais ce que je sais, je ne rêve pas en plein jour, et j'ai constaté tes fautes moi-même. Je répète, je ne te reproche rien; je sais qu'il faut le temps de s'habituer à tout nouveau travail, je te demande aussi de ne pas prendre ton rôle de chef au tragique; verse de l'huile dans les engrenages! Mets du moelleux dans ton commandement!... On attrape plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre!... N'aie pas tort avec les ouvriers par la façon dont tu aurais raison... Ne te casse pas à angles droits!... Ainsi, maintenant, tu ne vois pas ta figure... mais tu es rouge comme un diable!... Tu as littéralement l'air de vouloir me dévorer!... Si tu regardes souvent tes ouvriers avec ces yeux-là, je comprends qu'ils s'effarent et attrapent la jaunisse!... Pourtant, tu devrais savoir que ces observations sont pour ton bien, et que, peut-être à ton âge, tu as encore quelque chose à apprendre!...

—Je vous en remercie...

—Alors, va, et ne pêche plus!...

Claude sortit tout bouleversé, dans une apparence de calme, obtenue à force de volonté. Pour avoir un peu de solitude et ne pas se sentir observé par les yeux curieux qu'il devinait embusqués au coin de chaque fenêtre, il prit vers le garage, et, sûr d'être seul à ce moment de la journée, se promena de long en large, laissant le vent froid lui rafraîchir les tempes, reprenant les unes après les autres les différentes parties de sa conversation avec Dietzch, chez qui les phrases les plus banales avaient une signification préméditée, et constituaient un avertissement.

—...Ainsi, il avait fait des loups?... Or, il était sûr cent fois du contraire!... Pourquoi Dietzch avait-il donc affirmé leur existence?... Pour l'humilier? Pour faire étalage de sa compétence, en la basant sur un fait matériel inexact?...

Mais cette hypothèse était invraisemblable, car Dietzch, très pratique, n'avait aucune préoccupation d'amour-propre; et ensuite, tout en reconnaissant la supériorité générale de l'ingénieur, Claude était sûr que, dès à présent, il connaissait mieux que lui le service particulier de la construction des wagons dont il s'occupait très spécialement, tandis que la sollicitude de Dietzch embrassait tout l'ensemble de cette usine et de plusieurs autres œuvres encore. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des chefs d'ateliers, toujours employés au même travail. Or, Dietzch ne perdait pas son temps à surveiller Routier, en qui, manifestement, il avait confiance; s'il avait parlé de "loups", c'est qu'on lui en avait montré!...

Qui était ce "on"?...

Et puis, que signifiait dans la bouche de l'associé d'Alberte cette recommandation de mettre du moelleux dans le commandement?... Par quelles voies secrètes, lui, qui n'était jamais dans les ateliers, avait-il pu savoir que Claude se montrait dur ou facile dans l'exercice de son autorité?... Il y avait donc une police secrète ici?... On avait donc causé... fait des rapports... critiqué par derrière?

Alors, tout d'un coup, le fils de Mathurin, méfiant et susceptible, se vit enserré d'un réseau d'imperceptibles intrigues... Sandrin, Rabaroux, devaient conduire la danse: la jalousie et la haine guettaient autour de lui... Qui sait, peut-être avait-il pris la place de quelqu'un, et on le lui faisait comprendre!...

(A suivre)

(1) "Loups", terme d'atelier pour désigner une faute lourde.



# L'Escadre Anglaise à Québec

DEPUIS quelques jours, les marins d'Edouard VII sont en visite au Canada, et l'escadre de l'Atlantique Nord, commandée par Son Altesse le prince Louis de Battenburg, en personne, est en rade devant la citadelle du vieux Québec.

Le prince et les officiers de l'escadre ont été l'objet d'une brillante réception de la part des autorités du gouvernement et de la ville de Québec, et les joyeux marins sont en ce moment les lions du jour dans la capitale.

Le moment est opportun pour lier connaissance avec Jack, l'homme à la vareuse bleue, et tout le monde aura intérêt et plaisir à le suivre dans sa vie journalière, dans son service, dans les travaux et les distractions du bord.

\* \* \*

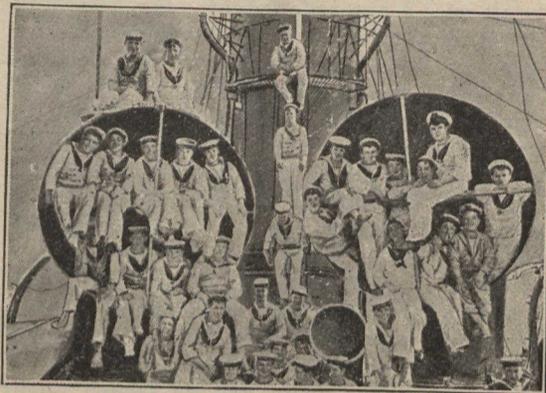
Fier, dans son coquet équipement, la face luisante de santé et toute ronde sous le béret bleu, sanglé dans sa vareuse de laine qui surmonte un pantalon aux larges jambes d'éléphant, Jack passe dans les rues de Londres, avec le dandinement caractéristique des gens de mer.

N'ayez garde de le confondre avec un vulgaire matelot; il est, lui, un gentleman qui navigue. Il a l'orgueil de son métier. Et n'allez pas lui dire qu'il y ait au monde un plus beau sort que celui de naviguer pour le compte de S. M. Britannique, vous vous attireriez une riposte, appuyée, au besoin, d'arguments empruntés à la boxe. Jack savoure le murmure de curiosité et de sympathie qu'il devine sur son passage. N'est-il pas en effet un des plus importants ouvriers de la grande nation maritime, comment le marin ne serait-il pas l'enfant gâté?

Les Anglais savent ce qu'ils doivent à leur marine. En vertu de cette maxime que "les remparts de l'Angleterre sont les murailles de ses vaisseaux", ils voient dans leur flotte le principal instrument de protection de leur pays, de leurs colonies et de leur commerce.

Aussi n'ont-ils qu'une idée: travailler sans cesse à son développement. Leur principe est que la flotte britannique doit toujours être égale ou supérieure à la coalition de deux flottes étrangères quelconques. Les chiffres montrent que ce principe est ponctuellement appliqué.

anglaises s'accroît d'une façon continue, de même les équipages doivent augmenter chaque année. Le personnel du service actif, en 1888, comptait 62,400 hommes, et, en 1905, il forme un total de 129,000



Un joyeux groupe autour des cheminées de ventilation

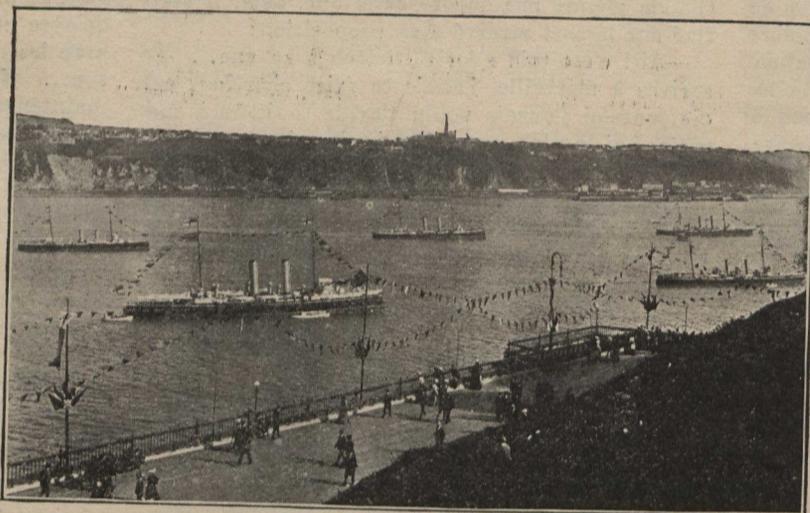
hommes, sur lesquels il y a 5,000 officiers environ, en comprenant les assimilés: médecins, ingénieurs, etc. C'est dire qu'en seize ans les effectifs ont plus

faire servir comme matelots. Mais, depuis un demi-siècle, ce système vexatoire a été abandonné et remplacé par celui des engagements volontaires.

Pour provoquer ces engagements et attirer le plus de marins possible au service de l'Etat, on procède à une réclame intensive. On répand dans tout le Royaume-Uni des affiches, des prospectus, où l'on célèbre les avantages du métier de marin et où l'on fait ressortir à la fois le profit et l'honneur qu'il y a à devenir un matelot, un "blue jacket", c'est-à-dire un homme habillé en bleu. On y lit aussi que sur tel bateau le "roastbeef" est meilleur que sur aucun autre, et que tel équipage a la réputation pour un certain "pudding". Des sous-officiers recruteurs accompagnés de musique vont aussi parfois exciter le zèle des populations. Ils exercent une diplomatie active et une inlassable propagande, s'adressent aux familles pauvres, chargées d'enfants, entreprennent le père au cabaret, la mère au lavoir. L'Etat subventionne, en outre, de nombreuses institutions privées qui recueillent, dans les ports, les enfants de la classe pauvre, les logent sur des navires anciens ou même construits "ad hoc", les instruisent et les préparent à devenir un jour des "blue jackets".

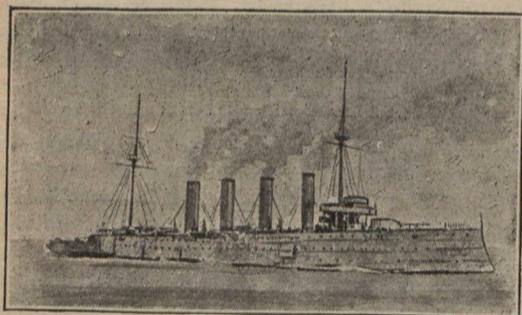
Qu'il sorte de l'une de ces écoles ou qu'il provienne directement de l'usine ou de l'atelier, tout jeune Anglais, s'il a au moins quinze ans et demi, s'il est de bonne conduite, s'il a plus de 5 pieds de taille, s'il produit le consentement de ses parents, s'il passe avec succès la visite médicale, — visite très stricte et très minutieuse qui écarte en moyenne six candidats sur dix, — peut contracter un engagement de douze ans. Pour ses débuts, il est envoyé sur un des dix navires-écoles d'apprentissage, stationnés dans différents ports du royaume.

La vie est rude à bord de ces bâtiments; les mousses anglais peuvent encore être fouettés et bâtonnés. Ces châtiments corporels sont d'ailleurs les mêmes que dans les écoles anglaises; la loi précise qu'il ne pourra être distribué "en une séance" plus de vingt-quatre coups de verge ou douze coups de canne; or, les petits terriens en reçoivent souvent davantage, et ils n'ont pas, comme les "boys" de la mer, le réconfort de subir leur correction héroïquement appuyés sur l'affût d'un canon.



L'escadre anglaise en rade au pied de la citadelle de Québec

que doublé. Comment recruter ce personnel dans un pays où il n'y a pas de service obligatoire? Jusqu'en 1852, la presse était le seul moyen employé



Le cuirassé "Drake"

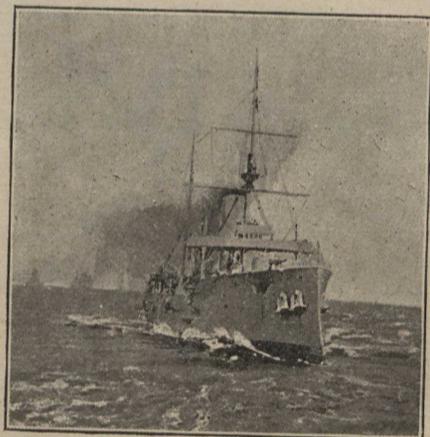
La Grande-Bretagne compte 59 cuirassés en service, 9 en cours de construction; 111 croiseurs en service, 20 en construction; 91 torpilleurs; 128 contre-torpilleurs; 17 sous-marins en service, 23 en construction.

Et voici en regard l'effectif des marines française et allemande:

La France a 30 cuirassés en service, 6 en construction; 57 croiseurs en service, 8 en construction; 238 torpilleurs, 31 contre-torpilleurs; 37 sous-marins en service, 32 en construction. L'Allemagne: 29 cuirassés en service, 8 en construction, 29 croiseurs en service, 8 en construction; 37 contre-torpilleurs et 84 torpilleurs en service, 7 en construction, 1 sous-marin en service, 1 en construction.

L'entretien d'une flotte aussi considérable que l'est la flotte britannique suppose d'énormes sacrifices d'argent. Loin de les marchander, le peuple anglais les supporte avec une satisfaction mêlée d'orgueil. Songez que le budget total de cette marine, pour l'exercice en cours, est de 167 millions de dollars.

De même que le nombre des unités de combat



Le croiseur "Berwick"

pour composer les équipages de Sa Majesté Britannique. C'était l'enrôlement forcé. On enlevait de vive force des hommes de toute profession pour les

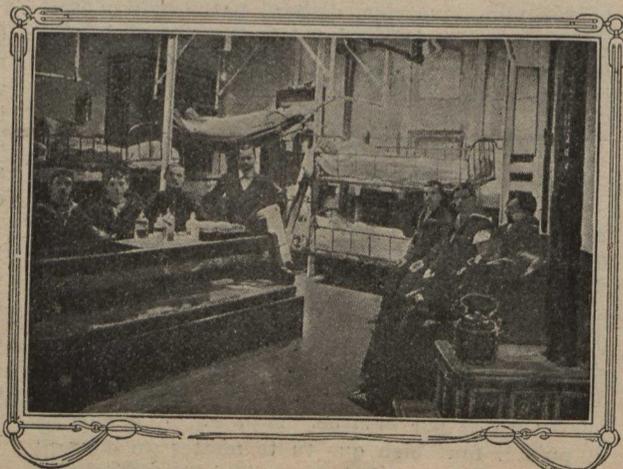


Le croiseur "Cornwall"

Lorsqu'il a dix-huit ans révolus, le mousse devient matelot et commence à naviguer, sous le titre de "ordinary seaman" (marin ordinaire), pour devenir plus tard, après examen, "able seaman" (marin capable).

Il est désormais le marin du roi, "Jack", qui partage avec "Tommy", le soldat de l'armée de terre, les faveurs de la popularité anglaise. Promu à cette dignité, son premier souci est de vivre avec le plus de confort possible.

Psychologie bien particulière que celle du marin anglais! Tandis que l'existence du marin français est toute de dévouement et d'abnégation, le matelot anglais voit dans son service un métier, une profession dont il veut tirer le meilleur parti. Aussi y apporte-t-il des exigences inconnues des braves inscrits maritimes français, résignés à toutes les corvées et à toutes les privations pour l'amour du drapeau. La qualité essentielle des matelots français, le "débrouillage", l'art de créer ce qui manque, lui est totalement inconnue. Il estime que ses droits au confort sont absolus. Il veut être bien payé; tant pis si cela coûte cher au pays! L'équipement d'un



L'infirmerie à bord d'un navire de guerre anglais

# La Vie sur un Cuirassé



"blue jacket" revient à 20 dollars. La solde du marin anglais n'est jamais inférieure à \$90 par an, et s'élève, après six ans de service, à \$150.

Les marins se contentent d'une demi-pinte de bière, et mangent chaque jour pour 25 centins de viande, de conserves et surtout de pudding. Ce gâteau traditionnel, national, est le mets préféré du "blue jacket". Même sous l'équateur ou dans la banquise, jamais un marin de Sa Majesté n'est resté plus de quatre soirs sans pudding.

Ce souci du confort se retrouve dans tous les détails de la vie du bord. Pour n'en citer qu'un ex-

emple, toutes les fois que les dimensions du bateau le permettent, le matelot anglais dispose d'un coffre spacieux, dans lequel Jack peut entasser à l'aise des provisions de toute sorte, tabac, marmelades, bouteilles d'ale ou énormes fromages.



Pigeons, ours biches sont les favoris choyés du bord

Après douze ans de service, c'est-à-dire à trente ans, "Jack" est libre de quitter le service. S'il le désire, il peut réengager pour dix ans, au bout desquels il aura droit à une pension de retraite. Il peut également rester en service jusqu'à cinquante ans. Avec de la conduite et des capacités reconnues, il parvient à être "petty officer", sous-officier, et s'il a une instruction bien étendue, il peut devenir "warrant officer": il occupe alors une posi-

tion importante, et reçoit une solde qui part de 500 dollars et peut atteindre 1,300 dollars pour le "chief warrant officer".

La flotte anglaise compte dans ses rangs un corps spécial de soldats appelés "marines", qui sont chargés à bord du service de garde, mais qui servent également aux pièces et forment le noyau de la compagnie de débarquement. Recrutés comme les soldats de l'infanterie, habillés comme eux: pantalon noir, tunique rouge, casque à pointe, ils ont, pour les commander, un état-major de généraux, de colonels, de majors, de capitaines d'un effectif de 348 officiers. On trouve jusqu'à 80 "marines" sur un cuirassé d'escadre. C'est dire que ce corps est imposant par le nombre. Et, en effet, il ne compte pas moins de 15,000 hommes, sur les 129,000 qui constituent la totalité des équipages anglais.

Les "marines" mettent sur le pont d'un navire une note bien particulière, avec la couleur rouge vif de leur tunique.



Le joyeux compagnon de l'équipage

D'ailleurs, marins et officiers anglais sont vêtus comme tous les marins et officiers du monde. Les officiers ont, sur le drap bleu foncé de leur redingote, des galons l'or sensiblement plus larges que ceux des officiers français; les matelots ont le béret un peu plus raide et leur pantalon affecte davantage la forme dite en pieds d'éléphant.

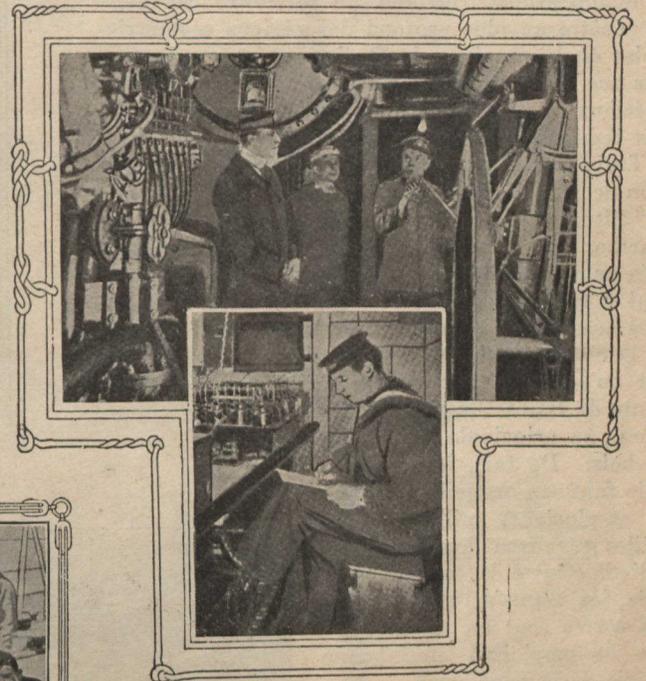
Le métier de marin, à bord des bateaux anglais, est, comme on le voit, un bon métier qui nourrit son homme; mais ce n'est pas un métier de flâneur. Il est de règle ici que les minutes de la journée doivent être toutes employées. Depuis le branle-bas du matin jusqu'à celui du soir, il n'est pas d'instant où le "blue jacket" soit inoccupé. C'est d'abord le lavage général du navire, puis ce sont des exercices continus de canons, de torpilles, de fusil, d'embarcations, etc.; après les repas seulement, il y a un peu de répit.

Le dimanche, bien entendu, le repos est général. Ce jour-là, après le déjeuner du matin, une revue du bord a lieu où tous les hommes sont inspectés, puis vient le service divin, où l'équipage entonne des cantiques en chœur, avec accompagnement de l'harmonium. Le chapelain prend la parole pour faire sa prédication. En plus de ce repos dominical, le marin anglais jouit de quelque liberté dans l'après-midi du mardi, qu'il dénomme, dans son langage familier, "rope yarn Sunday" (le dimanche du fil de caret). Durant ces quelques heures, les matelots s'occupent de leurs affaires personnelles, raccommodent leurs vêtements, écrivent à leur famille.

On s'ingénie, en outre, dans la flotte anglaise, à rendre attrayant aux équipages le séjour du bord: on organise pour eux des courses de canots ou de natation, des séances de

boxe, des jeux de palet sur le pont, des concours de tir ou de soirées, de travestissements bouffons.

Au reste, on trouve chez le marin anglais l'insouciance du marin de tout pays, son peu de goût de l'épargne, son honnêteté et sa droiture, avec

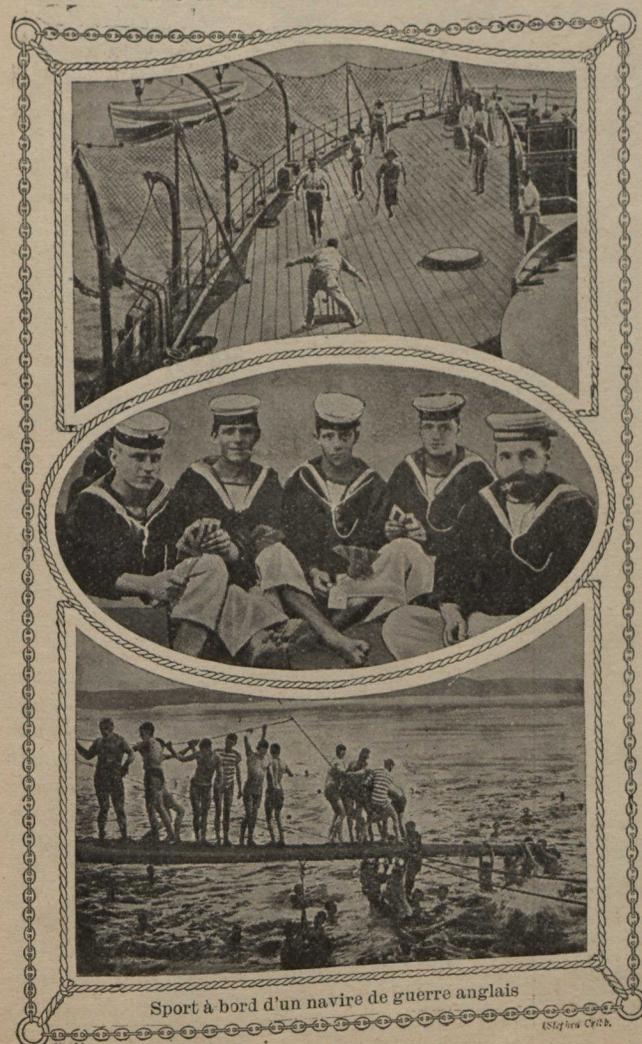


Chambre des machines et Caline de la télégraphie sans fil

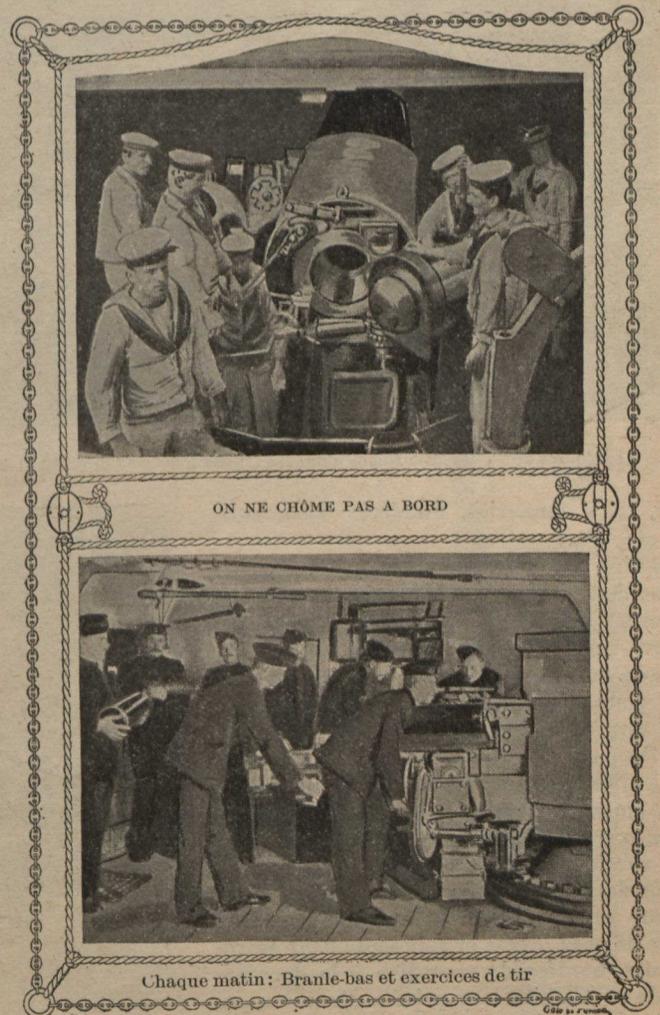
cette dose d'enfantillage qui les rend si faciles à conduire. Ils s'amuse de peu de chose. Ils ont vite fait de quelque animal exotique, ours, singe ou perroquet, une bête apprivoisée avec laquelle ils se livrent à mille jeux quotidiens. Parfois, le dimanche, une course d'animaux est organisée sur le pont; l'état-major, au grand complet, ne dédaigne pas d'assister à cette improvisation foraine, et le commandant, ou l'amiral même, n'est pas le dernier à pointer ferme sur Wilkie, le caïman du timonier.

Il existe d'ailleurs entre les officiers et les matelots ce lien mystérieux, qui se crée entre les hommes appelés à partager étroitement un jour les mêmes périls et à se bercer des mêmes rêves de gloire.

(A suivre en dernière page)



Sport à bord d'un navire de guerre anglais



ON NE CHÔME PAS A BORD

Chaque matin: Branle-bas et exercices de tir

# Autour de Trois-Rivières

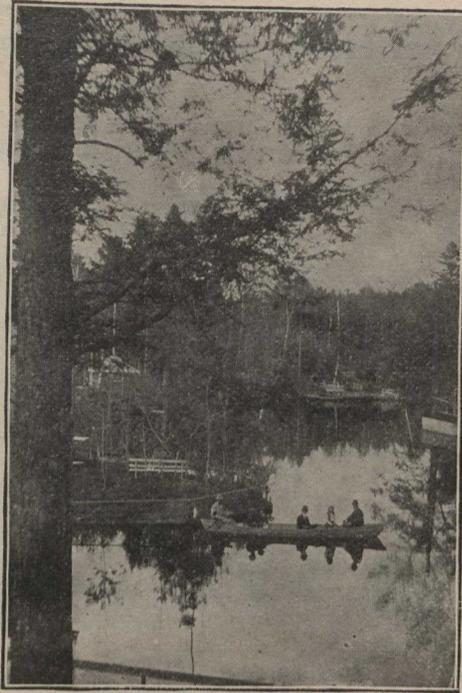
COMME son nom l'indique, la ville de Trois-Rivières se trouve située au point de jonction de trois cours d'eau, le Saint-Laurent et les deux branches terminales de la rivière Saint-Maurice.

Du premier, l'on ne saurait rien dire qui en soit déjà universellement connu. Le Saint-Maurice, qui est l'un de ses principaux tributaires, figure au premier rang parmi les plus importantes voies de communications fluviales du territoire canadien. Il pénètre au plus profond des régions septentrionales de la province de Québec, et sa navigation sur une partie considérable de son cours en fait un précieux auxiliaire naturel pour le développement des industries de tous genres établis sur ses rives.

Trois-Rivières compte aujourd'hui une population de plus de douze mille âmes.

"Située comme elle l'est, dit M. J. B. Meilleur Barthe, dans l'excellente étude géographique illustrée qu'il a publiée tout dernièrement, entre Montréal et Québec, deux centres puissants qui ont attiré à eux tout le commerce florissant, au détriment de la cité trifluvienne, cette dernière ne devait songer qu'à l'exploitation de la région riche et abondante du Saint-Maurice, pour prospérer à son tour. Aussi, sa principale industrie est-elle le commerce de bois. De fait, les scieries immenses de cette ville font son orgueil en même temps que sa richesse, et plusieurs milliers de familles y trouvent leur pain quotidien. Outre le commerce de bois, les manufactures de toutes sortes sont en grand nombre et emploient une bonne partie de la population.

Citons-en quelques-unes : Three-Rivers Tool and Axes Works, Gélinas et Piché, pelles, chaises, etc.; Lymburner, voitures; J. N. Godin et Cie, biscuits et bonbons; Balcer Gloves Co., qui a obtenu une médaille d'or à l'exposition de Paris; Three-Rivers Plaining Mills, Baptist Plaining Mills; les florissantes scieries Baptist, St. Maurice Lumber Co., Warren Curtis, Union Bag Co., Burret Co., Tibbutt Bros, dans la chaussure; Girard et Godin, cercueils; Montreal Pipe Foun-



Les environs de Trois-Rivières forment des villégiatures recherchées Photo. Pinsonneault

opper surtout sur la rive sud du Saint-Maurice, le long de l'immense nappe d'eau miroitante où descendent lentement les billots, bientôt capturés dans les barrages du confluent d'où ils sont amenés au fur et à mesure vers les scieries ou vers les pulperies qui bordent le fleuve.

Trois-Rivières possède également un grand nombre d'édifices de belle allure, qui feraient honneur à plus d'une capitale de province. Citons parmi les principaux: le palais de justice, le bureau de poste, la cathédrale et l'évêché, l'hôpital Saint-Joseph, un modèle du genre; et surtout les couverts des Ursulines, du Précieux-Sang, coquettement dressé au milieu d'un nid verdoyant; le grand séminaire, etc., etc. La petite église paroissiale, qui est l'une des plus anciennes du pays, ayant été construite dès la fondation de Trois-Rivières, au début du XVIIe siècle, est, à l'intérieur, d'une architecture remarquable. Le vieux monastère des Ursulines fait aussi partie des archives de notre éducation nationale. C'est en effet des couvents de cet ordre, situés à Trois-Rivières et à Québec, que sont parties ces saintes femmes, pour répandre, avec l'admirable dévouement que l'on sait, la forte et saine éducation qui, de tous temps, a caractérisé la femme canadienne.

De même la vieille église des Récollets, maintenant transformée en temple anglican, a un cachet d'ancienneté des plus intéressants. La légende veut même que, sous les dalles du chœur, repose encore à l'heure actuelle le corps du Frère Didace, béatifié il y a quelques années.

Enfin, comme l'on peut en juger par une des photographies ci-jointes, prises au moment même où nous écrivons ces lignes, les travaux d'agrandissement du port et de construction de nouveaux quais sont poussés avec une activité remarquable, ce qui permettra, dans un avenir prochain, la réalisation du rêve des Trifluviens de faire de leur ville le terminus de lignes régulières de vapeurs océaniques.

Voilà pour le côté descriptif de la cité. Que dire maintenant de la vie en elle-même qui



TROIS-RIVIÈRES EN 1881

Photo. Pinsonneault



Les chalets de "Villa Mon Repos" donnent l'illusion de ceux des Mille-Isles

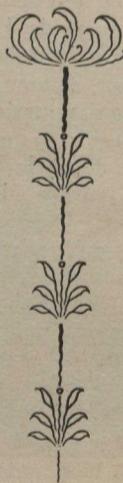


Photo. Pinsonneault

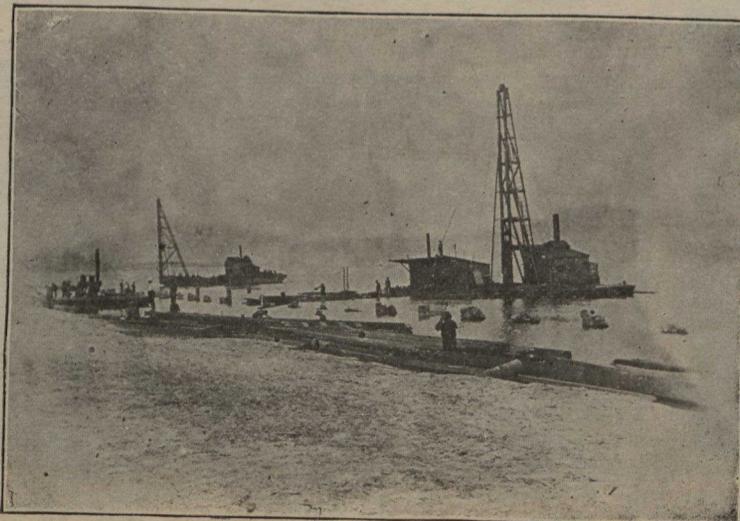


Les bouleaux des parcs sont soigneusement préservés

dry, trois tanneries, Fonderie Bellefeuille, etc., etc.

Reliée par voies de bateaux et de chemins de fer aux grands centres et aux différentes paroisses avoisinantes, Trois-Rivières reçoit tous les jours l'affluence des étrangers qui fréquentent ses marchés et ses places publiques. Les grands travaux qui ont, depuis quelques années, transformé le pays en arrière de la ville par l'exploitation des inépuisables pouvoirs d'eau des chutes de Grand'Mère et de Shawinigan, ont aussi produit un effet considérable sur le commerce local."

Et de fait, en parcourant la ville, le visiteur est agréablement surpris par l'aspect de rues larges et soigneusement entretenues, bordées de magasins à la dernière mode et d'habitations privées d'une coquetterie et d'une élégance vraiment remarquables. Les constructions tendent à se déve-



D'importants travaux se font sur les quais

l'âme, sinon qu'elle présente tout ce que peut souhaiter le plus difficile dans les détails de son existence privée, et le plus blasé dans le choix des saines et réconfortantes distractions?

La ville de Trois-Rivières est sans contredit, et de l'avis des nombreux touristes qui la visitent chaque année, l'un des sites les plus agréables que l'on puisse choisir pour y passer l'été. Ses parcs, très fréquentés, en particulier ceux du Plateau Laviolette, Vanasse et Champlain, sont le rendez-vous de tout ce que la partie médiane de la province de Québec compte de mondanités et d'élégances. Les arts ne sont pas non plus négligés, et chaque semaine une élégante fanfare, sous la direction d'un musicien bien connu, M. Henri Lavigne, exécute des programmes d'un goût parfait.

(A suivre en dernière page)

# Le Roi Clicquot

CHANSON - VALSE

Dédiée à mon ami F.-X. ST-CHARLES

Paroles et musique de C. MICHEL

*Tempo di Valse*  
*Tres brillant*

The piano introduction consists of two staves. The right hand features a series of sixteenth-note chords in a rhythmic pattern, while the left hand plays a steady bass line of quarter notes. The key signature has two sharps (F# and C#), and the time signature is 3/4.

Par mi les co - teaux qu'enso - leil - - le Les ray - ons d'un beau jour d'é té

The first line of the song features a vocal melody with lyrics. The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern as the introduction. The lyrics are: "Par mi les co - teaux qu'enso - leil - - le Les ray - ons d'un beau jour d'é té".

*rall.*  
J'ai me à voir, grap - pe sans pa reil le ton grain dans les cu - ves je - - té ;

The second line of the song features a vocal melody with lyrics. The piano accompaniment continues. The lyrics are: "J'ai me à voir, grap - pe sans pa reil le ton grain dans les cu - ves je - - té ;". A *rall.* marking is present above the final notes of the vocal line.

*allegro*  
Puis sui - vant la mé - ta - mor - pho - se De ta chair au par - fum trou - blant

The third line of the song features a vocal melody with lyrics. The piano accompaniment continues. The lyrics are: "Puis sui - vant la mé - ta - mor - pho - se De ta chair au par - fum trou - blant". An *allegro* marking is present above the first notes of the vocal line.

Refrain  
Voir jail - lir en a - po - thé - o - - se Le Clic - quot, ce Roi tout-puis-sant. Quand tu

The refrain consists of two staves. The vocal melody begins with the lyrics "Voir jail - lir en a - po - thé - o - - se Le Clic - quot, ce Roi tout-puis-sant. Quand tu". The piano accompaniment continues. A *rall.* marking is present above the final notes of the vocal line.

*a tempo.*

res - <sup>pl</sup>en - dis dans mon ver - re ô Clic - quot dont les reflets d'cr nt é-

*a tempo  
bien détaché*

té ra - vis par la <sup>ob</sup>ter - - - re au <sup>ch</sup>aud so leil <sup>ob</sup> de Mes - si - dor Grâce à

*rall.* *tempo*

*tempo*

ton en - ni-vrant em - pi - - - re je crois voir le ciel s'é - toi - ler l'a-ve-

<sup>ni</sup>ra - di - eux sou - ri - - re Le pré-sent gaiement s'en - vo - ler

*rall.* *l.c.*

2e COUPLET

Certes, j'ai pour vous, belles dames,  
Le culte et l'amour d'un Français,  
Tout en vous n'est-il pas, ô femmes,  
Charmes, sourires ou baisers?  
Mais auprès de vous si mon verre  
Se vide et s'emplit de Clicquot,  
Mon esprit, grisante chimère,  
Vous transforme en reine aussitôt.

REFRAIN

3e COUPLET

Si parfois votre belle-mère,  
Ce phyloxéra des maris,  
Vous rendait la vie trop amère,  
Grisez-la de Clicquot; surpris  
Vous serez de voir un sourire  
Remplacer son aspect grognon,  
Et d'entendre sa voix vous dire :  
Un baiser, puis la paix signons.

REFRAIN

# Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

Mais Mlle de Miniac était loin de garder la force physique de Ganette. Tant de chagrins successifs, d'épreuves et de dangers la brisaient. Elle s'abandonnait épuisée au trépas qui venait au-devant d'elle.

Ganette la souleva :

—Du courage! dit-elle en l'entraînant hors de la cabine submergée.

Elles avaient de l'eau jusqu'à mi-corps, et chaque minute qui s'écoulait haussait l'inondation dans les profondeurs du navire.

Un bras passé autour de la taille de son amie, Ganette la dirigea du côté de l'escalier, tournant les obstacles, repoussant les débris de toutes sortes que l'eau montante agitait avec fracas avant de les briser.

Enfin elles gagnèrent le pont, là un spectacle désolé frappa leurs regards. En face une côte blanche de sable que dorait le soleil... Plus loin des tentes plantées à l'ombre de grands palmiers; puis un village dont la blancheur crue s'enlevait sur le ciel d'un bleu intense. Ça et là des groupes d'hommes armés de cordes et de gaffes attirant à eux les débris du "Nautile" que la marée leur apportait.

Les deux femmes se demandèrent si elles aussi ne seraient point considérées comme des épaves.

—Ganette! Ganette! s'écria Jocelyne, attendons la chute du jour avant d'essayer de gagner la côte. Si nous y abordons à cette heure nous serons infailliblement faites prisonnières... en patientant au contraire une chance de salut nous reste... Nous savons de quel côté se trouve Alger... En suivant le littoral de la mer, nous serons certaines de ne nous point tromper de route... Nous marcherons jusqu'à ce que nous trouvions la ville... Hervé y a pénétré en échappant aux Turcs, Dieu nous protégera comme il l'a protégé.

Quand viendra la nuit, répliqua Ganette, nous ne verrons plus les écueils.

—Mieux vaut s'y briser que devenir esclaves.

Ganette obéit.

Elles étendirent sur elles un lambeau de voile et demeurèrent sur le pont, jusqu'au crépuscule.

Mais alors surgirent des difficultés dont Jocelyne ne se faisait pas idée avant d'essayer d'en triompher. Heureusement Ganette inventive et robuste se mit à l'oeuvre. A tout hasard elle avait mis de côté un bout de filin qu'elle fixa au bordage du navire. Descendant ensuite la première sur l'écueil elle s'y tint debout, encourageant Jocelyne dans cette descente périlleuse.

Qu'elle lâchât la corde, et elle se broyait sur les roches.

Mais Jocelyne meurtrissant ses mains, descendit avec lenteur, et se trouva dans les bras de Ganette au moment où elle abandonnait le câble.

La lune était dans son plein. Dans le village, sous les tentes, pas une lumière, pas un bruit. Les jeunes filles venaient seulement d'entrer dans la voie périlleuse qu'elles devaient parcourir. Il s'agissait d'abord de descendre un escalier de roches, ensuite de se jeter à la mer, et de nager jusqu'au rivage.

Elles se prirent les mains, Ganette passant d'abord, posant le pied dans des trous, cherchait les passages les moins difficiles; Jocelyne l'imitait, non moins courageuse, mais plus faible et plus tremblante.

Il leur fallut plus d'une heure pour descendre ces roches couvertes de fucus et de mousses sur lesquelles les pieds ne trouvaient aucune prise. Encore un degré et toutes deux seraient au bas de ce banc sur lequel s'étaient déjà brisés tant de navires.

Enfin devant elle est la mer miroitante sous les reflets de la lune; elle semble à cette heure plus caressante que redoutable; on dirait qu'elle les attire, qu'elle les aime, qu'elle veut doucement les bercer dans ses remous légers.

—Dieu nous garde! fit Ganette.

Toutes deux d'un même élan tombèrent dans la mer et commencèrent à nager. Elles allaient lentement, d'un mouvement égal et sans hâte. Elles comprenaient la nécessité de ménager leurs forces. La terre se rapprochait; les tentes et le village se faisaient plus distincts sous le parasol des palmiers.

Tout à coup Jocelyne poussa un cri terrible cessa brusquement de nager, et sa main échappant à la main de Ganette, elle disparut.

Un débris d'épave poussé par la vague avait at-

teint la jeune fille au front. Ganette étendit les bras, plongea, saisit Jocelyne par ses vêtements et la ramena à la surface.

Ce fut avec une peine infinie, en soulevant un fardeau qui allait s'alourdisant qu'elle se remit à nager vers la plage. L'atteindrait-elle? Ses forces commençaient à s'épuiser. Il lui semblait que le corps fièle de Jocelyne pesait étrangement à ses bras lassés.

Plus d'une fois elle s'arrêta terrifiée, se sentant renaquée d'une crampe mortelle. Enfin la vague aidant elle aborda mais à peine avait-elle déposé son fardeau sur le sable qu'elle perdit à son tour le sentiment de l'existence.

Quand elle ouvrit les yeux le soleil était déjà haut à l'horizon, et un groupe d'hommes et de femmes, l'insulte aux lèvres, la curiosité dans les regards se penchaient vers les naufragés.

XV

## LE DOUAR

Brisée dans tous ses membres, le coeur broyé de douleur, s'éveillant à la vie après s'être sentie rouler dans les abîmes de la mort, Jocelyne, les regards fixés sur la foule insultante, semblait avoir perdu toute énergie. Elle souhaitait à cette heure que les bras qui se levaient sur elle s'abattissent d'un seul coup, éteignant les restes d'une vie près de s'éteindre.

Ganette plus robuste se souleva sur les genoux. Ses yeux étincelaient. Quoiqu'elle ne comprit rien aux paroles que lui adressaient les Kabyles, elle devina des injures et y répondit avec une telle violence qu'elles aussi se dirent qu'on leur rendait outrage pour outrage. Du reste Ganette tremblait bien moins pour elle-même que pour Jocelyne dont l'état de faiblesse l'alarmait. Penchée vers elle, les poings crispés, le visage avivé par la colère, elle se disposait à défendre sa soeur de lait avec la force du désespoir.

Mais les Kabyles ne demeurèrent pas longtemps inactifs. La mer rejetait à la côte des débris du "Nautile". La plupart d'entre eux entrèrent dans l'eau jusqu'à mi-corps; les autres plus hardis nagèrent jusqu'au navire. Quant aux vieillards demeurés sur la grève, après une courte délibération, ils firent un signe aux femmes les plus robustes et leur désignèrent Ganette du regard.

Elles se jetèrent sur la Bretonne en poussant des cris furieux; la pauvre fille tenta vainement de résister; maltraitée, violentée, elle se trouva bientôt prisonnière et fut entraînée vers les tentes.

Jocelyne continuait à demeurer sans mouvement. On la plaça dans un bournous grossier que deux esclaves soulevèrent, puis elles se mirent lentement en marche.

Au moment où elle approchait du Douar, Jocelyne ouvrit les yeux. Etouffant un cri de désespoir elle les referma pour ne point voir les têtes hideuses de celles que l'emportaient.

Ganette se trouvait déjà sous la plus vaste des tentes. Ses habits lui furent enlevés et partagés entre les femmes qui lui jetèrent ensuite quelques lambeaux de laine grossière. Du moment où ces mégères mirent la main sur elle, Ganette se sentant perdue comprit l'inutilité de la lutte. Désormais elle ne devait avoir d'autres armes que la patience et la ruse. Cependant lorsqu'à son tour on apporta Jocelyne, Ganette courut à elle, la prit dans ses bras, couvrit de baisers son front ensanglanté, et fit comprendre aux femmes qu'elle souhaitait panser la blessure de son amie. On lui jeta un morceau de tissu de coton, et un enfant lui apporta de l'eau.

Ganette lava la plaie de Jocelyne, elle sépara les cheveux blonds de sa soeur de lait, noua un bandeau sur son front puis prenant Jocelyne dans ses bras elle plaça sa tête pâle sur son épaule.

La faiblesse des deux femmes était visible. On leur présenta un peu de bouillie de maïs et quelques dattes, ensuite on leur désigna la natte sur laquelle il leur était permis de se reposer.

Toutes deux s'endormirent enlacées, et ne se réveillèrent que le lendemain. Jocelyne avait recouvré quelques forces, mais la violence de son désespoir ne pouvait se décrire. Où se trouvait-elle? A quelle distance d'Alger, bien loin, sans doute. Sa captivité au milieu de cette tribu nomade pouvait être mille fois plus dure que le sort qu'on lui eût

réservé dans la capitale. Une ville, d'ailleurs offre des ressources. Ici, le désert la garderait, ce désert implacable dont les sables brillaient, brûlant les yeux, desséchant les lèvres.

—Nous sommes perdues, Ganette! murmura-t-elle, perdues!

—Pas encore! répondit la petite Bretonne. Je crois à vrai dire que nous n'aurons pas tout de suite la possibilité d'échapper à ces Kabyles du diable, mais Dieu est bon, et je garde confiance. Ce qui me semble le plus pressé, est d'apprendre quelques mots de cette langue maudite. On trouve plus vite le moyen de se défendre quand on sait de quoi on est menacé.

Jocelyne se leva, appuyée sur Ganette, et gagna l'entrée de la tente.

On les laissa faire, leur état de faiblesse ne leur permettait point de s'évader.

Le village dans lequel elles se trouvaient comptait, outre ses tentes, une cinquantaine de maisons de grandeurs diverses, aménagées avec une simplicité rudimentaire; hommes, femmes, enfants, chiens et bestiaux, y trouvaient pêle-mêle un abri.

Cette tribu se composait de montagnards révoltés contre le gouvernement de Baba-Hassen, vivant de rapines, et menant une vie libre. Ils s'étaient donné un chef ayant sur eux une autorité absolue, et gardant droit de vie et de mort sur quiconque oserait se révolter contre son autorité. Le cheik continuait d'habiter la montagne. On devait lui rendre compte des expéditions, des captures, celui qui aurait profité d'un droit d'épave illicite devenait passible d'une peine plus ou moins sévère, suivant la valeur du larcin fait à la tribu toute entière.

Pendant cette journée, Ganette et Jocelyne remarquèrent que les Kabyles jetaient sur elles des regards irrités. Elles se les désignaient avec des gestes de menace. Peut-être la beauté de ces filles les effrayait-elle? Au milieu de ces tribus où les droits de la femme sont nuls, où la fantaisie de l'homme agrandit les facilités de la polygamie, se demandaient-elles si ces étrangères ne deviendraient point des rivales.

Ni Ganette ni Jocelyne ne parurent s'effrayer, dans la crainte de les entraîner à un débordement de colère. Couchées sur une misérable natte, privées de nourriture, ayant tour à tour peur des enfants cruels, des chiens montrant leurs crocs et des mégères qui les gardaient, elles restèrent silencieuses et résignées. Une fièvre ardente dévorait Jocelyne; la seule chose que Ganette osât demander fut un peu d'eau pour la malheureuse fille. Evidemment les femmes avaient ourdi un complot, et n'attendaient pour l'exécuter que le départ des hommes.

Ceux-ci retournèrent de nouveau chercher des débris du "Nautile". Cette fois pénétrant dans le navire qui semblait encloué sur le roc, ils fouillèrent dans les cabines, emportant les armes et les effets contenus dans le coffre du capitaine.

La plus vieille des femmes habitant la tente dans laquelle couchaient Ganette et Jocelyne, chercha vers la fin du jour dans un amas de choses bizarres amoncelées dans un angle, en retira une corde tressée avec des poils de chameau, la coupa en deux, jeta l'un des bouts à une de ses compagnes, puis prépara un noeud coulant, et s'avança vers les deux prisonnières.

D'un bond chacune d'elles se précipita sur sa victime.

Mais la fièvre à laquelle Jocelyne se trouvait en proie, lui rendit des forces factices; si Dieu l'appela à lui, elle consentait à mourir, chrétiennement résignée; mais cette fois il s'agissait de se laisser assassiner lâchement, et l'instinct de la vie se réveilla soudainement en elle.

Quant à Ganette dont le sang breton coulait rouge dans ses veines de paysanne, elle se leva d'un seul élan au moment où la plus jeune des femmes essaya de lui passer au cou le noeud coulant, et elle se défendit répondant aux coups par des coups, aux cris par des cris plus aigus encore, appelant à l'aide, demandant secours à Dieu et aux hommes, espérant vaguement que les Kabyles n'avaient pas commandé ce meurtre aux deux misérables.

Les épaveurs revenaient de la grève, d'un pas aiourdi par le poids du butin dont leur dos était chargé. Ceux qui se trouvaient proches des tentes distinguèrent les cris désespérés des naufragés au milieu des malédictions des Kabyles, et rejetant leur fardeau sur le sol, ils coururent à la tente. La vieille femme avait enfin réussi à terrasser Joce-

lyne; le bandage cachant la blessure de son front venait de tomber; de la plaie rouverte coulait sur le visage une traînée de sang. Ses doigts crispés autour de son cou empêchaient encore la misérable de serrer le noeud fatal, mais celle-ci mordit si cruellement les mains de Jocelyne que la jeune fille écarta ses mains.

Ce fut en ce moment que les épaveurs pénétrèrent dans la tente.

Rapide comme la foudre, chacun tomba sur une des cruelles créatures, lui arracha la corde de poil de chameau, puis la lia au pieu soutenant le milieu de la tente. Dès qu'elles se trouvèrent hors d'état de nuire, ils portèrent à Jocelyne et à Ganette de l'eau fraîche, du couscous et des dattes, s'efforçant de leur faire comprendre qu'elles n'avaient plus rien à craindre. Leur colère se tourna tout entière contre les mégères, ils appelèrent leurs camarades, tinrent un rapide conciliabule, ensuite arrachant les vêtements couvrant les épaules de celles qui avaient tenté d'assassiner les naufragées, ils se servirent des cordes comme d'une lanière de fouet, et firent tomber une grêle de coups sur le dos des coupables. Elles se tordaient dans leurs liens, demandant grâce avec des cris et des larmes, nul ne semblait les entendre ni ressentir de pitié.

Mais Ganette et Jocelyne incapables de soutenir un tel spectacle, se traînèrent aux pieds des exécuteurs de cette justice sommaire, et demandèrent grâce avec une mimique si expressive, des supplications si éloquentes dans les yeux et dans l'attitude, que les hommes s'arrêtèrent, abandonnant les suppliciées à la pitié de leurs victimes.

Tandis que les hommes revenaient de la mer au douar, ils avaient réfléchi que peut-être le cheik ne leur pardonnerait point de garder ces prisonnières; encore moins d'en faire la proie de leurs femmes. Comme esclaves elles gardaient une valeur. D'ailleurs elles étaient belles, bien belles! Sans doute le caractère de cette beauté se trouvait différent de celui de leurs compagnes, mais elles pouvaient sembler d'autant plus précieuses au Maître.

En attendre une rançon était inutile, il fallait donc sous peine d'enfreindre les lois de la tribu les conduire à la demeure du cheik.

On leur accorda deux jours de repos durant lesquels ni l'eau fraîche ni le lait de chamelle ni les dattes ne leur furent épargnées.

De plus, l'Ancienne de la tribu apporta une certaine quantité d'herbes qu'elle pila devant les deux jeunes filles, et en forma une compresse qui procura à Mlle de Miniac un soulagement instantané. La fièvre disparut, et lorsque les Kabyles parlèrent de départ, les deux jeunes filles ne s'effrayèrent pas trop.

La bande de sable qui s'étendait du côté d'Alger leur semblait si désolée que l'idée de gravir les montagnes bleuâtres dont les croupes leur apparaissaient à l'horizon, leur causa presque un soulagement. Elles allaient voir des arbres, de l'herbe et des fleurs.

Appuyée sur l'épaule de Ganette, Jocelyne se mit en marche au milieu d'une dizaine de Kabyles. Sans doute elles allaient au devant de l'inconnu, mais la façon dont s'étaient conduits ses guides, le châtiement infligé aux femmes qui avaient tenté de les écraser, leur prouvait qu'elles n'avaient rien à craindre dans le moment présent. Elles commencèrent à gravir la colline. Tantôt des rocs calcinés se dressaient de chaque côté de la route, tantôt des abîmes de verdure coulaient jusqu'au fond d'étroites vallées au milieu desquelles miroitaient des cours d'eau. Des haltes fréquentes les reposaient. Quand vint la nuit on leur donna des couvertures, des dattes; elles lavèrent leur visage à la source voisine, et s'endormirent à l'ombre des feuillages enlacés d'arbres géants projetant leur dôme léger au-dessus de leur tête. Des oiseaux dont elles ignoraient le nom traversaient les branches d'un vol rapide; au loin elles crurent entendre des rugissements sinistres, et sans doute les Kabyles s'en effrayèrent, car Ganette et Jocelyne les virent se coucher près d'un buisson, le mousquet en main, guettant le lion en chasse, prêts à tirer s'il s'approchait de la source. Mais la nuit s'acheva sans danger réel; à l'aube il fallut se remettre en marche.

La tête de Jocelyne était bien faible, ses jambes lui refusaient parfois le service. Ganette alors s'approchant de celui qui dirigeait la caravane désignait d'un geste la voyageuse épuisée. On s'assessait à l'ombre, partageant des provisions frugales. Ou bien les hommes fumaient, échangeant de rares paroles.

Depuis l'heure où Jocelyne et Ganette avaient intercédé pour leurs ennemies ces hommes éprouvaient pour elles une sorte de respect. Evidemment leur âme était d'une trempe supérieure, puisqu'au lieu de vouloir oeil pour oeil et dent pour dent, elles imploraient la grâce de leurs bourreaux. Suivant sa résolution, Ganette s'efforçait d'ap-

prendre quelques mots de la langue parlée par ses guides. Elle savait déjà demander du lait, du couscous, des dattes, les prier de s'arrêter, ajoutant le remerciement d'une parole à l'expression franche de son regard. Jocelyne ne daignait point parler avec ces mécréants, mais elle faisait son profit des leçons que lui répétait Ganette. En effet chaque progrès accompli dans l'étude du langage des indigènes pouvait être un pas fait vers la liberté.

Les voyageurs mirent trois jours à gravir la montagne. Enfin un groupe de tentes leur apparut; et au milieu d'elles celle du cheik reconnaissable à la bannière flottant à sa porte.

Le chef de la tribu pouvait être âgé de quarante ans. Il avait l'aspect imposant, le geste sobre et large, la voix sonore, presque douce. Il écouta sans répondre le récit que lui firent ses sujets, les reprit de n'avoir point assez veillé sur les prisonnières, déclara qu'il les gardait pour sa part de butin, et ordonna de servir un repas dont le mets principal fut un mouton servi sur un lit de riz cuit à l'eau.

Des esclaves s'occupèrent des jeunes filles. On leur indiqua une place réservée dans la tente où elles dormirent au milieu de la famille du cheik.

Rien ne paraissait décidé sur leur sort. Quand le jour se leva, désireuses de prouver leur adresse et leur bonne volonté, Jocelyne et Ganette se mirent au travail. La première s'occupa d'une demi-douzaine d'enfants grouillant dans la tente, Ganette alla puiser de l'eau au puits voisin. Rapidement elle rangea une partie des objets amoncelés en désordre dans la partie de la tente réservée aux femmes, puis elle releva ses cheveux, et noua autour d'elle les haillons qui la couvraient, natta la chevelure blonde de Jocelyne, nettoya sa robe de deuil, et attendit qu'on lui donnât des ordres.

Vers le milieu du jour le fils aîné du cheik revint de la chasse... Absent depuis deux jours il rapportait fièrement sur son dos la peau d'un jeune lion. Jamais la beauté de la race Kabyle ne parut plus éclatante que sur le front d'Abdallah. L'expression de son visage était calme, son attitude fière, ses yeux noirs lançaient des flammes, lorsqu'un sourire entrouvrait ses lèvres, cette physionomie précocement sévère s'éclairait d'une grâce infinie.

Il reçut d'abord les éloges du cheik, ceux de sa mère, des femmes, des enfants; ensuite il écouta le récit du naufrage du "Nautile", et de ce qui s'était passé au Douar des bords de la mer.

—Je t'ai réservé une part du butin, dit le cheik à Abdallah. Cette jeune fille deviendra ton esclave. Elle entretiendra tes armes, tissera tes vêtements, alimentera ta chibouk; désormais tu possèdes tous les droits sur elle; elle est ta chose et ton chien.

Les regards d'Abdallah, ces regards doux et fiers se tournèrent vers Mlle de Miniac, et ils exprimèrent plus d'admiration et de pitié que ne l'eussent fait toutes ses paroles.

—Mon esclave! murmura-t-il, mon esclave, vous êtes généreux, mon père.

—Moins que tu n'es brave, Abdallah.

—Et moi? demanda le conducteur de la caravane, ne me donneras-tu rien?

—Tu prendras ta part des restes du navire.

—Mais l'autre prisonnière...

—Je la garde provisoirement.

La physionomie du Kabyle refléta le désappointement causé par ce refus, mais il n'osa pas insister, et le soir même il retournait au Douar avec ses camarades.

Deux jours plus tard un des hommes habitant le versant de la montagne au sommet de laquelle se trouvait la tente du cheik, vint trouver celui-ci et l'entretenir des mouvements qu'il remarquait dans une tribu ennemie.

Le cheik le remercia, lui assura qu'il mettrait bon ordre aux tentatives de ces pillards, puis lui désignant Ganette:

—Emmène cette étrangère, dit-il, elle est à toi.

Le Kabyle s'avança vers Ganette et mit la main sur son épaule. Il y avait à la fois de la violence et le sentiment d'une prise de possession dominatrice dans le geste de cet homme.

Il épouvanta tellement Ganette que celle-ci se prosternant aux pieds du cheik lui demanda grâce. A la pensée d'être séparée de Jocelyne elle se sentait faiblir, moins épouvantée de son propre sort que de la tristesse de Mlle de Miniac. Que deviendrait celle-ci loin de la courageuse enfant? Sans doute Jocelyne conservait son énergie, cette énergie dont elle aurait besoin afin de poursuivre son oeuvre, mais plus délicate de santé, le coeur déchiré par de successives angoisses, le corps meurtri des suites du naufrage, le front saignant, que ferait-elle seule sous la tente? Avec qui parlerait-elle des captifs dont le souvenir emplissait son coeur? du docteur de Miniac dont l'âme se fermait à l'espérance, de Pierre de la Barbinais qui criait son nom avec désespoir? Elle entrevoyait confusément des

périls ignorés, des dangers contre lesquels peut-être elle tenterait vainement de lutter. Mieux valait la mort que cette séparation.

Jocelyne le comprit comme elle, Jocelyne qui venait elle aussi d'être adjugée à un maître... Mlle de Miniac leva sur Abdallah des yeux remplis de larmes et lui montra Ganette.

—Prenez-nous ensemble pour esclaves! disaient les yeux noyés de pleurs, les lèvres tremblantes.

Abdallah fit un pas vers son père. Sans doute le cheik devina la pensée du jeune homme, car se tournant vers le Kabyle.

—J'ai dit, emmène-la.

Abdallah recula. La parole de son père équivalait au plus impérieux des ordres.

Le Kabyle saisit un des bras de Ganette.

Un mouvement irrésistible de celle-ci l'arracha à l'étreinte de son nouveau maître.

—Sauvez-moi! fit-elle en s'abattant sur la poitrine de Mlle de Miniac.

—Hélas! répondit celle-ci, tout ce que nous ferions à cette heure ajouterait à notre misère; résignons-nous, Ganette... Dieu nous garde au désert comme il veillait sur nous dans la patrie... Je ne sais pourquoi il me semble qu'on me traitera ici avec bonté... Dès qu'il me sera possible de demander ton retour, tu reviendras, Ganette... Reste bretonne et chrétienne au fond de l'âme, la Providence fera le reste...

Une dernière fois le Kabyle saisit le bras de la soeur de lait de Mlle de Miniac, l'arracha à un embrassement suprême, et quitta la tente du cheik en répétant:

—Allah!

Jocelyne cacha son front dans ses mains et fondit en larmes.

—Père, dit Abdallah à son père, je ne saurais voir pleurer une femme.

Un étrange sourire plissa les lèvres du cheik.

—Tu es jeune, fit-il; plus tard tu comprendras que les femmes sont des oiseaux charmants mais légers, infidèles au toit qui les abrite, ingrats pour la main qui les nourrit... Traite cette étrangère comme un esclave; elle se révoltera d'abord, et ne tardera point à s'assouplir...

Il ajouta après un moment de silence pendant lequel le nouveau maître de Jocelyne attachait sur elle des regards empreints de pitié:

—Emmène-la.

Jocelyne comprit ce mot, se leva avec lenteur, et voyant Abdallah se diriger vers la partie de la tente habitée par les femmes, elle le suivit.

Lorsqu'il la vit si docile, si triste et si belle, il s'efforça de la rassurer.

S'adressant à sa mère il lui apprit que désormais l'étrangère lui appartenait. Il la pria d'accoutumer la jeune fille à un facile labeur. Elle fut chargée du soin des armes d'Abdallah, de certains travaux d'intérieur. La mère promit en outre de lui apprendre à tisser les vêtements que portaient les hommes de la tribu.

Sobéiah chérissait passionnément son fils. Comprenant aux recommandations du jeune homme que cette enfant lui inspirait un vif intérêt, elle traita Jocelyne avec douceur, lava elle-même sa blessure, la dispensa pour le reste du jour de toute besogne, et se mit à sourire quand son fils lui répéta:

—N'est-ce pas qu'elle est belle, bien belle, la jeune étrangère?

Sobéiah cracha à terre en signe de mépris:

—Fille de chrétiens! dit-elle.

Abdallah s'éloigna et n'osa plus rentrer dans la tente; mais le soir quand s'allumèrent les premières étoiles, il prit sa guzla et se mit à chanter.

De ce qu'il improvisait ainsi, Jocelyne ne comprenait pas le sens d'une façon absolue, mais le jeune homme devinait que cette mélodie triste et tendre tombant à la fois de ses lèvres et de son coeur, devait soulager la douleur de la naufragée.

Elle tomba dans un lourd sommeil absorbant avant qu'Abdallah eût cessé de chanter.

Dès le lendemain Jocelyne se mit à la besogne, aidant à Sobéiah, s'occupant des enfants, demandant qu'on lui enseignât à filer et tisser la laine.

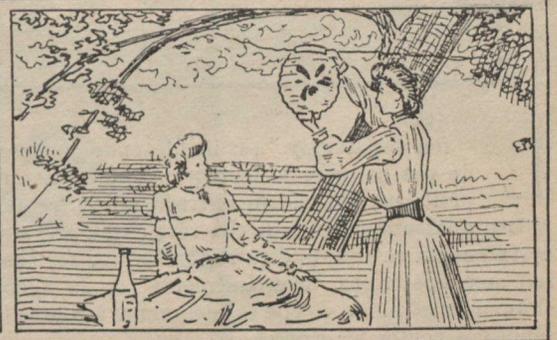
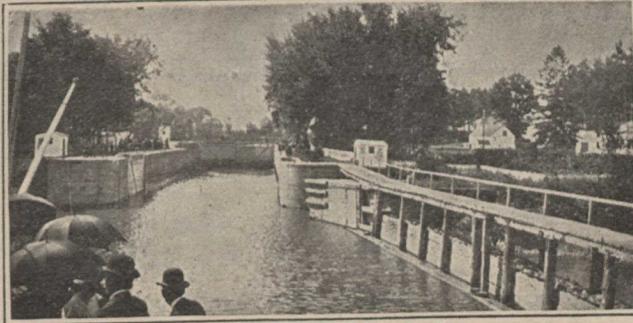
Au sommet de cette montagne la tribu était loin de garder la rigidité des Turcs d'Alger par rapport aux femmes. Celles-ci restaient devant ces hommes le visage découvert, et les besoins de l'existence les rapprochaient fréquemment. Abdallah put donc chaque jour rencontrer Mlle de Miniac.

Son père lui avait répété: —"Voilà ton esclave, je te la donne!" — Et cependant Abdallah sentait qu'une créature aussi supérieure ne pourrait jamais lui être soumise.

Il n'essaya même pas de lui imposer son joug; les services qu'elle lui rendit parurent toujours volontaires.

(A suivre)

# L'excursion des Marchands détailliers de chaussures de Montréal



Les écluses du canal à St-Ours

**A**LLONS, tout est pour le mieux, et, en dépit des puritains et des empêcheurs de danser en rond, la bonne et saine gaîté canadienne n'est pas encore morte.

Chaque jour, ce ne sont que pique-niques, excursions, balades et autres mille conceptions de la bonne humeur franche et simple. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses, larges ou modestes. Mais bien peu parmi les derniers nés ont eu l'avantage de réunir aussi complètement ces deux qualités que l'excursion organisée par les marchands détailliers de chaussures de Montréal qui a eu lieu jeudi dernier à Sorel et à Saint-Ours. Elle fut un succès à tous les points de vue. Comment d'ailleurs eût-il été possible qu'il en fut autrement? Le temps lui-même, ce grand maître des destinées de toutes les fêtes, s'est montré, ce jour-là, d'une humeur **exquise, et pas un instant le soleil n'a cessé de verser à flots ses rayons joyeux que tempérait une brise douce et délicieuse.**

Et quel programme, messeigneurs! On n'eût pas mieux fait pour recevoir le Grand Mogol. Jugez-en plutôt.

A huit heures du matin, les excursionnistes au nombre d'environ trois cents s'embarquaient au quai Bonsecours sur le "Berthier", le confortable steamer de la compagnie Richelieu et Ontario, que le comité de la fête avait spécialement affrété pour la circonstance. Deux orchestres étaient installés à bord; l'un, dirigé par M. Ratto, destiné à la danse; l'autre, spécialement chargé de la partie du concert, sous la conduite de M. T. B. Roy, le distingué chef d'orchestre du Théâtre National Français. Et croyez que durant toute la journée ils n'ont point chômé, se prodiguant avec un entrain et un brio dignes de tous éloges.

Le comité, jugeant cependant que la musique instrumentale jointe à l'agrément de l'excursion n'était pas encore suffisante pour distraire ses invités, s'était en outre assuré le concours de plusieurs artistes dramatiques et lyriques aussi connus qu'estimés à Montréal. Nommons parmi eux Mmes Vertueil et Brement, M. et Mme Dubuisson, M. Ville raie, M. R. Tremblay et aussi les frères Sauvalle, deux jeunes duettistes amateurs de réel talent qui ont eu leur large part dans le succès de la fête. La

place nous manque pour donner en détail le programme, cependant nous devons mentionner comme "clous" à sensation "le Destin", une désopilante opérette, et surtout "Diplomatie conjugale", une délicate et charmante comédie en un acte dû à la plume de notre distingué confrère M. G. Beaulieu.



Pour mieux voir l'arrivée à Sorel une partie des pique-niqueurs se pressait à l'avant du "Berthier"

A midi et demi, le "Berthier" abordait à Sorel. Là, dispersion du parti selon le bon gré de chacun, pour prendre le dîner dans un hôtel quelconque de



Un groupe des membres du comité et des organisateurs

la ville. A 2 heures, l'on repartait pour Saint-Ours, remontant la rivière Richelieu aux capricieux méandres, aux rives d'aspect si pittoresque et

si caractéristique, l'une verdoyante, couverte de prairies et de grands bois, l'autre bordée de falaises sablonneuses couronnées de pins. Une demi-heure d'arrêt à Saint-Ours et l'on retournait à Sorel. Là, nouvel arrêt d'une heure pour le souper, puis rentrée à Montréal où l'on arrivait vers 11 heures et demie.

Et maintenant que nous avons donné un court aperçu de cette splendide excursion, disons quelques mots de ceux à qui revient l'honneur de l'avoir organisée.

La corporation des Marchands détailliers de Chaussures de Montréal a été formée le 25 septembre 1902. Son but principal est l'étude en commun des questions qui intéressent cette branche si considérable de notre industrie nationale.

Le premier conseil de direction était ainsi composé :

MM. J. G. Watson, président; A. S. Lavallée, 1er vice-président; C. R. LaSalle, 2e vice-président; J. I. Chouinard, secrétaire; A. Brunet, assistant-secrétaire; Geo. Gales, trésorier; L. Julien, assistant-trésorier; E. J. Wayland, secrétaire-correspondant; J. E. Desmarais, E. P. Ronayne, M. Rodrigue, commissaires-ordonnateurs.

En 1902, l'association ne comptait que 25 membres, elle en compte aujourd'hui 80. Ses réunions ont lieu régulièrement tous les quinze jours. Grâce à son travail, elle a réussi à faire abandonner au commerce de gros la vente en détail. De plus elle a considérablement augmenté l'essor de la fabrication

exclusivement canadienne, en même temps qu'elle maintenait sa situation financière dans un état de prospérité remarquable.

Les officiers pour l'année 1905 sont: MM. A. S. Lavallée, président; Gales et de Montigny, vice-président; LaSalle, secrétaire; P. Robitaille, trésorier, et E. J. Wayland, secrétaire.

Les magnifiques résultats obtenus jusqu'à ce jour ne sauraient, sous la direction d'un comité aussi heureusement choisi, que croître plus encore d'année en année, et nul doute que dans un avenir prochain l'association ne figure au premier rang parmi les principa-

les corporations qui sont l'honneur et la force du commerce de Montréal.

JEAN PORTAL.



A Sorel la foule attendait compacte sur les quais



Le départ pour le but de l'excursion eut lieu à deux heures dans la joie générale

# La légende du "feu des Roussy"

(CROQUIS SUR LA GASPESIE)

LE "feu des Roussy" est une légende que, pour ne pas ennuyer le lecteur par d'inutiles répétitions, j'ai choisie entre vingt, entre cent autres analogues, parce qu'elle révèle une croyance certaine aux revenants d'outre-tombe, une foi absolue aux mystérieux "avertissements" de la télépathie, et aussi parce qu'elle est commune à toutes les landes, à toutes les grèves.

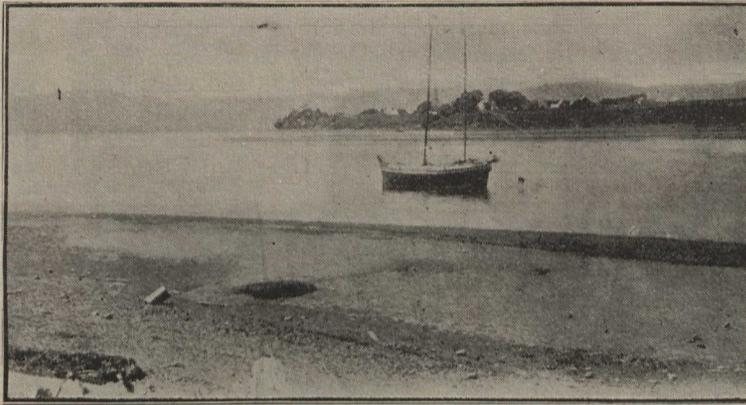
Lisez les contes de la Bretagne, les fictions dorées de Sorrente, les poèmes ossianiques de la brumeuse Écosse, ou les Norland Trompets de la Scandinavie, vous n'irez pas loin sans trouver un chapitre sur cette apparition nocturne d'un feu sur la mer, sur cet appel de l'au-delà de pauvres naufragés en quête de prières, et dont l'âme souffrante n'a plus d'autre recours auprès de vous que celui d'exhiber sur les flots la flamme inextinguible qui les brûle. Il en est ainsi du "feu des Roussy"; car dans les calmes soirs de l'été, entre Bathurst et Bonaventure, l'on voit souvent, quand vient l'ombre dense, en souvenir toujours vivace du naufrage des huit frères Roussy, de Paspébiac, une grande chaloupe désemparée, portant, ainsi qu'un phare-flottant d'Ostende, une lumière à son mât d'avant. Cette lueur déjà séculaire a inspiré sans doute bien des "Ave Maria" et bien des "De Profundis"; néanmoins la mystérieuse embarcation, rebelle à toute poursuite, inaccessible à toute atteinte, revient encore périodiquement par son feu somnolent demander: Priez pour nous. A son nom seul les enfants effrayés s'éloignent de la grève, les femmes acadiennes y vont d'une raison jaculatoire, et les hommes murmurent en se signant: tempête demain, c'est le feu des Roussy.

A peine avons-nous traversé la Grande Cascapédia et laissé derrière nous à droite le joli village acadien de New Richmond que déjà nous nous trouvons, sans y avoir songé, à la Pointe de l'Est de Maria, près de la réserve concédée par le gouvernement aux dernières familles sauvages de la côte du sud. C'est ici, sur ces huit cents acres de belles terres, que les trois plus nobles tribus, de la race indienne ont retraité devant l'industrie et le commerce, devant la dure proscription lacs, des rivières et des forêts; c'est ici que, acceptant leur malheur en commun sont venus se fondre et s'allier pour mourir ensemble, comme autrefois les fiers Abénakis du Baron de St Castin, les farouches Mismacs du Bic et leurs frères les Maléchites de la Rivière Saint-Jean. Battus cette fois-ci par des forces supérieures, tenaces et irréductibles, qu'aucune escarmouche ne déconcerte, ni ne surprend même, qu'aucune ruse de broussailles n'arrête, ni ne divise; acculés misérablement dans leurs wigwams infects et nauséabonds les vaincus de jadis, ceux-là même qui sous les ordres du fameux Baron Béarnais, joints aux troupes de Subercase, écrasaient Phipps sous Port-Royal, ont ici courbé leurs fronts devant la dureté de l'existence. Et tristes, rêveurs, mais impassibles, ils attendent et n'espèrent plus d'autres triomphes ni d'autre gloire qu'un heureux voyage au pays des âmes, comme le leur promet le "patliache" de Restigouche.

Comme il décroissent rapidement en nombre chaque année, il serait peut-être curieux et digne d'intérêt de rechercher la cause première de l'extinction inévitable qui les attend. Le sauvage, dit Joseph de Maistre quelque part dans les "Soirées de St Pétersbourg", est un être tombé du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque: il lui fau-

dra un jour disparaître tout à fait de notre planète.

Pendant que nous passions, je songeais plaisamment à cette pensée transcendante de l'illustre Savoyard, tâchant d'approfondir quel pouvait bien être ce crime de lèse-nature, lorsque tout à coup j'aperçus près de moi, dans un repit du sol, un pauvre diable de Naskapiout septuagé-



New Richmond (comté de Bonaventure), P. Q.

naire qui, aidé d'un "anawpêche" (jeune garçon) traînait péniblement à travers champs un lourd canot chargé de bois de marée, et sous son fardeau suait, soufflait, haletait, craquait de tout le corps comme un vieux meuble vermoulu. Le petit bonhomme ne s'efforçait pas moins, et, geignant, grimaçant, il commençait ainsi avec précocité cette



Campbelton, N. B., vue de Mouse Hill

vie âpre de misère affreuse et constante, vie d'efforts physiques stupides et de négligences insensées, vie pleine de longs jours d'inanition, d'abandon à toutes les intempéries et de maladies scorbutiques jamais soignées, toutes causes réunies qui

contribuent bien plus à hâter l'extinction définitive de la race que l'antique déchéance conlue par le philosophe.

Ne pouvant en aucune façon soulager ses misères, spectateurs indifférents et muets, nous parcourons en un moment les deux milles qui, de la Pointe de l'Est, nous amènent dans la petite patrie des colons irlandais, qui s'étend sur plusieurs rangs en arrière de la belle habitation de M. William Bigeold. Deux autres milles nous conduisent à l'église catholique de Maria et au grand magasin de M. Guité, n'occupant acadien, enrichi par l'exportation du bois et qui pendant quelques années a repris senté à Ottawa le comté de Bonaventure. Mais nous passons rapidement sur le chemin à fleur d'eau, sur cet étroit ruban gris dont on ne voit jamais l'extrémité ici, mais qui dans une heure, après la montée de quelques côtes va nous conduire à Carleton. Enfin nous y voici!

Nous voici dans ce lieu mémorable qu'on a bien pu flanquer d'un nom anglais, mais qui n'en demeure pas moins la terre promise de Tracadie, la terre promise au-delà du Jourdain de la persécution anglaise, le coin de sol béni où une couple de mille descendants des spoliés de 1755 ont reconquis l'aisance première et où, comme le dit Longfellow pour Grand-Pré, "réunis dans l'amour de Dieu et de l'homme également étranger à la peur qui règne sous les tyrans et à l'envie, vice des républiques, ils goûtent dans leur foyer, séjour de paix et de bonheur, une existence douce et tranquille. Point de serrures à leurs portes, point de barreaux à leurs fenêtres; leurs demeures sont ouvertes comme le jour et comme le cœur de leurs maîtres".

Pénétrons un moment dans une de ces blanches maisons qui bordent la route, et, comme les hommes sont aux travaux des champs, faisons connaissance des fidèles gardiennes du foyer que jusque ici, pour ainsi dire, je n'ai fait qu'entrevoir! Comme je suis garçon commençons par la demoiselle qui, venant m'ouvrir me fait un accueil charmant: c'est le type de la jeune acadienne. Elle est riieuse, enjouée; son petit nez mutin et spirituel, ses jolis yeux d'un bleu pâle, sa bouche fine et petite sont incapables d'une bouderie ou d'un accès de colère. Elle parle avec aisance, sur un ton musical; et, comme elle a été élevée au couvent, elle s'exprime dans un français presque pur où les "j'avions" et les "j'étions" ont disparu, mais où est demeuré, dernier vestige d'un langage autrefois bien différent du nôtre, une légère exagération d'accent sur les "moi" les "toi"

qu'elle prononce encore "moà" et "toà". Elle a dix-sept ans, l'âge d'Evangéline, et si elle n'est pas mariée de ce matin, pour sûr, elle est fiancée le l'an dernier. Jusque-là, sans aucun doute, elle a pendant quelques années tenu en partie double le livre de son cœur, mais, sur les conseils de sa mère, elle a enfin dû prendre un parti et elle s'est engagée à épouser Firmin, le plus jeune des deux, le plus sensible, le plus aimable et le plus travailleur. Elle est bien mise, mais modeste: elle ne porte plus de "camail" normand blanc comme la neige, ni de jupe rouge et bleue tissée à la maison, mais n'en garde pas moins dans la promenade du soir la grâce naïve de Marie Landry, la douce héroïne de Bourassa.

J. AUGUSTE GALIBOIS.

(A suivre)



Vue panoramique du village de Bathurst, N. B.

# Pour Rire



## LE NOM D'UN CHIEN

M. FÉTICHARD, honnête et paisible rentier, a fait appeler, par citation directe, devant la police correctionnelle, le sieur Léonard, son voisin, poëlier-fumiste. Comment la guerre s'est-elle allumée entre eux, et de quoi le rentier accusera-t-il son adversaire? C'est ce qu'il va nous faire savoir lui-même dans sa déposition.

—Messieurs, dit-il au tribunal, retiré des affaires avec une modeste aisance, il m'est impossible de rester inoccupé. Doué d'une vivacité extrême et d'une imagination dévorante, je me suis adonné à l'éducation des serins. J'étudie le moral de ces oiseaux.

L'accusé. — L'étude de soi-même est le commencement de la sagesse.

M. Fétichard. — Je continue, sans m'occuper de cette nouvelle injure de mon ennemi. En quoi cette occupation ornithologique a-t-elle pu déplaire à M. Léonard? Je l'ignore, Messieurs, mais il m'a pris dans une grippe dont il n'a pas tardé à me faire sentir la force et les effets.

L'accusé. — Mais dites donc quoi, voyons! Dites donc quoi!

Le plaignant. — J'ai l'honneur de parler à ces Messieurs, qui sont moins pressés que vous.

Le juge. — Le tribunal, au contraire, n'a pas de temps à perdre, et il faudrait nous dire bien vite ce dont vous vous plaignez.

Le plaignant. — J'obtempère à vos vœux... Monsieur a un chien; certainement, je ne veux dire de mal de personne, mais c'est bien la plus affreuse bête que jamais chienne ait mis au monde. Eh bien! Messieurs, savez-vous comment il l'appelle, ce monstre? Vous croyez peut-être qu'il l'appelle Turc ou César, ou Toto, ou Tutu? Non, Messieurs, il l'appelle du nom de mes pères, de mon nom, il l'appelle Fétichard.

L'indignation du plaignant l'empêche de continuer, il s'essuie le front, d'où la sueur ruisselle, et il reste devant le tribunal comme s'il venait d'être brusquement pétrifié.

Le juge. — Eh bien! est-ce que c'est tout?

Le plaignant. — Comment! si c'est tout? n'est-ce donc point assez? Donner à un homme le nom d'un chien! c'est-à-dire, je me trompe: à un chien le nom d'un homme!... Faut vous dire que Monsieur est toujours sur le pas de sa porte, la pipe à la bouche; il dit qu'il est fumiste... il n'est que fumeur, le malheureux; son affreux quadrupède ne le quitte pas, et je ne peux pas sortir ou rentrer, que soudain Monsieur me crie: "Fétichard, Fétichard, ici! venez baiser ce matre!" Et l'insolent animal, qui répond à ce nom comme si c'était celui qu'il eût reçu de son parain, se dresse sur ses deux pattes de derrière et va frotter son museau contre celui de Monsieur... C'est une familiarité bien dégoûtante... et alors on me rit au nez; c'est le portier, c'est son fils, c'est la fruitière d'à côté... Enfin, dans tout le quartier, le chien de Monsieur n'est connu que sous le nom de Fétichard, ce qui me fait du tort parmi mes connaissances.

M. le juge consulte ses assesseurs en souriant, et le prévenu profite de ce moment de silence pour prendre la parole.

—Je ne sais pas pourquoi il prétend que je lui en veux, le voisin. Je pourrais bien dire que dans la chambre de ses serins, étant située au-dessus de ma boutique, ces animaux, qui sont placés à la fenêtre, font sans cesse jaillir de l'eau qui tombe sur moi et sur les personnes qui viennent me voir... Mais, vrai, je ne lui en veux pas... Si j'ai appelé mon chien Fétichard, c'est parce que je ne savais quel nom lui donner, et que celui-là m'est venu dans la tête, et que je lui ai donné la préférence comme étant moins commun qu'Azor ou Fidéle... C'est même une preuve de considération que je donne à Monsieur en appelant de son nom un animal si attaché et si intelligent.

Le juge. — Vous avez eu tort, et je vous engage à ne pas continuer.

Le tribunal, attendu que les faits ne constituent pas le délit d'injures tel qu'il est défini par la loi, renvoie Léonard des

fins de la plainte, et condamne Fétichard, partie civile, aux dépens.

M. Fétichard, en s'en allant. — Nom d'un chien!...

## LE MOYEN DE REUSSIR

QUEL est le secret qui permet de réussir en ce monde? demanda le Sphinx. —C'est de tenir ferme, répondit le Breton.

—C'est de n'être jamais en retard, répondit le Calendrier.

—C'est de vivre en pleine lumière, répondit le Feu.

—C'est de piquer les gens sans les offenser, répondit le Couteau.

—Oui. Faites porter vos effets et restez.

Victor sortit, revint et fit son service. Le lendemain, on attend Victor. On sonne, personne; on resonance, personne encore. Deux heures se passent et Victor ne paraît pas.

Impatiente, la maîtresse du logis monte à la chambre de Victor.

Il était pacifiquement couché, les yeux ouverts.

—Mais, Victor, dit la dame, il est onze heures!...

—Je le sais, Madame, répond Victor d'un air tranquille.

—Vous n'avez donc pas entendu qu'on vous a sonné?

## UN CLIENT GRINCHEUX

LA scène se passe à Montréal, dans un salon de coiffure, chez M..., mais chut! pas de "professionnelle indiscretion".

Un Anglais d'une cinquantaine d'années entre en coup de vent, sans dire bonjour ni bonsoir, et, raide, l'air grave, d'un mouvement automatique, accroche son couvre-chef à une patère. Son crâne est effroyablement dénudé. Au premier coup d'oeil on s'aperçoit que sa barbe date d'au moins trois jours (chose rare).

L'Anglais chauve, toujours sans desserrer les dents, s'assied dans un fauteuil "d'opération".

Un artiste capillaire attaché à la maison s'avance et interroge:

—La barbe, monsieur?

—"No", grogne l'Englishman. Je volé que vò mesuriez moà pour une costume complet.

Le chevalier du rasoir, fort surpris:

—Mais pardon, monsieur, vous vous trompez, vous n'êtes pas dans une boutique de tailleur.

—Aôh, ce n'être pas ici une tailleur-"shop"?

—Non, monsieur.

—Aôh, et quel "business" vous faites alors?

—Maison de coiffure, monsieur.

—Mais quelle sorte de "business" on fait dans votre "shop"?

—On fait la barbe et on coupe les cheveux, monsieur.

—Aôh, bien! Et povez-vous penser, môsieu le garçon, qu'un homme qui n'a pas de cheveux sur son tête entre ici pour faire couper ses cheveux?

—Non, monsieur.

—Et trové-vous môa ressembler à une liouante?

—Oh! non, monsieur, je ne me permettrais pas... réplique le barbier, interloqué, qui, "in petto", se dit:

—Toi, mon vieux colon, si tu n'as pas l'air d'un lunatique, tu en as tout à fait les manières.

—Bien. Alors, si je été sain d'esprit et n'avé pas de cheveux sur mon tête, quoi, naturellement, prové-vò sioupposer môa être venu faire ici?

—Pour vous faire raser?

—"All right!" Et alors, "my dear sir", pourquoi vò demandé à môa si ce était pour le barbe que je venai m'assir dans ce "chair"?

Le garçon reste coi, ébaudi, il savonne énergiquement le menton du client, puis le rase sans souffler mot.

Après l'opération, l'homme chauve paie et... sort à l'anglaise.

L'opérateur, statufié, avait, pour cette fois, jugé prudent de ne pas poser la question ordinaire:

—Shampooing, monsieur?

## EN PLEINE MER

L'AMI Pataud et l'ami Lacorne vont faire de compagnie la traversée de l'Atlantique.

Après le premier tribut payé au mal de mer, ils échangent leurs impressions, et comme Pataud a moins souffert que Lacorne, il voit en rose ce qui apparaît à son ami sous les plus tristes couleurs.

—Jamais je ne m'habituerai à cette vie, soupire Lacorne, ça manque de théâtre, ici, et de tramway, et de métro, et de verdure!

—Oui, mais on est au grand air! riposte le bon Pataud.

—C'est comme ma cabine: regarde-moi si c'est petit; pas moyen de se retourner!

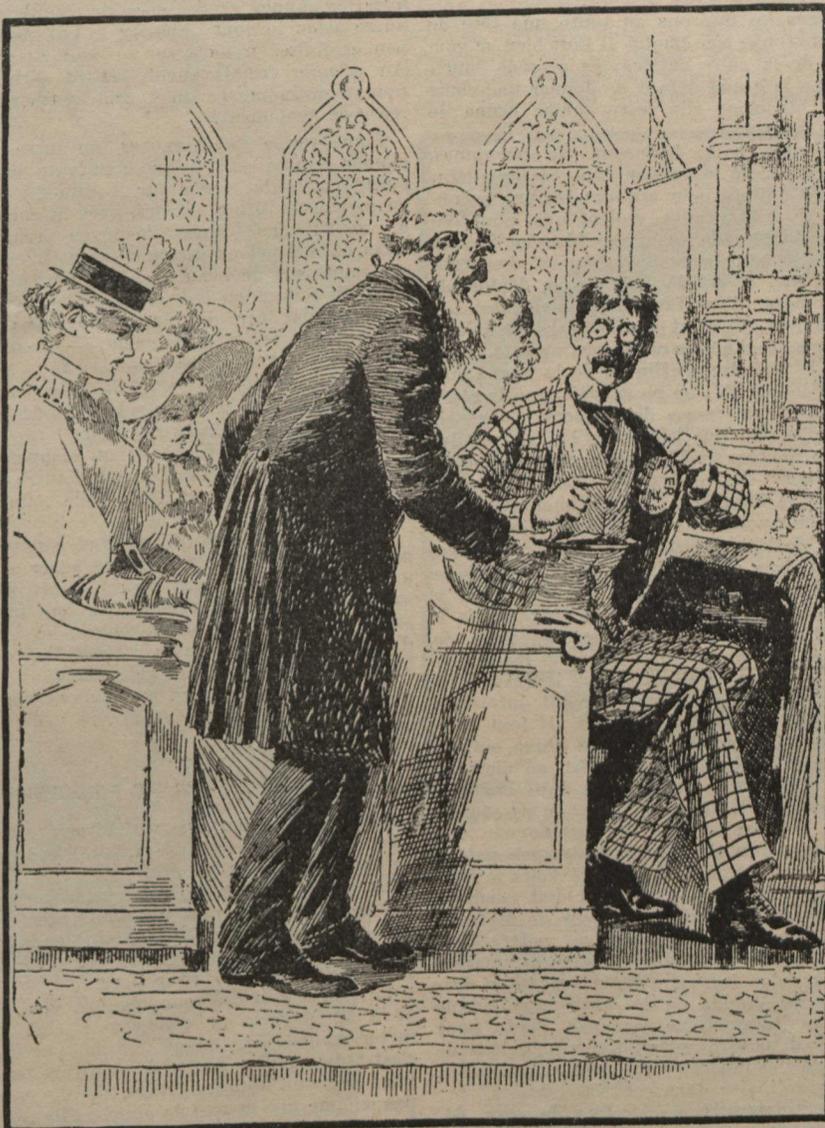
—Peuh! tu gémiss tout le temps, déclare Pataud; nous sommes au large, et tu te plains d'être à l'étroit!

## AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

LE juge. — Voilà dix fois, en un mois, que vous comparez pour délit d'ivresse manifeste; vous êtes incorrigible.

Le prévenu, d'un air tragique. — Mon président, je ne suis pas un ivrogne: si je bois, c'est pour oublier!

Le juge. — Oui, mais vous n'oubliez pas de boire.



Histoire sans paroles

—C'est d'adhérer à toutes les propositions, répondit la Glu.

—C'est de ne point jalouser plus gros que soi, répondit le Grain de mil.

—C'est de frapper fort et ferme, répondit le Marteau.

—C'est de se tenir au frais en toute saison, répondit la Glace.

—C'est de rester insondable et fermé, répondit la Fenêtre.

—C'est d'avoir horreur du vide, répondit la Caisse.

—C'est de garder une poire pour la soif, répondit le Financier.

## UN SERVITEUR XXe SIECLE

UNE maîtresse de maison avait besoin d'un domestique; on lui envoya un brave garçon qui arrivait en droite ligne d'un village de l'Acadie.

Victor (c'était son nom) était muni des meilleurs renseignements.

—C'est bien, Victor, lui dit-elle, je vous prends à mon service; vous aurez cent dollars de gages, vous serez nourri, blanchi, et je vous habillerai.

—Ainsi, madame m'habillera?

—Au contraire...

—Alors, pourquoi ne descendiez-vous pas?

—Mais, Madame m'avait dit, hier, qu'elle m'habillerait; j'attendais qu'elle vint m'habiller.

## DE BONNES PAROLES

DIX heures du soir. La pluie tambourine tristement aux carreaux. La lampe projette un cercle lumineux sur le guéridon à ouvrage que madame recouvre d'un travail de broderie en cours d'exécution. Les mains croisées, monsieur, marié depuis trois mois, somnole dans un fauteuil et madame l'appelle tout doucement:

—Gaston, Gaston, mon ami!

—Euh! euh! Plait-il? fait monsieur, à demi-réveillé.

—Tu ne t'ennuies pas trop, mon chéri?

—Pas le moins du monde, poupoule!

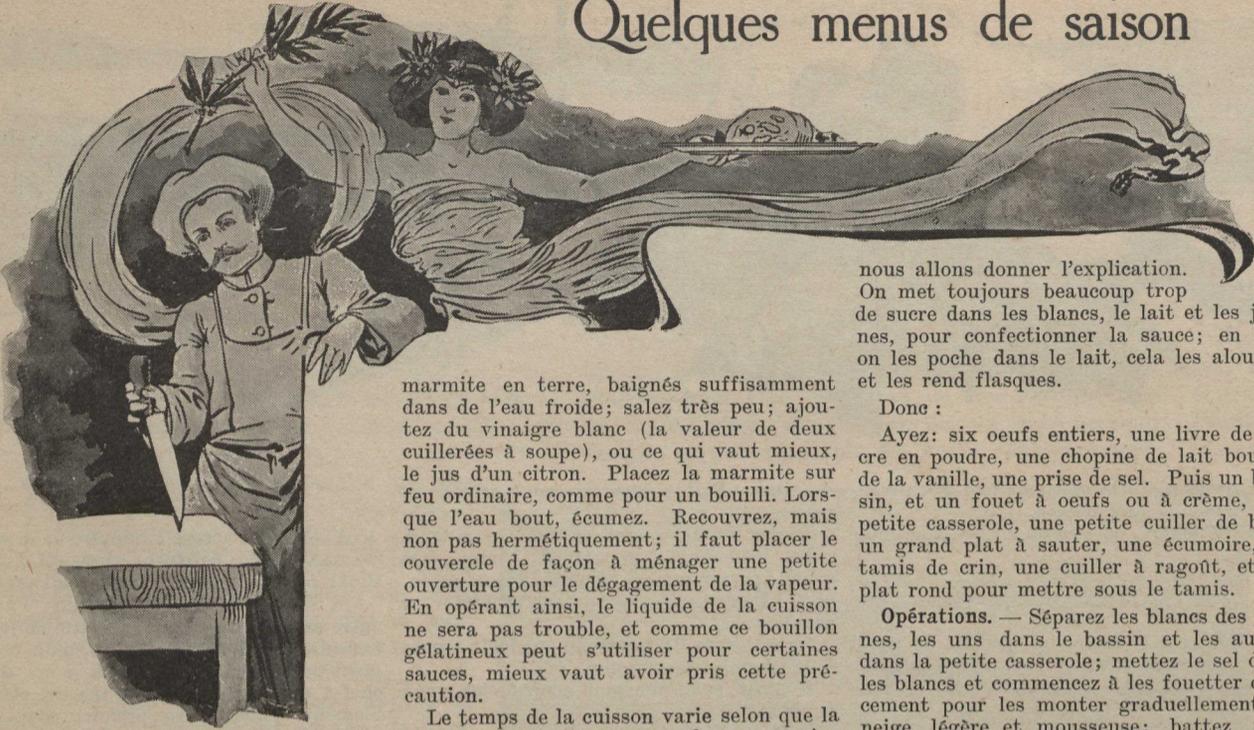
—Bien vrai, tu ne regrettes pas ton ancienne vie de célibataire?

—Fichtre non!

—Pas le plus petit regret?

—Des regrets? Mais, ma petite femme, c'est au point que si tu mourais cette nuit, demain je me remarierais!

# Quelques menus de saison



## DINER DE FAMILLE

Potage velouté au blanc d'oeuf	Pain de seigle Pain ordinaire
Tête de veau à la vinaigrette	Beurre Œufs à la neige
Purée de pommes de terre Céleri Radis	Fruits divers (de la saison) Thé Café

**P**OUR être bonne cuisinière, il faut posséder au moins trois qualités: le goût, l'imagination et l'économie, c'est-à-dire qu'il faut combiner ses menus quotidiens de façon à ce qu'ils soient bons, qu'ils présentent de la variété et qu'ils ne coûtent pas cher.

En s'inspirant des menus que donne l'Album et dans lesquels ces trois considérations entrent toujours en premier lieu, nous croyons que nos lectrices obtiendront de bons résultats.

Les éléments qui composent les différents plats que nous indiquons, et dont nous donnons ci-dessous les recettes, sont absolument communs, à la portée de tout le monde, et peu dispendieux; la tête de veau, par exemple, qui ne se vend pas plus que trois ou quatre sous la livre, peut-être parce que nos ménagères canadiennes ne savent pas bien quel excellent parti on en peut tirer. Nous allons le leur apprendre, en souhaitant que si la consommation en augmente, le prix en reste toujours aussi bas.

Le dîner ainsi combiné, il sera facile de se rendre compte de son revient total en se basant sur le nombre de personnes et sur le prix courant des aliments. Ce dîner, quoi qu'il en soit, ne peut coûter plus de un dollar pour le tout.

### Recettes du menu.

**Potage velouté au blanc d'oeuf.** — Pour 6 personnes, on prendra trois blancs d'oeufs que l'on délaiera dans un bol avec de la farine de gruau en quantité suffisante pour obtenir une sorte de pâte assez ferme. Quand le mélange est bien fait, on ajoute peu à peu, par cuillerées, du bouillon froid (bouillon que l'on a obtenu d'un gigot de boeuf, ou de débris de poulet), ensuite on met, par petite quantité également, du bouillon chaud, et il suffit de verser le tout dans la casserole remplie de bouillon bouillant qui est alors sur le feu. En versant, on remue le tout avec une cuiller. On compte environ une très petite cuillerée à bouche de farine par personne. Nous avons indiqué ici la manière de faire un très bon potage avec des blancs d'oeufs, ce qui permet l'utilisation de ceux-ci, dont on ne sait souvent que faire, mais on peut tout aussi bien employer des oeufs, blanc et jaune compris. Deux oeufs suffisent pour six ou sept personnes. La farine de gruau ordinaire en usage à la cuisine est jugée suffisante, mais le potage serait plus fin si l'on prenait de la fine fleur de gruau. Il convient d'ajouter que l'on devra mettre un petit grain de sel avec les oeufs et la farine. Il faut environ cinq minutes de cuisson.

**Tête de veau à la vinaigrette.** — Après avoir désossé la tête, mettez-la pendant une nuit entière dans de l'eau fraîche, renouvelée constamment par un petit filet d'eau tombant du robinet; dans ces conditions, vous la trouverez le matin parfaitement dégorgée. Alors, placez-la, avec bonne quantité d'eau froide, dans un grand récipient; mettez sur feu ordinaire, de façon à ne pas provoquer une cuisson rapide. Dès que l'ébullition se produit, écumez et retirez du fourneau.

Rafraîchissez aussitôt la tête à grande eau. Cette opération aura pour résultat de débarrasser la tête de l'albumine qui s'y est collée.

Maintenant, divisez la tête par morceaux plus ou moins gros. Mettez-les dans une

marmite en terre, baignés suffisamment dans de l'eau froide; salez très peu; ajoutez du vinaigre blanc (la valeur de deux cuillerées à soupe), ou ce qui vaut mieux, le jus d'un citron. Placez la marmite sur feu ordinaire, comme pour un bouilli. Lorsque l'eau bout, écumez. Recouvrez, mais non pas hermétiquement; il faut placer le couvercle de façon à ménager une petite ouverture pour le dégagement de la vapeur. En opérant ainsi, le liquide de la cuisson ne sera pas trouble, et comme ce bouillon gélatineux peut s'utiliser pour certaines sauces, mieux vaut avoir pris cette précaution.

Le temps de la cuisson varie selon que la tête provient d'un veau plus ou moins jeune; en général, il faut compter laisser cuire les morceaux de tête d'une heure et demie à deux heures. Il ne faut pas que cette chair soit trop molle; un peu de fermeté lui convient à merveille; alors, elle est vraiment cuite à point.

Dans les maisons où toute une tête de veau trouve son emploi, il faut bien se garder de la cuire entière; ce procédé routinier a le grand défaut de donner une chair mal blanchie; elle reste même brune, le plus souvent.

D'autre part, beaucoup de personnes, ayant étudié la cuisine dans ces livres funestes qui ont pour auteurs des professionnels de restaurants, croient que, pour obtenir la tête de veau plus blanche, il faut la faire cuire avec de la farine, des légumes, etc. C'est là une erreur déplorable provenant d'un faux enseignement. Les cuisiniers qui n'ont jamais travaillé qu'aux fourneaux d'hôtels ou de restaurants, n'ont pas le moindre sentiment de la bonne cuisine de famille; on ne saurait trop le répéter aux maîtresses de maisons bourgeoises. L'erreur que le signale ici est une des mille preuves de l'incompétence absolue de la plupart des chefs dont il s'agit en ce qui concerne l'hygiène dans l'alimentation.

A leur point de vue, cette addition de farine, de légumes, de condiments, est utile, en ce sens qu'ils tirent ensuite parti de cette cuisson de la tête de veau pour y ajouter encore (une fois la tête servie à part) des rognons, du foie, des pieds de toutes sortes, et ils ont ainsi des mets supplémentaires, d'ailleurs fort indigestes, à ajouter sur leur carte; ayant intérêt à grossir leur nombre de plats, ils font donc forcément tout le contraire d'une cuisine saine et hygiénique. En effet, en mettant farine, légumes, condiments dans l'eau de cuisson de la tête de veau, on ne réussit qu'à la faire suer, qu'à occasionner une fermentation qui rend malsaine cette chair si naturellement délicate. Et voilà le danger réel, au nom duquel on doit condamner et combattre cette erreur de mauvais praticiens. Il vaut mieux ne mettre dans l'eau que du sel et du citron ou du vinaigre blanc, selon les indications données ci-dessus. Le liquide de la cuisson, si simple qu'il soit ainsi, ne sera pas perdu pour cela; il servira pour diverses gelées de viande, et remplacera avantageusement l'eau ordinaire dans certaines sauces.

**La vinaigrette.** — La tête de veau, détaillée et cuite comme il vient d'être dit, doit être servie chaude, avec une vinaigrette. Cette vinaigrette peut être préparée d'avance; mais il est préférable que chacun puisse la faire à son goût, dans son assiette. Dans ce cas, en sus de l'huile, du vinaigre, du sel et du poivre, qui constituent le service d'une vinaigrette ordinaire, on l'accompagnera d'un plateau contenant du persil haché très fin, des cornichons également hachés. De la moutarde sera tenue à la disposition des convives.

**Purée de pommes de terre.** — Prenez une douzaine de pommes de terre rondes, car elles sont plus farineuses, lavez-les, puis faites-les cuire à l'eau avec un peu de sel. Enlevez alors la peau, écrasez-les avec un pilon et passez-les à la passoire pour que votre purée soit bien égale. Ajoutez gros comme un oeuf de beurre, que vous faites tiédir en hiver, sel, poivre et un peu de lait. Battez bien vos pommes de terre pour qu'elles soient légères, et faites en sorte qu'elles aient néanmoins assez de consistance. Mettez ensuite cette purée dans une casserole et faites-la chauffer à feu doux; elle peut servir de garniture pour côtelettes, biftecks, saucisses, etc.

**Oeufs à la neige.** — Dans bien des préparations de douceurs de ce genre, après avoir compulsé maints ouvrages, nous avons remarqué deux grosses erreurs dont

nous allons donner l'explication. On met toujours beaucoup trop de sucre dans les blancs, le lait et les jaunes, pour confectionner la sauce; en sus, on les poche dans le lait, cela les alourdit et les rend flasques.

Donc :

Ayez: six oeufs entiers, une livre de sucre en poudre, une chopine de lait bouilli, de la vanille, une prise de sel. Puis un bassin, et un fouet à oeufs ou à crème, une petite casserole, une petite cuiller de bois, un grand plat à sauter, une écumoire, un tamis de crin, une cuiller à ragoût, et un plat rond pour mettre sous le tamis.

**Opérations.** — Séparez les blancs des jaunes, les uns dans le bassin et les autres dans la petite casserole; mettez le sel dans les blancs et commencez à les fouetter doucement pour les monter graduellement en neige légère et mousseuse; battez plus fort jusqu'à ce qu'ils soient durs et fermes.

Retirez le fouet et mêlez avec précaution la moitié du sucre, soit une demi-livre; réservez.

D'autre part, mettez le restant du sucre avec les jaunes et l'essence de vanille ou autre selon le goût; ajoutez le lait peu à peu et faites prendre sur le coin du feu. Au premier frémissement, retirez vite et remuez un moment; sinon, cela tournerait; réservez également.

Emplissez le plat à sauter (ou autre récipient équivalent) d'eau bouillante sans sucre, naturelle; tenez sur le coin du feu en petite ébullition. Alors, avec la cuiller à ragoût, vous formez l'oeuf en prenant dans le bassin et en donnant un petit coup sec au-dessus de l'eau. — Continuez ainsi en deux fois; c'est-à-dire, en pocher six à chaque fois; car six blancs doivent produire douze oeufs à la neige. — Retournez-les avec l'écumoire pour les faire pocher des deux côtés; c'est fait. Egouttez-les un à un sur le tamis, placé au-dessus du grand plat. Laissez refroidir.

Dressez-les en spirale sur un compotier creux, en les chevaillant l'un sur l'autre, et versez la sauce, qui est d'une belle couleur d'or transparente.

C'est une friandise qui plaît et convient aux enfants. On peut varier la sauce soit au café ou au chocolat, voire en été une sauce naturelle aux fruits, tels que fraises, framboises, groseilles rouges, ou l'un d'eux mêlé avec un autre. Ainsi, l'on obtient des oeufs à la neige impeccables.

La description est un peu longue, mais la pratique est d'une simplicité élémentaire.

### AUTRES RECETTES ET PROCÉDES

**La cristallisation des confitures.** — Cet effet provient d'une cause unique: le degré de cuisson est trop avancé.

La cristallisation ne provient pas, comme le croient certaines personnes, de l'excès de sucre. La confiture cristallise aussi bien avec demi-livre de sucre par livre de fruits, qu'avec livre pour livre.

Le poids exact de cuisson doit être de 31 à 32 degrés au pèse-sirop: c'est ce qu'on appelle la "nappe" ou la pastille, c'est-à-dire qu'une goutte de confiture tombant sur une assiette froide, ne s'y étale pas comme une goutte de pluie. Elle reste bombée comme une petite pastille.

Passé ce degré, l'eau naturelle de végétation du fruit est évaporée et ne fournit plus la proportion de liquide nécessaire pour que le sucre se maintienne à l'état de sirop. Dès lors, le sucre sèche et retourne tout simplement à l'état solide.

Une autre question se pose: celle de la conservation. La cristallisation peut également provenir du séjour des confitures dans un endroit trop chaud.

En tous cas, cette cristallisation peut se corriger. Il suffit, quelques heures avant l'emploi, d'ouvrir un pot cristallisé pour y verser une, deux ou trois cuillerées — suivant la capacité du pot — d'eau bouillante, et de la laisser dissoudre et pénétrer la confiture.

**Cuisson des conserves en flacons.** — Pour protéger les flacons durant la cuisson dans l'eau bouillante, on a l'habitude de placer un lit de foin au fond du chaudron. Il est également très commode d'envelopper à part chaque flacon dans un papier, feuille de journal ou autre — à la façon dont les marchands empaquèrent une bouteille, tout simplement. Et alors, supprimer le foin. Ou encore: un linge au fond du chaudron, une grille par-dessus, quelques tours de ficelle au milieu de chaque bouteille pour amortir les chocs.

EDNA.

# Femmes, Arrêtez!

Et considérez ce fait d'une importance vitale

Qu'en vous adressant à Mde. Pinkham vous confiez vos maux intimes à une femme, dont l'expérience dans les maladies de femme est de plusieurs années.

Vous pouvez parler librement à une femme quand il est révoltant de raconter vos maladies à un homme — qui ne vous comprend pas parce qu'il est homme.

Beaucoup de femmes souffrent en silence et laissent leur état s'aggraver, sachant très bien qu'elles ont besoin d'un secours immédiat, mais leur modestie naturelle leur interdit de s'exposer aux questions et probablement à l'examen, même de leur médecin de famille. Cela est inutile. Gratuitement vous pouvez consulter une femme dont les connaissances, acquises par l'expérience sont considérables.

## Invitation permanente de Mde. Pinkham.

Les femmes qui souffrent de maladie féminine quelconque sont invitées à communiquer promptement avec Mde. Pinkham, Lynn, Mass. Toutes les lettres sont reçues, ouvertes, lues et les réponses sont envoyées uniquement par des femmes. Une femme peut parler librement à une femme de ces maux intimes; ainsi a été établie la grande confiance qu'ont en Mde. Pinkham les femmes du Canada. La profonde expérience qu'elle possède lui a donné certainement les connaissances nécessaires à votre cas. Elle ne demande rien en retour, que votre bonne volonté; ses conseils en a soulagés des milliers. Toute femme riche ou pauvre est certainement folle de ne pas profiter de l'avantage que présente l'offre d'une aussi généreuse assistance.

Si vous êtes malade, n'hésitez pas à vous procurer une bouteille de Composé Végétal de Lydia E. Pinkham immédiatement, et écrivez à Mde. Pinkham, Lynn, pour lui demander conseil.

Quand un remède a réussi à redonner la santé à tant de femmes, vous ne pouvez raisonnablement dire, sans l'essayer: "Je ne crois pas qu'il me soulage."



AVANT

## Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

**ENLEVÉS INSTANTANÉMENT**  
sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

**\$50.00 DE RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS.**

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité.

Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez

Cooper & Co., Dépt. 12, 425 St-Paul, Montréal agents spéciaux pour le Canada.



APRÈS

## 12 ROMANS CÉLÈBRES — \$1.00

Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres: Les Fiançailles d'Yvonne—Vengeance de Femme, en 2 vols—La Capitaine—La Cosaque—Le Missel de la Grand'Mère—L'Ami du Château—La belle Tiennette—La Fiancée du Tueur de Lion—Le Médiant Noir—La Lanterne Rouge—L'Enveloppe Noire—Chagrin d'Aimer—La Dame d'Auteuil—La Voleuse d'Enfants—Le Secret du Blessé—Le Compagnon Invisible—Mariage aux Roses—Les Dix-sept ans de Marthe—La Bruyère d'Yvonne—La Langue de Mme Z.—Cœur de Sceptique—Un Mariage de Confiance—La Fille des Vagues—Amour d'Enfant, Amour d'Homme—La Vierge des Maquis—Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez:

**DEOM FRERE,**  
1877, rue Ste-Catherine, Montréal

# Concours Géométrique de l'Album Universel

Courage et patience! Ce n'est pas un concours ordinaire que vous avez à résoudre cette semaine, aimables et vaillants concurrents. Aussi, quelle satisfaction pour vous de pouvoir dire: "Pas aisé, ce concours, mais je l'ai trouvé quand même, et je vais décrocher un des 20 prix que l'Album Universel distribue chaque semaine aux concurrents courageux et persévérants."

**NOTE AUX CONCURRENTS.** — Les enveloppes devront porter les mots 17e Concours, nous parvenir au plus tard le 9 septembre, et ne pas contenir autre chose que le dessin et la carte du concours. Les concurrents sont priés de se conformer strictement à ces conditions.



**Explications.**

Vu l'extrême difficulté de notre concours d'aujourd'hui, nous allons, amis lecteurs, vous faciliter la tâche en vous mettant sur la voie de la réussite. Lisez bien. Il s'agit, d'un seul coup de ciseau, de couper le dessin ci-dessus, de telle façon que la réduction de l'image (la jeune fille et ses brebis) se présente complète au centre du dessin, entourée sur les

quatre côtés des pièces de 2 cent, complètes et incomplètes.

Naturellement, il faut: 1o découper le dessin, ou le reproduire grosso modo sur une feuille de papier à calquer ou autre, à votre choix; 2o le plier en biais en faisant quatre plis réguliers de même largeur, sinon de même longueur, un des plis faisant oreille à l'extérieur, et l'autre à l'intérieur; 3o d'un seul coup de ciseau, couper au beau milieu, mais toujours en biais, le papier ainsi plié; 4o développer chaque partie qui vous donneront deux équerres parfaites; 5o si vous unissez les deux équerres en les emboîtant l'une dans l'autre, vous aurez la meilleure solution du problème, qui, pour compliqué qu'il soit, n'en est pas moins extrêmement intéressant et fort curieux.

Sur la carte ci-contre, ou une feuille de papier ordinaire, écrivez, le plus lisiblement possible, vos noms et votre adresse, et expédiez le tout par la poste, à Concours No 17, Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, Montréal, Canada.

**Formule pour les Solutions**

**CARTE DU CONCOURS No 17**

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Noms et adresse

Les solutions de ce concours seront publiées dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que les noms des 20 concurrents heureux qui nous auront envoyé la solution exacte.

**Solution du Concours No 13 :**

La route la plus courte pouvait être suivie par l'un ou l'autre des trois amis en gribouille, Jean, Emile et Paul.

**Noms et adresse des concurrents heureux.**

C. C. D. Hébert, Trois-Rivières, 66 avenue Lavolette; Fridolin Roberge, 997 St André, Montréal; Anisor, 197 rue Bleury, Montréal; Ulric Archambault, 3616 Notre-Dame, St Henri; D. Kirouac, 44 St Dominique, St Roch, Québec; Emile Dupont, South River, N. J.; Léa Warnault, 39 Victor Ave, Toronto; Wilfrid Barras, 131 rue St Pierre, Basse-Ville, Québec; J. L. Savard, Bureau de l'Etoile, Lowell, Mass.; Mme Edmond Dubois, Ste Thérèse; Mme Léonie Couture, Rimouski; Mlle V. Décarie, Montréal-Ouest; Léandre Renaud, 529 St Jean, Québec; Léda Monette, 181 rue Clarence, Ottawa; Mlle Thérèse Lambert, 888 St Hubert; G. H. Gagnon, 106 rue de la Couronne, Québec; Mlle Bernadette Pelland, 356 Mont-Royal, Montréal; C. E. Mailhot, Trois-Rivières; Mlle Marie Moreau, No 6 Word St., Salem, Mass.; William Marchand, 64 Washington St., Worcester, Mass.

Un grand nombre de concurrents ayant passé à côté de la solution, le nombre de ceux qui sont tombés justes est par conséquent restreint, comme on peut en juger par la liste suivante:

Mlle Fleurienne Laperle, Sorel; J. P. Boissinet, Québec; Marie-Eugénie R., Montréal; C. Burino, Montréal; Alphonse Goulet, Holyoke, Mass.; J. A. Lespérance, rue Fullum; J. C. Parent, Montréal; M. O. Proulx, Québec; Marcelle Rivet, Montréal; J. J. Dorion, Ontario; Mlle Séraphie

Mavaut, Ottawa; Mlle Mary Robinson, St Romuald; Marie-Eugénie R., Montréal.

Concours Nos 11 et 12. — Solutions justes reçues trop tard: Marie-Jeanne Richard (No 12); Fleurienne Laperle et Mme Dubas (No 11).

**PURE KÖENIG'S TONIQUE NERVEUX**

**GRATIS** UN AVIS très sévère sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux passives surtout.

**KÖENIG MED. CO.,** 100 Rue Lake, CHICAGO, En vente chez les pharmaciens: \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

La grande majorité des maladies viennent de la pauvreté du sang. C'est pour cela que

## LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui manquent, guérit tant de maladies. Le Robur se vend sous trois formes: Robur liquide, \$1.00; Robur granulé, 50c; Robur en perles, 50c. Essayez aussi "ROBUST", Purgatives, 25c.

Les Tablettes "ROBUST", Purgatives, 25c.

**C. BEAUPRE, 73 Desery, MONTREAL, et partout.**

## SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poumons.

En vente chez tous les pharmaciens. **PRIX: 25 cts**

Préparé par **La Cie Chimique "Léonard"**

3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

**ESSAI GRATUIT** **ESSAI GRATUIT**

**ESSAI GRATUIT** — Pas un sou comptant. Envoyez-moi simplement une carte postale avec votre nom et votre adresse, et je vous enverrai immédiatement gratis une de mes plus nouvelles ceintures électriques améliorées de première qualité. Vous pourrez vous en servir pendant trois mois, puis me payer après guérison, et le prix ne sera que la moitié de celui que les autres demandent pour leurs ceintures de qualité inférieure. Si vous n'obtenez pas une guérison, renvoyez-moi la ceinture à mes frais, et VOTRE PAROLE EN DECIDERA.

**JE ME FIERAI A VOUS** — Cette ceinture moderne est la seule qui procure un courant thérapeutique puissant d'électricité sans tremper la pile dans du vinaigre, comme la chose a lieu pour toutes les autres ceintures, et je garantis qu'elle ne brûlera jamais. C'est un remède certain et efficace qui ne manque jamais de guérir tous les cas de rhumatisme, varicocèle, dyspepsie, faiblesse dorsale, nervosité, maux de reins, de foie et d'estomac et de faiblesse due aux abus et aux excès.

**JE DONNERAI GRATUITEMENT** à chaque personne qui m'écrira, un exemplaire de mon traité médical superbement illustré que tous les hommes et toutes les femmes devraient lire.

**Dr J. M. MACDONALD, No. 6 Bleury, Montréal.**  
Consultation gratuite tous les jours de 9 a.m. à 5.30 p.m., et jusqu'à 9.30 p.m., les mercredis et samedis.

**ESSAI GRATUIT** **ESSAI GRATUIT**

LA  
CIE DE NAVIGATION  
RICHELIEU ET ONTARIO

"Anse à l'eau" à Tadoussac

## DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émuissante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUÉBEC, la MALBAIE, TADOUSSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété.

Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à

**THOS. HENRY, gér. du trafic**  
Montréal

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

## Les petites élégances de la maison

L'INTERIEUR

le plus simple peut être enjolivé à bien peu de frais par l'ingéniosité de la maîtresse de la maison. Autant il est absurde de chercher à embellir son chez soi à l'aide d'une quantité de bibelots d'un goût plus ou moins sûr, d'un sentiment d'art absolument nul, autant une femme à bonne grâce à préparer mille riens jolis, qui donneront au home familial l'air indéfinissable et charmant du logis "aimé" par ses hôtes.

Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir, au cours d'une visite faite dans un intérieur confortable, luxueux même, ressenti la sensation de froid, de triste malaise qu'on éprouve dans un lieu inhabité? Beaucoup de femmes n'ont pas l'amour de leur intérieur: c'est là, je le crois, le secret de bien des maisons mornes et sans vie.

Ca ne coûte pas cher d'orner sa maison. Il ne faut pas prétexter la pauvreté du budget. Tant de choses charmantes peuvent se faire à peu de frais ou rien qu'en utilisant ce qu'on a!

Voyons un peu ce que nous pouvons "bibeloter" pour chaque pièce; chacune de vous, mesdames, trouvera dans cet article des idées pour ce qui peut convenir plus particulièrement au genre de son installation.

Commençons par l'antichambre ou le hall, comme vous voudrez appeler cette pièce, où le visiteur se trouve introduit dès que la porte de votre maison s'est refermée sur lui.

Sur une simple table de bois blanc, à pieds tournés, teintés noyer ou laqués, nous clouons un molleton fait de plusieurs feuilles d'ouate et d'une mousseline à fromage posée dessus, et nous recouvrons le tout d'un tapis en grosse toile, en toile canevas ou en toile de soie, brodées au point de croix, au point plat ou au point lancé. Sont-ils teintés? le drap conviendra mieux: un morceau inutilisé brodé au point de tige en grosse laine mohair, ou couvert d'arabesques faites avec un petit galon étroit, sera très joli.

Votre table d'antichambre est-elle en beau bois massif? Achetez, chez un bourreux ou un sellier, un morceau de cuir à bourrure, brun doré, fauve ou rouge, de la grandeur du dessus de la table, brodez dans un des angles supérieurs vos initiales enlacées, de la hauteur d'un pouce et demi environ; faites cette broderie en cannetille d'or sombre ou en gros cordonnet d'or brun ou d'argent vieilli; doublez le cuir d'un morceau de soie de couleur — pris dans une vieille doublure de robe ou de manteau, par exemple, — cousez au bord un galon ancien, et vous aurez un tapis très chic et pas banal.

Sur la table, placez un encrier, des portes-plumes garnis, un plumier fait d'une boîte longue et étroite recouverte de soie (un vieux ruban imprimé sur chaîne peut être utilisé), un plateau à cartes de visite fait de même avec une boîte de papier à lettre vide. Un buvard complètera la garniture de la table.

Si les sièges comportent l'adjonction de coussins, ceux-ci peuvent être préparés dans des morceaux restant de rideaux en damas ou en cretonne, brodés de fine ficelle. Coussins plats, bien entendus, fixés au dossier.

Ne pas oublier de placer, au fond du tube de faïence porte-parapluies, une épaisse rondelle de feutre ou de liège, qui le protège des fêlures qu'occasionnent souvent les bouts de parapluies posés vivement.

Passons maintenant à la salle à manger. Pour le dessus du buffet, le dessus de la petite table "servante", nous ferons des housses de toile granitée ou de toile flamande brodées au point de croix, au point plat, au passé. Le bord de ces dessus sera festonné ou orné d'une dentelle de fil. Des coussins plats en panne, de nuance éteinte, vieux rouge, vieux bleu, vert ancien, bordés de galon d'or terni, rendront plus confortable le dossier des chaises. Nous penserons aussi au bavot de la suspension, dont la lumière sera ainsi plus localisée sur la table, tout en ne fatiguant pas la vue. Autour du cercle servant de support à l'abat-jour, nous fixerons, à l'aide d'un large caoutchouc plat serrant suffisamment le cercle de métal, un volant de quatre pouces de soie légère, verte, jaune ou rose. La teinte bleue est très désavantageuse aux lumières, la teinte rouge très fatigante. Sur ce volant, nous en disposerons un autre, soit en légère guipure sur filet, soit en tulle brodé, soit en dentelle.

Dans le premier cas, les deux volants seront plats, dans le second cas on les froncera légèrement.

La salle à manger sert-elle aussi de "pièce de famille", c'est-à-dire y passe-t-on en famille les quelques heures de bonne



intimité du soir? Elle contient alors un grand fauteuil pour le père de famille, une bergère ou une causeuse pour la maman, des corbeilles à ouvrage ou à tricot. Pour le grand fauteuil, il faudra une housse

en étamine brodée de coton lavable. Pour la bergère, nous préparerons deux coussins de différentes grandeurs ou formes, recouverts d'une façon "mobile" d'une taie en mousseline liberty à volants. Ceci en permettra le fréquent et facile nettoyage. Les corbeilles à ouvrage, à tricot, à raccommodages, seront des vanneries des plus simples, le meilleur marché possible. On les garnira gentiment de cretonne fleurie ou de mousseline anglaise.

On peut faire aussi de charmants sacs à tricot en simple cotonnade brodée, en opposition de teintes. Ces sacs, qui ont la forme d'un grand réticule, peuvent se suspendre à l'espagnolette de la fenêtre près de laquelle on travaille. Ils contiennent la laine, le coton pelotonnés; sur leur face extérieure, on fait un large oeillet boutonnière, par où on passe la laine ou le coton au fur et à mesure du dépelotonnage.

Une corbeille à papier a bien aussi son utilité, non seulement si l'on écrit dans cette pièce, mais si les enfants s'y amusent, le soir, aux "jeux tranquilles", dont un des principaux est de découper du papier et de faire des constructions. La corbeille à papier sera en osier très ordinaire, enjolivée d'un lambrequin en toile brodée ou d'un lacs de rubans de couleur, entrecroisé dans les lamettes d'osier.

Mais la salle à manger nous réserve encore beaucoup de travail avec les petites élégances concernant la table elle-même. Les dessous de bouteille en grosse toile festonnée, les napperons pour le plateau à hors-d'oeuvre, le plat à poisson, le plat à asperges, les dessus de compotiers, etc., le tout fait en toile ancienne et en toile bise, festonnée ou ornée d'une dentelle aux fuseaux. Puis, une serviette à oeufs, grand carré de toile doublé de flanelle dont les quatre coins brodés, repliés sur eux-mêmes, sont réunis sous un noeud.

On sert également les oeufs à la coque dans des petits paniers de fantaisie chaudement ouatinés et ornés de toile brodée, ou, encore, sous un "sosz" affectant la forme d'une grosse poule couveuse.

Il faut songer aussi au dessus de plateau et aux étuis de serviettes. Rien de plus simple à faire que ces étuis de toile brodée qui protègent la serviette qui y est pliée contre la poussière et les taches.

La mode des chemins de table tend à disparaître, mais on se sert toujours des milieux de table, ou napperons, ainsi que des fleurs découpées dans de la toile et brodées: larges soleils, immenses marguerites, etc. Ces fleurs sont disposées sur la nappe formant les contours d'un milieu de table imaginaire, ou, groupées par trois et disséminées sur la table, elles supportent de légers cristaux contenant des fleurs naturelles.

### REPONSES AUX CORRESPONDANTS

NOTE. — Il sera répondu dans cette colonne à toutes les questions que voudront bien nous poser nos lecteurs et lectrices concernant l'économie domestique, l'hygiène, les soins de la toilette, l'élégance, etc. Ces réponses sont absolument gratuites, et il n'est pas nécessaire aux correspondants de donner leurs nom et adresse, un pseudonyme suffit. La réponse est donnée dans les quinze jours qui suivent la réception de la lettre.

Plume d'Austruche. — Il faut placer la plume au-dessus d'un récipient contenant de l'eau bouillante, la vapeur lui donne du lustre et de la légèreté; ensuite, passer chaque barbe de la plume sur la lame d'un coupe-papier, en appuyant avec le pouce, pour refriser.

Un pauvre garçon ignorant. — Made-moiselle Jeanne Bertrand vous prie de trouver votre réponse ici: Un homme bien élevé ne fume jamais, en la compagnie des dames, ni sur la rue, ni ailleurs. Cependant, dans l'intimité, et après en avoir reçu l'autorisation, il est permis de griller une cigarette de temps en temps. Quand un homme seul s'en va sur la rue en fumant, et qu'il rencontre une dame, il est tenu d'enlever son cigare, que ce soit ou non une dame de sa connaissance. J'espère que ces renseignements vous satisferont.

Fraise des bois. — Les feuilles de géranium ont la propriété de guérir promptement les coupures, écorchures ou autres plaies de ce genre. On prend quelques feuilles de cette plante, que l'on écrase un peu sur un linge et que l'on applique sur

la plaie. Elles s'attachent fortement à la peau, aidant au rapprochement des chairs et cicatrisant la blessure en peu de temps.

Rose-Marie. — On peut faire du cidre avec n'importe quelles pommes juteuses. Les pommes acides donnent une liqueur de quantité inférieure. On obtient un bon cidre en prenant une livre de pommes sèches qu'on met dans un gallon d'eau avec une livre de sucre. On laisse fermenter à vase ouvert pendant trois à quatre jours, et l'on met en bouteilles.

J. G. H. — Le meilleur conseil que je puisse vous donner dans la circonstance, c'est d'attendre. Vos parents doivent avoir de bonnes raisons pour s'opposer à votre mariage avec le jeune homme en question, et, d'un autre côté, vous ne devez pas épouser celui qu'on vous propose, puisque vous ne l'aimez pas, et surtout que vous en aimez un autre. Le temps apporte remède à tout, vous êtes jeune, attendez. Je vous souhaite, dans tous les cas, toute une vie de bonheur.

Irma. — Puisque celui que vous aimez ne vous aime pas, ma pauvre petite, il faut essayer de l'oublier, c'est le seul remède, et je sais qu'il est amer. Commencez par cesser de le voir, si c'est possible, puis efforcez-vous de vous distraire par ailleurs; ne restez pas une minute inactive; travaillez, lisez, voyagez si vous le pouvez. Vous êtes jeune, un autre amour — heureux, celui-là, — viendra couronner cette cure d'oubli que je vous conseille, et vous aurez, ma chère petite amie, le bonheur que vous me paraissez si bien mériter.

Adorise. — Le nettoyage des mousselines doit être fait très fréquemment, et si l'on confie ce soin à un teinturier, la dépense renouvelée devient conséquente.

Voici le moyen de les nettoyer soi-même. Les mousselines sont très prisées actuellement, aussi bien pour composer de légères toilettes, de délicieuses blouses, que pour embellir notre intérieur sous forme de rideaux-mystère, de brise-bise, de stores. Aux portes vitrées on met de petits rideaux de mousseline imprimée genre liberty, et il importe de savoir blanchir toutes ces jolies choses pour les conserver en bon état. Les rideaux qui sont couverts de poussière doivent, après avoir été décrochés et secoués plusieurs fois, être mis à tremper pendant deux heures dans un seau d'eau froide, que l'on renouvelle au moins deux ou trois fois, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on juge que la poussière a disparu. Le lavage proprement dit consiste à tremper la pièce pendant une demi-heure environ dans l'eau tiède; si la mousseline est blanche, on peut ajouter un peu de carbonate, ce qui fera plus facilement disparaître les taches. Pour le linge de couleur, les cristaux sont absolument bannis, car ils auraient pour effet de faire pâlir la teinture; pour celui-ci aussi il ne faut jamais faire usage d'acides. Le linge est ensuite frotté doucement dans l'eau de savon bien mousseuse, obtenue en versant de l'eau bouillante sur du savon blanc coupé en morceaux; l'eau doit être refroidie quand on s'en sert. Si le linge est fortement sali, on renouvelle l'opération. On rince les mousselines en les pressant entre les mains dans de l'eau fraîche. Il ne faut point les tordre, ce qui abîmerait le tissu. On fait sécher rapidement à l'ombre, en ayant soin d'étendre les objets à l'envers, non sans avoir pensé à essuyer préalablement la corde. Le soleil fait souvent pâlir bon nombre d'étoffes se trouveraient marbrées.

COLETTE.



## Combien considérables sont deux cents ?

La consommation de la fleur, annuellement, par chaque personne au Canada est d'environ un baril (196 lbs.)

Supposez que vous fassiez usage d'une fleur inférieure, en économisant, disons 75 cents sur le coût d'un baril de fleur "Royal Household," ceci fait juste 6½ cents par mois — moins de deux cents par semaine.

Mais une fleur inférieure ne peut contenir qu'une partie de la nutrition que vous pouvez obtenir de la "Royal Household," parce que les fleurs à bon marché sont mal faites, qu'elles contiennent une plus grande proportion de son et de rebuts — les petits grains n'en sont pas uniformes — le pain est lourd — son aspect est grossier — l'arome n'accuse aucun goût ou est pauvre — il n'alimente pas.

Or, la Fleur ROYAL HOUSEHOLD étant parfaitement faite, est d'aspect uniforme — elle fait du pain qui est léger et qui rappelle une hostie — blanc comme la neige — d'un bon arôme — de grandes qualités nutritives.

La "Royal Household" est purifiée et stérilisée à l'électricité — soutenue et garantie par la réputation de ses fabricants.

Fleur Royal Household d'Ogilvie



**KODAK**

**'BROWNIE'**

Un appareil photographique parfait, se changeant en plein jour, artistique, léger et compacte  
No 1, Prix \$1.00 ; No 2, Prix \$2.00

Expédiés franc de port, par expresse sur réception de \$1.10 pour le No 1 et \$2.18 le No 2.  
\*Développement et impression de plaques photographiques ou pellicules, une spécialité. \*Pamphlets descriptifs, superbement illustrés, gratuits sur demande.

The D. H. Hogg Co., 660 Craig, Montréal

# Colifichets et Fanfreluches

QUOIQU' de nos jours, la jeune fille aime à se livrer aux jeux athlétiques, et se passionne plus ou moins pour le sport autrefois exclusivement réservé aux jeunes gens, l'amour des fanfreluches et colifichets encore à la mode n'est point pour cela moins profond chez elle. Du reste, le désir de plaire chez la femme est trop naturel pour qu'elle ne cherche point instinctivement à corriger d'une manière ou d'une autre ce qu'il peut y avoir de trop sévère dans le style du costume que la mode lui impose. Et l'on peut dire, sans risque de se tromper, qu'il est toujours dans une toilette un brimborion, un colifichet quelconque, quelquefois la manière d'arranger un ornement, un noeud de ruban, une plume, un monogramme placé d'une manière nouvelle et tout à fait inattendue, enfin, ce je ne sais quoi de gracieux, de charmant, qui dévoile jusqu'à un certain point le caractère de la personne.

Une ceinture de cuir avec pochette pour la montre, sied à ravir à une jeune fille en costume d'été et de sortie. Cette ceinture, en cuir très souple, très flexible, donne à la jeune fille qui la porte un cachet d'individualité et de distinction tout particulier.

Il suffit de jeter un coup d'oeil sur le monogramme brodé au coin du col rabattu, pour se convaincre de son chic et de son élégance. L'on peut du reste se contenter d'une seule lettre, généralement la première lettre de son nom. Au ceinturon, une double pochette, dont une plus petite, et qui servira de bourse, et l'autre plus large, destinée à recevoir l'élégante et précieuse montre d'or.

Ces pochettes devront être en cuir et placées sur le devant, de chaque côté de la ceinture.

Il va sans dire que le "nec plus ultra" de l'élégance demande à ce que le col et la ceinture soient de couleur blanche; cependant, on peut sans inconvénient employer col et ceinturon d'une autre couleur favorite, mais à la condition que la couleur choisie s'harmonise parfaitement avec le costume.

Un autre nouvel ornement fort à la mode consiste à porter sur un col blanc une légère et étroite bande de cuir brillant, que l'on enroule deux fois autour de la gorge.

Avec un costume de toile blanche, il est de mode cette année de porter un chapeau également de toile blanche. Ce chapeau, quant à sa forme, doit convenir parfaitement au type de jeune fille qui le porte. Si les bords sont brodés, il doit être abondamment orné de dessins en dentelle. Un chapeau de toile qui, tout dernièrement a fait son apparition, est celui dont le bord, fabriqué de dentelle médaillons, porte sur le devant deux ailes blanches; c'est joli, sans doute, mais franchement sans le moindre cachet de distinction.

Si toutefois l'on aimait à le porter, il sera facile de le rendre un peu plus chic en y ajoutant une large boucle aux bords recouverts de velours noir. De cette manière, on aura à peu de frais un chapeau du dernier goût et très original.

Mais, une idée très ingénieuse, c'est de faire plusieurs boucles sur un chapeau de cette sorte; que si les bords sont en harmonie avec le col et les manches, il sera facile, au moyen de boucles, de mettre les différents articles en harmonie; mais il ne faut pas oublier de répéter sur le chapeau la couleur du costume tout entier. La considération du ton des couleurs est une chose qu'il faut prendre garde d'oublier. Quand, après avoir endossé un habit d'étoffe grise ou de couleur, on s'aperçoit en face du miroir que la chevelure, la peau et les yeux sont de la même couleur, il ne faut pas se décourager, car il est très aisé de corriger cette apparence uniforme en ajoutant rapidement et à propos un peu de couleur.

Les couleurs trop voyantes ne conviennent nullement au chapeau, au ceinturon, au parasol, pas plus, du reste, que les fleurs écarlates fixées à la ceinture. La jeune fille la plus habile, celle qui passe pour avoir le meilleur goût, est sans contredit celle qui étudie attentivement le ton et la nuance des couleurs qui conviennent le mieux et à sa physiologie et au costume qu'elle porte. Car en ce point, plus

qu'en tout autre, il faut que l'harmonie soit parfaite.

D'autre part, il n'est pas non plus indifférent de mettre à son pied n'importe quelle chaussure, blanche, noire ou de couleur. Sans doute, les souliers noirs, cuir de Russie ou cuir verni, seront toujours d'un style parfait; cependant, la forme n'en est point laissée au hasard, et la dernière création du genre est le trois-boucles Oxford, qui supprime du coup l'ennuyeux inconvénient des lacets.

Le soulier Oxford ouvert sur le cou de pied s'attache au moyen de trois petites courroies passées dans les boucles. C'est le soulier de l'heure présente, et tout ce qu'il y a de plus chic dans le monde du sport féminin.



Chapeau de toile blanche orné de deux ailes blanches et d'une boucle recouverte en velours noir.



Ceinture à pochettes en cuir et col avec monogramme.

Toute jeune fille vraiment à la hauteur de la mode doit, chaque été, posséder un certain nombre de blouses-lingerie dans sa garde-robe. Le dernier accessoire à porter avec ce genre de blouses consiste en un petit fichu de dentelle ou de linon. Ces fichus ont un nom spécial qui leur est propre. Ils sont connus sous le terme de fichus-corsage, et sont certainement un accessoire féminin magnifique, de plus en plus en vogue.



Nouveau genre de boa de plume attaché avec une touffe de fleurs.

Pour la saison d'automne, le dernier cri en fait de boa est assurément celui qui se fabrique en plumes d'autruche légèrement frisées. On le trouve partout. Or, la jeune fille qui voudra lui donner un chic tout particulier n'aura qu'à fixer sur le devant les deux bouts croisés au moyen d'un bouquet de fleurs artificielles. Une jolie combinaison française consiste à fixer au boa bleu-pâle, au moyen de rubans de la même couleur, une touffe de chiffons pétalés en forme de pois d'oeur ou d'oeillet.

Les ceintures les plus en faveur pour une jeune fille amateur du sport, sont celles qui sont faites de même tissu que le costume, ce qui permet de les laver facilement. De la lingerie blanche présentera certainement un aspect plus gracieux, plus élégant, sur des ceinturons à la couleur bleu-pâle, rose, jaune, que sur de la toile ou de l'étoffe grise. Chacune de ces ceintures devront se fixer au moyen d'une boucle de perles blanches: ou bien encore, et ce sont les plus nouvelles, la boucle est de même nature que la ceinture, et enjolivée d'un dessin de broderie artistement exécuté.



Fichu-corsage en linon blanc.



**L'EAU DEERFIELD**

Est la plus pure de toutes les eaux, agréable au goût, toujours pure, c'est l'eau idéale pour la table.

Elle réunit les principes d'un breuvage aux éléments minéraux qui facilitent la digestion, ce qui la rend supérieure à toutes les eaux digestives.

Un essai convaincra tout bon vivant des qualités de cette eau minérale effervescente.

Un verre d'eau DEERFIELD pris avant le coucher procure un sommeil réparateur, et quand on le prend au lever il donne de l'appétit et prépare le cerveau pour le travail mental de la journée.

**J. H. MAIDEN,**  
Agent canadien Montréal



Cette vignette est une représentation fidèle du grand magasin de

**Meubles, Tapis,** Carpettes, Rideaux, Etc.

ouvert récemment

**Rue Ste - Catherine**  
COIN GUY

par **Renaud, King & Patterson**

les grands marchands de meubles bien connus de la rue Craig. Tout est moderne dans cet établissement. Les visiteurs sont bienvenus. Nous accordons UN ESCOMPTÉ DE 10 P. C. sur tout achat au comptant, et des conditions de crédit aux acheteurs recommandés. Nos prix sont marqués en chiffres lisibles, et les mêmes pour tous. Ne viendrez-vous pas nous voir?

**RENAUD, KING & PATTERSON**

## IMPRESSIONS DE LUXE

Je fais une spécialité d'impressions de luxe pour les hommes de profession et les marchands résidant en dehors de Montréal.

Prix modiques. Ouvrage garanti.

1000	En-têtes de Lettres, imprimées -	\$3.50
1000	Comptes, " -	2.50
1000	Enveloppes, imprimées, " -	2.25
1000	Cartes d'Affaire, " -	3.00
200	Cartes de Visite, " -	1.50

Expédiés franco sur réception du prix.

**EDM. SAWYER, Imprimeur de Luxe,**  
1727 rue Notre-Dame, - Montréal.

## CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

**CATARRHE, RHUME DE CERVEAU, FIEVRE DE FOIN.**

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ: **COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA**  
Ch. 6, Batisse "La Presse", Montréal.

**Jos. R. Mainville, L.L.B.**

BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint - Jacques TEL. MAIN 987

NOTAIRE

LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

**L. R. Montbriant**

ARCHITECTE, A.A.P.Q.

No 230 rue St-André  
Montréal



**LAPRES & LAVERGNE**

**PHOTOGRAPHERS**

360 RUE ST DENIS  
MONTREAL, P.Q.

TELEPHONE BELL EST 1283  
RESIDENCE DES MARCHANDS 843



**COFFRES-FORTS DE MEILINK**

A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU  
DE \$16.00 À \$50.00

**LE FER À CHEVAL NEVERSUP**

EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

**LUDEGER GRAVEL AGENT**

TEL. MAR. 964 MONTREAL  
"BELL MAIN 641"

Motives pour nos prix: Médailles et médailles "L'Album Universel."

En vente à l'Album Universel :  
"Les Échos du Mont-Royal," 30  
chansonnettes avec musique et 30  
poésies, par Auguste Charbonnier,  
Prix : 50 cts, par la poste 55 cts.



### UNE CHANCE

Une chance de guérison est offerte aux malades atteints de consommation. Le BAUME RHUMAL est le remède recommandé par les médecins.

Moisissure. — Pour enlever du linge les taches de moisissure, savonnez-le bien, puis frottez-le de craie pilée. Etendez sur l'herbe. Quand il commence à sécher, humectez-le de nouveau et faites une seconde application, qui achèvera d'emporter les taches.



Les  
**Fèves au Lard**  
DELICIEUSES  
de **Clark**

sont un régal pour les jeunes comme pour les vieux en même temps qu'un plat substantiel pour tous.

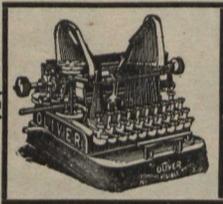
Vendues au naturel ou aux sauces Chili ou Tomates, toutes prêtes à servir. — Réchauffez et ouvrez le canistre. — C'est tout.

se et toc chez tous les épiciers.

**W. CLARK, Mfr., Montréal**

2-2-04

Achetez la meilleure  
machine à écrire  
au monde



FABRIQUEE AU CANADA.

l'"**Oliver**"

(A ÉCRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter  
Company, :: :: Montréal

**\$500.00 DE RÉCOMPENSE**

à qui pourra nous prouver qu'un même remède a pu guérir plusieurs maladies. Il n'y a que les CHARLATANS qui puissent avoir l'audace de promettre ce qu'ils savent trop bien ne pas pouvoir donner.

D'un autre côté si votre médecin n'a pas réussi à rétablir votre santé compromise, il ne faut pas en déduire que c'est un incapable; car il est des cas particuliers qu'il faut soigner d'une manière particulière;

PAR EXEMPLE: —

La Dyspepsie,  
La Constipation,  
Le Diabète,  
La Paralyse,  
Le Rhumatisme,  
Le Beau-Mal,  
Les maladies des rognons  
Et de la vessie,  
Les Eruptions,  
Le Catarrhe,  
L'Asthme,  
La Bronchite, etc., etc.

Si vous estimez que votre santé vaut un timbre de deux centins, envoyez-nous votre adresse (avec un timbre de 2 cts) une description de la maladie dont vous souffrez, et nous vous enseignerons par lettre cachetée, la manière de vous guérir vous-même, chez vous, et sans que cela ne vous oblige en rien envers nous.

Cette offre est limitée à 300, premier arrivé, premier servi.

ÉCRIVEZ IMMÉDIATEMENT  
AVANT D'OUBLIER, ET ADRESSEZ AU

Laboratoire de Remèdes et  
Produits Végétaux Laliberté  
136 RUE ST-DENIS, MONTREAL

"LA DIGESTIVE" Guérit la Dyspepsie  
EN VENTE PARTOUT.

## Ce que dit le docteur

### LE LAIT ET SES USAGES THERAPEUTIQUES

Le lait est le plus admirable aliment que la chimie pourrait inventer; il contient en effet des matières azotées, "Albumine", "Caséine"; des matières grasses, le beurre; un principe non azoté, d'une nature mobile, le sucre de lait; du phosphate de chaux, et tous les autres principes qui sont utiles comme éléments réparateurs ou nourriciers de l'économie animale, et cela dans les proportions les plus convenables. Le médecin qui saura convenablement prescrire les laits différents, sous les formes les mieux appropriées, dans les maladies et les convalescences, sera, nous pouvons l'assurer, un médecin qui rendra de grands services.

Nous allons sommairement rappeler ici les indications principales du lait, et ce que nous allons en dire s'appliquera plus particulièrement au lait de vache.

C'est surtout dans les affections de l'estomac, dans lesquelles tous les aliments, hormis le lait, sont rejetés, que la diète lactée exclusive rend des services pour tous ceux qui l'ont employée dans ces conditions. Il a été démontré tout le parti qu'on pouvait en tirer dans l'"ulcère simple de l'estomac", dans certaines diarrhées rebelles, le régime lacté exclusif n'offre pas moins de puissance. Il s'est montré efficace dans certaines formes de dysenterie, ayant conduit les malades à une consommation véritable.

Dans l'albuminurie, le régime lacté exclusif a pour effet de diminuer notablement la proportion d'albumine contenue dans les urines et souvent de faire disparaître les hydropisies qui viennent à la suite de cette maladie. Ce régime s'est montré aussi efficace dans plusieurs autres hydropisies, soit essentielles, soit liées à des maladies du cœur ou du foie.

Dans les convalescences, le lait constitue l'aliment le plus précieux. La tolérance de l'appareil digestif pour cet aliment, l'harmonie des principes qui le constituent, et qui sont aussi propres à l'accroissement qu'à la réparation des pertes, nous montrent bien combien sont grandes les indications qu'il peut remplir; nul autre aliment ne peut réunir tous les avantages qu'il présente; s'il n'est pas aliment complet pour toutes les conditions où l'homme peut être placé, il s'en approche au moins beaucoup; dans le cas d'alimentation insuffisante, il n'est point de réparateur plus efficace.

Dans certaines formes de consommation, le lait rend de grands services; ce sont celles où les phénomènes de désassimilation sont exagérés, qui sont surtout caractérisées soit par des excréments trop abondants, d'urée ou de bile; quand l'amaigrissement est si rapide qu'il semble y avoir une véritable fonte du corps; il faut en excepter la consommation glycosurique, dans laquelle le lait est contre-indiqué; mais il est très efficace dans la consommation ou "cachexie iodique", qui se montre assez fréquemment chez les malades atteints du goitre endémique et traités par les iodiques. Pour ceux qui travaillent dans la cèruse, c'est un très utile remède contre l'intoxication saturnine.

On le conseille très utilement aux "phthisiques fébricitants", qui ont perdu l'appétit et qui ne peuvent accepter et digérer qu'une quantité insuffisante d'aliments. On le fait quelquefois additionner d'un peu de sel. On doit prescrire le lait le plus riche en beurre; celui de la dernière portion de la traite.

Le lait rend encore de grands services dans les consommations lentement produites par des "bronchites chroniques", par des "bronchorrhées" accompagnées d'expectoration de mucus bronchique, et dans cette forme de bronchorrhée, si commune chez les vieux ouvriers dans les mines de houille, et désignée par eux sous le nom de crachement noir.

Le lait a été préconisé dans les cas d'hypertrophie du cœur. Le régime lacté rend de véritables services dans certaines maladies de la peau; l'"eczéma" et le "lichen", et le "lichen" de la vieillesse, qu'il est bon de respecter, ou de ne modifier que par le régime, et en activant les fonctions de la peau, à l'aide des frictions sèches et du massage.

Le lait d'ânesse est utile dans les convalescences, dans certaines "gastralgies" et "antéralgies" chroniques, dans la plupart des formes de la consommation, dans les bronchites chroniques.

Les laits de chèvres et de brebis, purs ou additionnés de sel, conviennent aux phthisiques qui ont perdu l'appétit; ils sont aussi utiles dans les formes de la consommation, avec perte exagérée d'urée et de bile.

Mode d'emploi. — Prendre chaque deux heures une tasse de lait coupé avec un

tiers d'eau. Augmenter dès le lendemain, graduellement, la quantité de lait; si celui-ci est bien supporté, on arrive ainsi à deux pintes par jour et même davantage, selon le cas. Quand les bons effets du régime sont en grande partie obtenus, on permet d'ajouter un peu de pain dans le lait. La proportion de pain est peu à peu accrue. Enfin, arrive le moment de joindre à cette alimentation des mets légers. Le lait cru qui vient d'être traité se digère ordinairement beaucoup mieux que le lait bouilli; cependant, on rencontre le contraire dans certaines idiosyncrasies.

### PETIT COURRIER

**Théodorine.** — Les symptômes que vous m'avez énumérés démontrent une complication de maladies qui demandent un traitement spécial et continue pendant quelque temps, et qu'il serait difficile de remédier avec seulement quelques formules. Il est probable qu'une nombreuse famille est une des causes qui produisent la faiblesse; les occupations et le travail auxquels vous vous livrez sont encore une autre cause. Le manque de sommeil, le manque d'appétit, la dépression nerveuse, la perte de la mémoire, etc., tout cela sont des symptômes qui disparaîtront avec la maladie. Pour les varices des jambes, un bas élastique est à peu près la seule chose qui puisse y remédier.

Quant à la gymnastique, je ne crois pas qu'elle vous soit bien nécessaire, avec les travaux que vous avez à accomplir, surtout si c'est un surcroît de fatigue pour vous. Il n'y a pas de doute qu'avec un traitement approprié, votre santé peut s'améliorer de beaucoup.

Certainement, qu'il vous est permis de correspondre et de demander tous les renseignements que vous désirerez, et soyez bien certaine que je ferai tout ce qui sera possible pour vous être utile. Merci pour la confiance que vous m'avez accordée.

**Mme Pichette, Ste Cunégonde,** demande: "Soyez assez bon de répondre aux deux questions suivantes: Combien de temps, après avoir été exposé à la contagion de la rougeole et de la fièvre scarlatine, peut-on être atteint de ces maladies?"

Réponse. — Dans la première, la rougeole, quatorze jours; dans la seconde, la fièvre scarlatine, dix jours.

**Mme Racine, Verdun,** demande un remède contre l'urticaire chez un enfant.

Réponse. — Le sirop aromatique de rhubarbe est un très bon remède.

Faites prendre une cuillerée à thé, suivant le besoin.

Veillez m'enseigner un remède pour les yeux faibles et larmoyants?

Réponse. — Vous obtiendrez du soulagement en baignant les yeux, soir et matin, dans une solution d'une cuillerée à thé de sel et d'une chopine d'eau tiède.

**P. Saint-Laurent, Longueuil,** demande: "Je transpire considérablement des pieds, et cela me cause une douleur et un brûlement parfois insupportable. Pouvez-vous m'enseigner quelque chose pour me soulager?"

Réponse. — Baignez-vous les pieds, une fois ou deux par jour, dans de l'eau tiède, ensuite appliquez une poudre composée comme suit: acide salicylique, trente grains; axide de zinc, une once, et lycopade, une once.

**S. P. Bonin, Viauville,** demande: "J'ai des attaques fréquentes de lumbago, qui me font beaucoup souffrir; veuillez me prescrire un remède pour employer localement."

Réponse. — Le liniment de chloroforme peut être employé avec de bons effets en en frictionnant les reins.

En voici une autre: Huile de térébenthine, une demi-once; huile d'olive, deux onces. Appliquez en frictions sur les reins.

**N. Baron, Bordeaux,** demande: "Je souffre du mal de tête presque continuellement, avec des douleurs et des brûlements d'estomac. Veuillez prescrire quelque chose qui pourrait me soulager."

Réponse. — Prenez: Acétanilide, cinq grains; Caféine, un grain; Bicarbonate de soude, dix grains, pour un cachet, — faites-en faire douze, — un à prendre trois fois par jour, ou plus souvent.

**L. O. Picotte, St Edouard,** demande: "Pouvez-vous me suggérer un remède simple à employer pour le cas suivant: Je souffre d'inactivité et mauvais fonctionnement du foie, et ma peau est devenue très jaune."

Réponse. — Le phosphate de soude agit bien, ordinairement, dans ces cas. Une demi à une cuillerée à thé à prendre dans un verre d'eau, plusieurs fois par jour.

MEDICUS.



**Palmer & Son**

1745 RUE NOTRE-DAME  
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis Commandes par la poste demandées.



**PRÊT FONCIER**  
(LIMITÉ)  
**CAPITAL**  
**\$1,000,000.**

La responsabilité et  
la sécurité

Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation

est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Épargne de la Cité n'a que \$600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Ltée.

Les opérations

sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Écrivez pour connaître notre système.

**PRET FONCIER**

Limitée

107, St-Jacques, (Suite 16) Montréal

P. BILAUDEAU, Gérant

# Chaussures d'Automne



Nos styles sont les plus élégants, dans tous les cuirs, et toutes les formes, de ..

**\$2.00 à \$3.50**

**A. LECOMPTE, Jr.**  
1753, Ste-Catherine  
TEL. BELL EST 3658

## EAU des CARMES BOYER



SOUVERAINE

CONTRE:

Vertiges,  
Maux de Tête,  
Évanouissements,  
Dysenterie,  
Digestions pénibles,  
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal



## LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT.**

J'É certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

*Milton L. Hersey*

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1 00. Six bouteilles, \$5 00.

## Art. Laurin & Cie

PEINTRES ARTISTES

Décoration d'Église et Tableaux Religieux. Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Écoles (blackboards.) Scènes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins fou nis avec nos prix sur demande.

**Art. Laurin & Cie**

Phones: 73 St-Charles-Borromée  
Main 4564 Est 2069 Montréal

## Les sous-vêtements des petits

LES mamans sont toujours affairées; et même pendant les vacances, elles ont fort peu de temps à donner aux ouvrages de fantaisie. Ce n'est guère qu'au moment où la garde-robe des petits demande un renouvellement immédiat qu'el-



Combinaison de pantalon et corsage

les prennent le temps de coudre quelque peu.

Les petits sous-vêtements que nous illustrons sur cette page constitueront un agréable travail à faire aux heures de sieste. Ils peuvent être simples ou enjolivés de petits plis et de garniture, selon le temps que la mère aura à consacrer à chacun d'eux.

On les fait en tissu blanc et sans apprêt, et on emploie, pour les garnir, la broderie, de préférence à la dentelle. Les broderies françaises au plumetis et les broderies anglaises ajourées sont toutes deux en faveur maintenant, et constituent des garnitures durables autant qu'élégantes. La fine mousseline, le cambrai et même le coton blanc sont plus en vogue que les nan-soucks et les linons. Les qualités de durabilité des tissus doivent être considérées dans ce choix, pour le moins autant que les qualités d'élégance.

Notre premier dessin offre une combinaison absolument pratique et confortable. Le devant du pantalon et le corsage sont d'une seule pièce. Sur un simulacre de ceinture, des boutons sont cousus, qui



Le jupon à haute ceinture

serviront à maintenir le petit jupon, dont la ceinture portera des boutonnières à cet effet. Le pantalon est orné au bord de fins remplis, de même que l'encolure et le tour des bras du petit corsage. Une étroite broderie plissée achève de donner à ce petit vêtement son cachet d'élégance.

Le jupon à haute ceinture et à bretelles présenté par notre second dessin, est le vêtement pratique et recommandable par excellence pour les petites filles. La jupe est très ample, selon la mode actuelle, et la haute ceinture sur laquelle elle est montée ferme avec des boutons dans le dos. Les bretelles qui sont attachées à cette ceinture font supporter aux épaules le poids de la petite jupe, ce qui donne à l'enfant beaucoup plus de confort et de liberté de mouvement. Des groupes de petits plis, un rang de points de fantaisie et

un volant de broderie forment la garniture de ce délicieux petit jupon. Le tissu choisi sera du cambrai ou du coton blanc très fin.

Attendu que la mode enfantine est aux tailles descendant très bas, aux robes toute d'une pièce, pourvues seulement de volants en guise de jupe, la lingerie doit suivre cette ligne, évidemment. Les combinaisons de cache-corset très longs, finis par un ou deux volants, sont tout indiquées en ce cas. Le petit corsage est boutoné dans le dos et décolleté en rond. On peut orner l'encolure d'une ruche de dentelle ou de broderie. Une petite jupe très courte, très ample, ou plus exactement un volant de même tissu que le corsage, est garni d'un autre petit volant plus étroit



Combinaison française de jupon et corsage

en broderie ou en dentelle. Ce petit sous-vêtement est tout ce qu'il y a de plus pratique avec la forme actuelle des robes d'enfant. On le fera en linon, en batiste, en nansouk ou en cambrai blanc, bleu-pâle ou rose. Ces couleurs tendres, sous une petite robe de mousseline blanche, seront d'un très joli effet.

La petite robe de nuit, genre "Kimono", est une originalité délicieuse à se permettre dans la lingerie d'enfant. Celle que nous illustrons est décolletée de manière à pouvoir être passée par-dessus la tête de l'enfant. Les manches sont taillées à même le tissu de la robe. Des groupes de fins remplis resserrent l'ampleur jusqu'à hauteur de la taille, en avant et en arrière. De la broderie taillée en forme orne l'encolure et le bas des manches; celles-ci sont courtes, ne descendant pas plus bas que le coude. Pour une fillette de dix à douze ans, ce petit vêtement peut être facilement transformé en vêtement de jour. On le fera en mousseline, challis ou linon



Chemise de nuit "Kimono"

pour l'été, et en flanelle, en édredon ou en cheviotte pour les temps froids. On pourra le garnir en broderie, en Valenciennes ou en grosse guipure, selon le tissu employé.

JACQUELINE.

## Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.  
Dépôt général pour la Puisseance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL  
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Grande voie internationale du commerce et des touristes

Service de trains rapides. Aménagement moderne. Voie ferrée incomparable. Emplois courtois. Magnifiques chars dorés sur convois de nuit. Chars salon, café et restaurant sur tous les convois de jour.

La seule voie ferrée atteignant ce paradis tant vanté des touristes et des sportsmen qu'est le

## District du Lac Muskoka

La plus fréquentée de toutes les stations balnéaires du Canada, et celle qui offre à ses visiteurs les plus beaux paysages, les beautés naturelles les plus riches et les plus pittoresques, en même temps que le confort et les commodités qu'on ne peut se procurer même dans des endroits beaucoup moins sauvages.

Demandez à n'importe quel agent sur la ligne du Grand Tronc, les indicateurs, itinéraires et brochures sur les stations d'été, ainsi que les renseignements de tous genres.

J. QUINLAN, agent de district, Gare Bonaventure, Montréal.

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

**DE LA GARE WINDSOR**  
BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
PORTLAND, OLD ORCHARD, +9.00 a.m. \*7.45 p.m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, - +7.45 p.m.  
TORONTO, CHICAGO, +9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
OTTAWA, +8.45 a.m., \*9.40 a.m., \$10.00 a.m. +4.00 p.m., \*9.40 p.m., \*10.10 p.m.  
SHERBROOKE, +8.30 a.m., 11.40 p.m. +4.30 p.m. 17.25 a.m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - +7.25 p.m.  
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.10 p.m.  
WINNIPEG, VANCOUVER, \*9.40 a.m. \*9.40 p.m.

**DE LA GARE VIGER**  
QUEBEC, +8.45 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m.  
OTTAWA, +8.20 a.m., +5.45 p.m.  
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - +8.45 a.m. \$8.50 a.m., +2.00 p.m., +4.40 p.m.  
ST-AGATHE, +9.00 a.m., \$9.15 a.m., +1.25 p.m. +4.30 p.m., +5.20 p.m., +5.30 p.m.  
LABELLE, +9.00 a.m., +4.30 p.m.  
\* Quotidien; † Quotidien, excepté les dimanches M Mardi et jeudi; ‡ Mardi et jeudi seulement; § Dimanche seulement; ¶ Quotidien excepté le samedi; †† Samedi seulement; ‡‡ Vendredi seulement.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

## New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit:

7.50 A.M. tous les jours Pour tous les points des montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.  
7.50 A.M. excepté le dim.  
10.20 A.M. excepté le dim.  
2.00 P.M. excepté le dim.  
5.10 P.M. excepté le dim.  
6.10 P.M. excepté le dim.  
7.30 P.M. tous les jours.  
9.15 A.M. Dim. seulement.  
Train local pour Chateaugay, Beauharnois, et Valleyfield.

NOTE. — Le train de 7.50 a.m. n'arrête pas à Chateaugay.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,  
Agent local pour la vente des billets Agent général



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons.** Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix. 25c. A. J. Laurence, Phar. Montréal.  
**PLUS DE CORS AUX PIEDS**

## John Paul Jones

(Suite)

Cela grise un instant le hardi marin, mais la phthisie le minait; bientôt, pauvre, mais entouré d'amis illustres, parmi lesquels il ne faut pas oublier une noble femme, Mme de Téliison, qui inspira son unique passion, Paul Jones mourait à Paris, et y était enterré fort modestement.

Berthier! quel âge avait Paul Jones lorsqu'il est mort? demandait Napoléon au lendemain de Trafalgar.

—Je ne sais pas. Quarante-cinq ans, je crois.

—Il n'avait pas rempli sa carrière, reprit l'Empereur. S'il avait vécu, la France aurait un amiral!

A une revue américaine, qui dit que John Paul ajouta à son nom celui de Jones, en souvenir d'une famille amie, riche, et fort honorée en Virginie, nous empruntons la chronologie suivante de la glorieuse existence du "père de la marine des Etats-Unis":

En 1773, Paul Jones arrive en Amérique, abandonne la mer et s'établit en Virginie.

—Le 7 décembre 1775, il est nommé lieutenant de la marine continentale américaine.

—Le 14 juin 1777, il est nommé capitaine du "Ranger", navire de 300 tonneaux.

—Le 14 février 1778, le "Ranger", en face de Quiberon, voit saluer par une flotte française, et pour la première fois, le jeune drapeau américain.

—Le 24 avril 1778, Jones, avec son "Ranger", capture le vaisseau le "Drake" de la marine anglaise.

—Le 23 septembre 1778, Paul Jones, sur le "Bonhomme Richard", s'empare du "Serapis", vaisseau de ligne anglais.

—Après maintes actions glorieuses, John Paul Jones meurt, à 45 ans, à Paris, en 1791.

ROBERT FERRON.

## Quelques plaisirs de l'été au Canada

(Suite)

Mais déjà le soleil décline à l'horizon: il faut songer au retour. Comme au départ, les voyageurs se précipitent en foule vers les quais les plus proches. Hommes, femmes, enfants, dans un pêle-mêle indescriptible, l'un traînant l'autre, se poussant, se bousculant, s'engouffrent comme une trombe dans le bateau, qui les ramènera près de leurs foyers déserts, où rôdent, surpris et fort en peine, les chiens ou les chats qu'on y a laissés, tandis que le serin dans sa cage, ou le perroquet sur son perchoir, semblent paralysés de saisissement et d'effroi par le silence inaccoutumé et mystérieux de la maison déserte.

Sur le pont, de la poupe à la proue, chacun se case comme il peut, afin de jouir le plus commodément possible des divers panoramas qui se dérouleront en cours de route.

Sur les différents quais du parcours, les mêmes scènes d'embarquement, fort prosaïques en somme, mais toujours nouvelles, intéressent les voyageurs, surtout fillettes et garçons, qui n'ont pas assez d'yeux et ne peuvent se lasser de contempler les veaux, les vaches, les cochons, les moutons, infortunés compagnons de voyage, destinés à la boucherie, et que l'on parque plus ou moins délicatement dans l'entrepont, malgré la résistance désespérée des "habillés de soie", qui, eux, selon leur bonne habitude, poussent des cris de bêtes qu'on égorge. Entre temps, vaches et veaux poussent leurs beuglements plaintifs, dernier concert fort peu harmonieux, disant aux oreilles de tous la brièveté des plaisirs terrestres, de la vie, et la vanité des choses humaines! Ce qui, le retour une fois effectué, n'empêche nullement les citadins de s'écrier: A l'année prochaine!

A. C.

## L'escadre anglaise à Québec

(Suite)

Une fois par an, notamment, le jour de cette grande fête de Noël, célébrée par toute l'Angleterre avec un entrain que double son respect inné de la tradition, les matelots fraternisent avec leurs officiers et avec leur capitaine, en offrant à ceux-ci sur le pont même du navire abondamment orné de feuillages, le fameux plum-pudding agrémenté de fruits ou de pâtisseries. Alors, la grande famille que forme l'équipage s'ingénie de fêter loin du home, aussi joyeusement qu'elle pourra, la solennité si populaire du Christmas.

Pendant trois jours, tous les exercices sont supprimés, pour permettre la préparation de cette journée sensationnelle. Le bateau est mis en tenue de fête; au besoin, une couche de peinture le rajeunit.

La partie principale du divertissement est fournie par la mascarade de quelques matelots qui se déguisent en officiers. Le

matin du grand jour, après le premier déjeuner et le service divin, tandis que se retirent les vrais officiers, cet état-major carnavalesque monte sur le pont et se met jusqu'à midi à commander les manoeuvres les plus burlesques et les plus saugrenues en imitant sans retenue l'allure et les tics du commandant et de ses officiers.

A midi sonnant, les officiers improvisés quittent leur poste et le cèdent aux officiers véritables. Le commandant, entouré de l'état-major, fait le tour des batteries où des mannequins représentent, en caricature, officiers et sous-officiers. S'il est populaire, de frénétiques hourrahs l'accueillent. Dans le cas contraire, c'est l'heure redoutée où Jack se permet toutes les critiques. Il y a trois ans, sur un cuirassé de la Méditerranée, quand le commandant pénétra dans la batterie, les hommes, qui croyaient avoir à s'en plaindre, chavirèrent ensemble toutes leurs tables fleuries. Le commandant en fut si affecté qu'il donna immédiatement sa démission.

Les officiers de marine se recrutent exclusivement par l'école navale. Naguère celle-ci était installée en rade de Dartmouth, à bord de vieux navires. Depuis deux ans, on l'a établie à terre dans le superbe palais que feu la reine Victoria occupait si souvent à Osborn, dans l'île de Wight.

Très instruit, adonné passionnément à sa profession, l'officier de marine anglais commande l'estime de ceux pour qui il navigue et pour qui il est prêt à combattre. Sa froideur, comme celle de ses compatriotes, n'est souvent qu'apparente. Il sait s'enflammer lui-même et entraîner ses hommes. Il a pour devise la laconique signal que Nelson faisait monter au grand mât du "Victory": "L'Angleterre compte que chacun fera son devoir!"

Comme tout bon Anglais, les officiers de marine sont fervents des sports de toute espèce. Dans les relâches qu'ils font au cours de leurs croisières, et où ils trouvent toujours de leurs compatriotes, les officiers descendus de leurs navires n'ont que l'embarras du choix pour se livrer aux exercices sportifs de leur goût. C'est ainsi qu'il y a, dans les archives de chaque station navale, un registre soigneusement tenu à jour où sont indiqués les ressources que l'on rencontre dans tel ou tel port pour les parties de chasse ou de pêche, pour les jeux divers où s'exerce la mode britannique, sans oublier la danse. Nelson n'a-t-il pas dit que, pour un officier de marine, le maître à danser était aussi nécessaire que le maître de mathématiques!

Ce n'est pas seulement à terre que les officiers se livrent à leurs sports favoris. La partie arrière des larges navires modernes, si complètement dégagée de tous impédiments qu'en France nous l'avons baptisée "la plage", se trouve souvent transformée par les marins anglais en un "court" sportif. L'ingéniosité déployée pour cette transformation est remarquable. Tout autour du pont supérieur, dégagé autant qu'il est possible, les filets protecteurs des torpilles sont tendus pour arrêter les balles, les charpentiers installent des buts bariolés entre deux affûts; s'il est nécessaire, des trous de terrains, des obstacles sont simulés avec des paquets d'étoupe. Et des parties de cricket et de tennis s'engagent entre lieutenants et midships, en tenue de club, le polo rayé sur l'oreille.

A cause du grand nombre de bâtiments momentanément désarmés, des officiers généraux sont constamment en non activité et en demi-solde. Il y a toujours en Angleterre une cinquantaine au moins d'amiraux sans commandement et sans emploi. Mais, si elle a toujours des amiraux en réserve, la marine britannique est aujourd'hui menacée d'une pénurie de matelots. Malgré le pudding et les hautes paies, en dépit du cricket et des galons, les "vareuses bleues" ne sont pas en nombre pour peupler ces villes flottantes.

Les réserves organisées sont parfaitement insuffisantes. Car, par une conséquence logique mais désastreuse du système de l'engagement volontaire, l'homme qui a rempli son contrat de douze ans ou de vingt-deux ans, ne peut être astreint à aucune obligation ultérieure. On lui propose seulement de l'inscrire dans la réserve, en lui promettant une augmentation de pension à 55 ans. Mais beaucoup refusent, pour entreprendre un nouveau traité. D'autre part, les quelques 20,000 navires de commerce que possède l'Angleterre sont toujours dispersés à tous les coins du monde, et une forte proportion de leurs équipages est étrangère: on ne peut compter sur plus de 10 pour 100 de ces hommes au jour de la mobilisation.

Aussi commence-t-on à envisager la nécessité d'en venir, sous une forme ou sous une autre, à l'institution du service obligatoire. Ce jour-là, les matelots d'Angleterre auront à prendre des inscrits français, leurs maîtres en l'espèce, une forte leçon de belle humeur et de résignation joyeuse aux sacrifices qu'exigent la sûreté et la force d'une grande nation.

J. L.

## Autour de Trois-Rivières

(Suite)

En dehors des jardins publics de l'intérieur, il nous faut encore mentionner, et non parmi les moindres, l'admirable promenade du boulevard Turcotte, aux délicieux et frais ombrages, qui s'étend depuis le débarcadère jusqu'à l'extrémité ouest de la ville.

Située sur le bord du Saint-Laurent, elle embrasse un immense horizon de plusieurs milles d'étendue sur le grand fleuve et jusqu'à l'embouchure du Saint-Maurice. Le promontoire qui la termine sert de terrain aux expositions annuelles, terrain bien choisi s'il en fût, car la disposition en échelons des édifices qui la couvrent en fait un modèle du genre.

Nous ne saurions mieux terminer l'énumération des attraits de la ville de Trois-Rivières qu'en consacrant quelques lignes au rendez-vous favori des Trifluviens durant la belle saison, la délicieuse et fraîche oasis qui a nom "Villa Mon Repos".

C'est une propriété d'environ quinze arpents de superficie, boisée sur la presque totalité de son étendue, et située à environ deux milles au nord-ouest de Trois-Rivières. Elle appartient à un club composé de quarante membres élus à vie et recrutés parmi l'élite de la société. L'on dirait une véritable forêt en miniature; les principales essences arborifères du Canada s'y rencontrent, et les prairies y sont parsemées des plus gracieux spécimens des petites plantes indigènes. Une rivière, elle aussi en miniature, la Millette, la traverse dans toute sa longueur; une digue construite à l'extrémité du terrain retient une partie de ses eaux et forme un étang aux reflets purs et argentés. Des chalets de formes diverses s'élèvent sur ses rives, reliées au nord par un pont suspendu, la "passerelle Tarentule", d'un effet charmant.

Toute cette organisation, ou plutôt cette création, est l'oeuvre de M. Pavocat J. A. Tessier, qui, pendant les cinq années de sa présidence du club, a été l'esprit dirigeant de toutes les entreprises et de toutes les améliorations. Actuellement, le président est M. J. Bureau, député de Trois-Rivières à la Chambre des Communes, et nul doute que sous son égide intelligente et active le club trifluvien continuera sa marche progressive avec tout le succès qu'il mérite.

JULES SANSCARTIER.

## Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 13 août 1905.

Gingras, Dme Frs, née Boisjoly, 38 ans.  
Boucher de Grosbois, Thomas, 54 ans.  
Corbeau, Dme Zénon, née Boivin, 32 ans.  
Bohémier, Vve Michel, née Léveillé, 91 ans.  
Forest, Alberta, 17 ans.  
Desfossés, Raphaël, 34 ans.  
Leduc, Polydore, 72 ans.  
Christin, Euchariste, 36 ans.  
Giguère, Célestin, 49 ans.  
Durand, Ulric, 49 ans.  
Robidoux, Amable, 67 ans.  
Toomey, Jeremiah, 75 ans.  
Eagan, Dme Will, née Dyer, 59 ans.  
Girardin, Adjuteur, 61 ans.  
Davies, Thomas, 44 ans.  
Dépatie, Marie-Louise, 26 ans.  
Michaud, Vve Thomas, née Castonguay, 82 ans.  
Kelly, Peter, 25 ans.  
De Tilly, Vve Antoine, née Lévesque, 82 ans.  
Richer, Dme F.-X., née Toupin, 81 ans.  
Walsh, Richard, 52 ans.  
Harold, Dme Georges, née McLean, 65 ans.  
Malo, Dme Jos., née Gauthier, 74 ans.

Surprenant, Will, Théophile, 53 ans.  
Hervieux, Dme Almanzor, née Rousseau, 27 ans.  
Blondin, Amanda, 19 ans.  
Blanchard, Dme Emile, née Legault, 32 ans.  
Dumberry, James, 79 ans.  
Moynagh, Martin, 52 ans.  
Williams, John, 79 ans.  
Beauchamp, Vve Honoré, née Bellerose, 81 ans.  
Parent, Joseph, 84 ans.  
Rancourt, Dme Sigefroy, née Methot, 68 ans.  
Kennelly, Vve Louis, née Rollin, 88 ans.  
Cutler, James, 50 ans.  
Despatie, Dme Sigefroy, née Vaillant, 40 ans.  
McKercher, Henry, 20 ans.  
Varin, Hector, 26 ans.  
Corbeil, Albina, 26 ans.  
Labbe, Dme Désiré, née Lemieux, 27 ans.  
Couillard, Dme Amédée, née Lymburner, 39 ans.  
Molleur, François, 74 ans.  
St Charles, Jos., Eugène, 72 ans.  
Lajoie, Oliva, 68 ans.  
Trottier, Vve Alfred, née Rambert, 71 ans.  
Bergeron, Joseph, 32 ans.

## Magnifique chromo artistique en 15 couleurs

GRATUIT A NOS LECTEURS

Un bon vieux pêcheur allumant son "bougon", confortablement installé dans une "bun" de pêche, et qui contemple d'un oeil humide de plaisir une brassée de beaux poissons, telle est la reproduction d'une peinture célèbre imprimée en 15 couleurs, que la maison Boivin, Wilson & Cie, 520a rue St Paul, Montréal, offre à tous ceux de nos lecteurs qui en feront la demande, en envoyant 3 cents en timbres pour couvrir les frais d'expédition. Ce magnifique chromo mesure 16 x 13 pouces; il est monté sur passe partant prêt à accrocher au mur. C'est une aubaine; le nombre est très limité; avis à nos lecteurs. Il n'y a pas d'annonce sur cette reproduction d'aquarelle, c'est réellement une oeuvre d'art.

## QUELQUES RECETTES UTILES

Anisette de Bordeaux. — Sucre blanc, 10 onces; huile volatile d'anis, 6 gouttes; eau de rivière, 2 pintes; alcool à 36 degrés, 1 pinte. Versez les six gouttes d'huile d'anis sur le sucre qui servira d'excipient, puis ajoutez l'eau et l'alcool.

Vin médicinal de gentiane. — Il est tonique et stomachique. Racines de gentiane, 1 once; alcool pur, 2 onces; eau de vie, 4 onces.

Coupez les racines par morceaux, faites-les macérer dans l'alcool pendant 48 heures, ajoutez 1 pinte de vin rouge, bouchez bien, et, au bout de huit jours, décantez et filtrez.

Dose: de 2 à 4 cuillerées par jour, matin et soir.

Eau de Cologne excellente. — Prendre une pinte d'alcool à 90 degrés, essence de bergamotte, 6 gros; essence de citron, 1/2 once; essence de girofle, 2 1/2 gros; essence de romarin, 1 gros; essence de Portugal, 1/2 once; essence de verveine, 1/2 once.

Eau sédative de Raspail. — Faites dissoudre dans une pinte d'eau 4 onces de sel de cuisine. Ajoutez-y 2 1/2 gros d'alcool camphré et 2 onces d'ammoniaque liquide (alcali volatil). Remuez bien ce mélange et tenez la bouteille absolument bouchée.

Quant à la composition de l'alcool camphré, elle se borne à faire dissoudre 36 grains de camphre dans 2 1/2 gros d'alcool. Cette dissolution a lieu très promptement.

## Ah! le bon Café!

Il est réellement délicieux: c'est un tonique merveilleux que le

"CAFÉ DE MADAME HUOT"

Il nous rajeunit littéralement. Quel arôme fin, délicat! On se sent tout regaillardé quand on en a lentement savouré une tasse bien chaude; le sang circule plus riche dans nos veines; la lassitude disparaît comme par enchantement; les idées sont claires comme après une bonne nuit de repos. C'est, décidément, le meilleur café que l'on puisse boire.



## Le Café de Madame Huot

# BABY'S DEFENCE



Prévient  
les  
Maladies  
de la  
Peau

# Savon Baby's Own

Albert Toilet Soap Co.,  
Montréal



JOHN T. LYONS

## Un placement rapportant 8%

D'INTERET PAR ANNEE

\$

Durant les quinze dernières années je vous ai fait, par la voie des journaux, des propositions qui vous ont permis d'épargner de l'argent.

J'ai toujours rempli les promesses que je faisais dans mes annonces, et c'est à cela que j'attribue le succès de mon commerce.

Je ne prétends pas avoir fait quelque chose de réellement merveilleux, j'ai simplement mis des idées neuves dans un vieux commerce, et cela, au bon moment.

Aujourd'hui c'est le plus vaste commerce de pharmacie au détail du Canada, et son extension propre et son succès constant sont des éléments suffisants pour empêcher toute concurrence sérieuse.

Je ne suis pas encore satisfait de ce succès cependant. Je veux ce succès plus grand et je veux que vous m'aidiez à l'obtenir.

J'ai donc une proposition peu ordinaire à vous faire cette fois. Ce n'est ni plus ni moins que l'occasion pour vous de devenir un de mes associés dans ce commerce. J'ai fait incorporer ma maison d'affaires pour me permettre d'avoir au moins 1,000 associés.

Je veux que vous soyez un de ces mille. Je ferai en sorte pour que cela vous paie bien dès le début.

Ce commerce a un champ d'action illimité. J'ai quatre magasins d'ouverts, il m'en faut encore autant.

L'espace que j'ai ici ne me permet pas de vous exposer mes plans dans leurs détails, mais tout est expliqué dans mon prospectus que je voudrais que vous liriez. Vous y verriez comment ce commerce fut inauguré il y a une vingtaine d'années, comment il s'est développé avec une rapidité prodigieuse au point où il est et comment, avec votre concours, je puis le faire prospérer encore plus rapidement. J'en ai une copie pour vous, et vous pouvez vous la procurer en me la demandant au moyen d'une carte postale sur laquelle vous me donnez votre nom et votre adresse.

Si vous devenez associé dans ce commerce, vous recevez au moins 8 p.c. en dividende la première année, et peut-être beaucoup plus, mais je vous promets 8 p.c., car je ne garderai pour moi que des actions ordinaires sur lesquelles je ne recevrai pas un sou de dividende tant que vous n'aurez pas reçu vos 8 p.c. sur vos actions privilégiées.

Les profits des années précédentes ont permis de payer 20 p.c. sur le capital placé. Avec plus de capital, sous la même direction, les profits anticipés ne seront certainement pas moindres que dans le passé. Même si les affaires n'augmentent pas plus rapidement dans l'avenir que dans le passé, ce commerce sera le placement le plus profitable que vous puissiez obtenir.

Si vous avez \$10 ou plus qui vous rapportent peu de chose ou à peu près, ne manquez de m'écrire immédiatement pour mon prospectus.

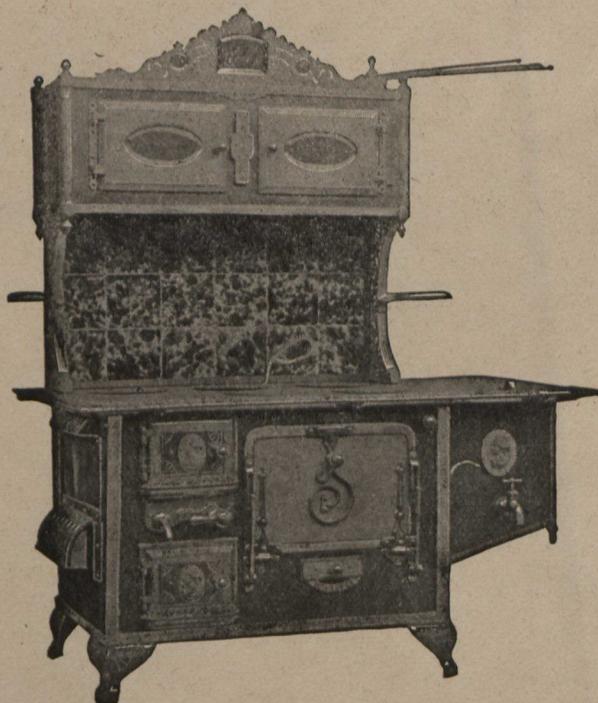
Même si vous ne vous décidez pas à faire ce placement, il vous intéressera.

JOHN T. LYONS, Président

8, rue Bleury, MONTREAL

## LE Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

## LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

1554, rue Ste-Catherine

## LE PIANO Laffargue

Ce que dit le *Piano Purchaser's Guide*, de New-York, édition de 1905 :

" M. Laffargue est un fabricant de pianos pratique, avec 30 années d'expérience acquise dans la célèbre maison Erard, de Paris. Le Laffargue a gagné une réputation bien méritée par la qualité de sa construction et la supériorité de son timbre vraiment artistique. Le Laffargue est représenté dans toute l'Amérique par les marchands de pianos les plus réputés.

LAFFARGUE PIANO CO'Y  
134ième Rue et Southern Boulevard  
NEW YORK





**V<sup>VE</sup> CLICQUOT** veut dire Champagne, mais  
il n'y a qu'un champagne qui s'appelle **V<sup>VE</sup> CLICQUOT**

En vente dans tous les clubs,  
hotels, cafés et restaurants de  
premiere classe . . . . .

Seuls Agents pour le Canada : **F. X. ST. CHARLES & C<sup>IE</sup>**

**39-41-43, rue St. Gabriel Montréal**